GENERAL LIBRARY,
UNIV. OF MICH.
AUG 14 1901

8e Année. N° 15. 1er Août 1901.

LA REVUE DE PARIS

SOMMAIRE

		Pages.
Paul et Victor Margueritte.	*La Chevauchée au Gouffre. — Sedan. — I.*	453
Gustave Lanson	*La « Défection » de Châteaubriand.*	487
Pierre Lehautcourt	*La Réorganisation de l'armée avant 1870.*	525
André Rivoire	*Albert Samain*	553
Albert Samain.	*Polyphème*	571
L. Houllevigue.	*L'Électro-Chimie*	605
Léopold Aujar	*Mousse* (fin)	627
Claude Anet	*New-York.*	654

PRIX DE LA LIVRAISON : **2 fr. 50**

PARIS

85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

LONDRES. — T. FISHER UNWIN. 11, Paternoster Buildings. E. C.

LIVRES NOUVEAUX

LE DOMINO JAUNE, par **Marcel Prévost.**

En deux pages de préface alertes et charmantes, Marcel Prévost nous confie l'histoire de ce petit roman. Passionnément épris du sujet et des personnages qu'il se préparait à mettre en œuvre dans les beaux volumes des *Vierges fortes*. M. Marcel Prévost dut quitter brusquement Paris et sa table de travail, pour aller reposer au loin sa tête et ses nerfs épuisés. Mais ses chères héroïnes, Frédérique et Léa, l'avaient suivi aux bords de l'Elbe ; il ne parvenait pas à s'en distraire. Un ami d'hôtel lui conta un soir, à l'heure des cigares, le conte du *Domino Jaune*. M. Marcel Prévost nous parle trop modestement de cette œuvre légère; elle délassera, comme l'a délassé lui-même, tous les admirateurs de ses autres romans. Le *Domino Jaune* fut écrit sans hâte et sans effort : son charme est d'aisance et de grâce; il enchantera les délicats. Une courte nouvelle, d'émotion sincère et sobre, les *Palombes*, complète le volume. Avec les illustrations de Macchiati cela fait un livre délicieux.

L'IMAGINATION DE L'ARTISTE, par **Paul Souriau.**

M. Paul Souriau — qui nous avait donné déjà trois volumes tout à fait remarquables sur la psychologie de l'artiste : *Théorie de l'Invention*, l'*Esthétique du Mouvement*, la *Suggestion dans l'Art*, — étudie aujourd'hui la faculté maîtresse de toute œuvre un peu grande, l'imagination, et son double rôle qui est de représenter et de créer. M. Paul Souriau ne s'occupe ici que de la peinture, de la sculpture et de l'art décoratif; mais il estime que les peintres et les sculpteurs n'ont point le droit de s'enfermer jalousement dans un art spécial : ils doivent s'efforcer d'aimer et de comprendre l'œuvre des musiciens et des poètes, tout ce qui peut exalter leur imagination et les affranchir d'une imitation par trop servile des objets. Ce livre excellent et original mérite d'être lu et médité.

LE GRAND DIEU PAN, par **Arthur Maschen**, traduit de l'anglais par **P.-J. Toulet.**

D'un style précis et coloré, M. P.-J. Toulet, l'auteur de ce pénétrant et subtil *Monsieur du Paur, homme public*, a traduit de l'anglais cet étrange récit. C'est un livre à lire la nuit, un livre merveilleux et terrible, où passe un frisson d'inconnu, et qui vous opprime d'une insurmontable épouvante. Même après les romans de Wells, cette œuvre est nouvelle et saisissante : nul encore n'a poussé plus loin que M. Arthur Maschen dans la « forêt hantée », de l'extraordinaire. L'auteur anglais a la bonne fortune d'être présenté au public français par un traducteur incomparable, qui sait faire passer dans les moindres phrases le mouvement et l'âme de l'œuvre originale. M. P.-J. Toulet nous a donné là une belle et profonde transposition d'art.

LES SPORTS ET JEUX D'EXERCICE DANS L'ANCIENNE FRANCE, par **J.-J. Jusserand.**

La *Revue* a publié cette étude si complète sur les sports dans l'ancienne France. Au moment où les exercices athlétiques sont redevenus à la mode, le public sera curieux de connaître par le détail les « esbattements » de nos ancêtres. Le sport, ou plutôt le « desport », comme on disait alors — car le mot lui-même nous est revenu d'Angleterre, mais il est français d'origine, — n'était pas seulement, en ces temps lointains, un divertissement agréable. Les conditions mêmes de la vie imposaient aux hommes d'être forts. Les premiers jeux furent des maniements d'armes ; et, comme il y avait pour les seigneurs des tournois, des joutes et des pas d'armes, les hommes du peuple avaient les jeux du tir, la lutte, la quintaine. M. J.-J. Jusserand nous fait remonter jusqu'à ces lointaines origines. Cette histoire des sports lui est familière jusque dans les plus minces détails.

MADAME ELZEN, par **Henryk Sienkiewicz**, traduit du polonais par **César de Latour** et le **comte Fleury.**

Le héros du livre, le peintre Swirski, n'est pas jeune : il est au moment d'unir son existence à celle d'une femme séduisante et belle, mais coquette et frivole. Sans doute, elle aussi est éprise du peintre. Mais, avant de le connaître, elle a beaucoup vécu, d'une vie souvent orageuse. Elle n'apportera dans le cœur de l'artiste que l'incertitude et le danger. Malgré lui il hésite, et, juste à ce moment, le hasard lui fait rencontrer une jeune fille candide et pure. Son parti est pris; il l'épousera malgré sa pauvreté; il rajeunira son cœur un peu usé à cette radieuse jeunesse. Le roman est gracieux et rapide, peut-être un peu menu.

LES TIMIDES ET LA TIMIDITÉ, par le **docteur Paul Hartenberg.**

Qu'est-ce, au juste, que la timidité ? Les romanciers nous ont décrit, maintes fois, des timides. « Biographies d'écrivains, confessions intimes, créations imaginaires, nous présentent des types de timides nombreux et variés »; mais personne encore n'avait entrepris l'étude scientifique de la timidité, sauf peut-être M. Dugas, l'auteur d'une curieuse monographie où abondent les observations fines et les analyses pénétrantes. M. le docteur Paul Hartenberg est allé plus loin. Ce n'est point seulement la psychologie, c'est surtout la physiologie du timide qu'il a voulu étudier. Au prix de recherches infatigables, il est parvenu à nous donner un premier travail d'ensemble sur cette question délicate et complexe. C'est là une œuvre de solide science, d'investigation toujours avertie, qui, sous une forme claire et sobre, pose le problème et ouvre la discussion.

d.
ur
ent
la
le
Le
ait
nu
—
un
nes
ts.
ar-
urs
les
la
fait
tte
ans

'est
xis-
elle,
ussi
tre,
ora-
tiste
hé-
fait
Son
eté;
euse
peut-

s ro-
des
sions
ntent
mais
cien-
ugas,
bon-
péné-
t allé
holo-
qu'il
nfati-
emier
ate et
ience,
s une
ouvre

LA

CHEVAUCHÉE AU GOUFFRE

— SEDAN —

I

Entre Jarny et Doncourt, au bord du chemin de Gravelotte, dans les champs, un bivouac de cavalerie hérissait, à travers la nuit finissante, ses alignements de tentes grises. Quelques lueurs, çà et là, veillaient. Un bruit fait de mille souffles, de piétinements de sabots, d'ébrouements brusques, s'élevait des longues files confuses de chevaux à la corde. Soudain, dans l'air vif, une fanfare de trompettes vibra. La diane égrenait ses notes fraîches, et dans le sursaut des cuivres passa, mordante, l'allégresse du jour nouveau, vierge de fatigue et renaissant d'espoir. Sur la division du Barail, la sonnerie s'envolait, éclatante au-dessus du 1er chasseurs d'Afrique, répercutée, plus lointaine, vers les deux autres régiments.

Le ciel, du côté de Metz, blanchissait à peine. Sous chaque petite tente, les lueurs se multiplièrent ; des cavaliers, un bout de chandelle à la main, sortaient, promenant sur les paquetages, les faisceaux, une clarté tremblante. Les gardes d'écurie se partageaient les musettes gonflées d'avoine; leur charge à l'épaule, aidés des chasseurs qui, aimant leurs chevaux, voulaient les servir eux-mêmes, ils commençaient la distribution. Les bêtes nerveuses, piaffant d'impatience, hennissaient et mordaient. Elles coinçaient les oreilles, tendaient la

tête pour recevoir les poches à grain, puis encensaient avidement, broyant dur.

— Ohé! la tribu! grogna Gerboz.

Et, taciturne, d'un coup de pied dans les piquets, le brisquard qui revenait, sa trompette sur le dos, renversa la maison fragile: elle s'aplatit sur les dormeurs comme un toit de cartes.

Cambroche, qui, à deux pas, son feu allumé, pilait le café dans une marmite, se tint les côtes : Livournet, le brigadier, se démenait et jurait sous la *guitoun*[1], tandis qu'émergeant du tas, Robert de Brévilly, « le bleu », montrait sa figure pâle et fine.

Déjà la tente voisine, où Cambroche logeait avec Pirard, l'ordonnance du lieutenant, était abattue, les piquets réunis, et le vieux Wahl, à genoux, roulait d'un tour de main savant les toiles de ses compagnons.

A eux six, hâlés, tannés, bronzés, cuits de soleil, ayant pris de l'Arabe sa maigreur sèche et son endurance, ils formaient la « tribu », un de ces groupements qui dans chaque peloton constituaient un petit monde à part. Famille véritable, fière de son nom et de ses mœurs nomades, où chacun, pour le bien de tous, dévouait aux autres le meilleur de ses talents et de son activité. Société en raccourci, où vertus et défauts incarnaient l'image du régiment, et qui, par la variété des types et des races, Parisiens, Ardennais, Gascons, Auvergnats, Alsaciens, Normands, faisait aussi songer à la grande origine commune, cette diverse et forte France. L'escadron se trouvait ainsi composé d'une vingtaine de fractions, qui toutes avaient leur existence particulière, leur amour-propre, leurs amitiés, leurs haines. Organisme morcelé aux heures de la vie courante, unifié dans le rang par une solidarité magnifique, née de l'effort et du péril communs : tant de pays traversés, d'années écoulées côte à côte! Et toutes ces familles, tribus, pelotons, escadrons, se fondaient dans cette famille plus vaste, le régiment.

Balançant deux musettes vides, Pirard, dont les chevaux — son gris pommelé, Méandre, et Biskra, le bel étalon de

1. La tente.

M. Taillefer — avaient fini de manger, reparut. Soigneux, avec ses manies de rangement qui en faisaient l'ordonnance modèle, le Normand pencha, sur les paquetages qu'il achevait de boucler, son visage sérieux et matois.

— Et vos canards? interrogea-t-il, i'briffent?

Wahl haussa les épaules. Ça se demandait-il? En sifflotant, le vieil Alsacien arrimait sur les troussequins les rouleaux serrés des toiles de tente et des bourgerons. Plus souvent qu'il oublierait Sidi-Brahim!... Un sourire à l'idée de la bonne bête, de cet ami qui depuis dix ans le portait, avec qui il avait cheminé au Mexique, chargé les *lanceros* d'Ortega, élargit sa bouche, plissa dans sa barbe rousse l'estafilade de sang séché, un souvenir de Pont-à-Mousson.

Mystérieux, Pirard cligna de l'œil :

— C'est que ça va chauffer! Paraît, dit M. Taillefer, que c'est aujourd'hui la grande bataille...

Livournet ricana :

— Ils peuvent venir!

Satisfait, il endossa sa veste bleue, et, jetant le bout de sa ceinture à Gerboz :

— Tiens bon, trompion[1]!

Pivotant sur lui-même, il ajustait, à chaque tour, la large bande rouge, tendue bien lisse, cambrait son torse de Bordelais faraud. Il montra, protégé par un sac, l'amas des buffleteries blanches, gibernes, ceinturons, bélières :

— C'est astiqué, ça! Parés pour le bal... On les recevra. On est d'attaque.

Obscurément, les six fourreaux de sabre, contre une selle, luisaient; les carabines, cuivres clairs, acier fourbi, dressaient leur faisceau de parade. Une partie de la nuit, on avait trimé, se préparant au combat comme pour une revue. Les officiers, sous leurs tentes carrées, s'étaient endormis tard. Après la journée d'escarmouches, succédant à l'étape harassante de l'avant-veille dans l'épaisse poussière de l'unique route, où, de Longeville à Gravelotte, s'étaient entassés pêle-mêle les convois et les corps, — un coup de torchon n'était pas de trop.

1. « Trompette! »

— Ça va bien! dit Pirard, donnant à ses basanes le dernier brillant. Hier, on a commencé le branle.

Jetées en avant de l'armée du Rhin dans sa retraite sur Verdun, les divisions de cavalerie de réserve, de Forton et du Barail, avaient battu l'estrade, durant toute cette journée du 15 août, naguère retentissante des salves et des hymnes de la fête impériale, hier silencieuse et morne. L'armée de Bazaine, après trois semaines d'inaction troublée par les coups de tonnerre de Forbach, de Wissembourg et de Wœrth, se décidait enfin, découverte du côté des Vosges par l'écroulement subit des troupes de Mac-Mahon, à quitter Metz, à gagner la ligne de la Meuse. Les chasseurs d'Afrique, arrivés depuis six jours, n'avaient pas eu le temps de perdre, dans les camps oisifs, la confiance et l'entrain qu'il apportaient de leurs garnisons de soleil. Le 12, le hardi coup de main sur Pont-à-Mousson, où la brigade Margueritte avait bousculé un parti de hussards de Brunswick et de dragons d'Oldenbourg et rétabli la voie coupée, le 14, l'écho victorieux du canon de Borny et, la veille, cette chasse donnée aux patrouilles ennemies, entretenaient la bonne humeur. On avait fait près de cent prisonniers : à leur dire toute l'armée allemande avait franchi la Moselle, approchait. Grand'gardes et petits postes avaient passé la nuit sur le qui-vive; des coups de carabine claquaient à l'avancée.

Wahl, avec son accent d'Alsace que vingt ans de campagnes n'avaient pu atténuer, murmura, tâtant sa joue meurtrie :

— Je leur réglerai leur compte.

Cela fit rire, car, à Pont-à-Mousson même, il avait rendu la monnaie de la pièce, ayant sabré deux Brunswickois.

L'affaire avait été chaude. Tandis que deux escadrons cernaient la gare, les autres fouillaient la ville, arrivaient devant l'hôtel du *Cheval Rouge*, où les Allemands, surpris, s'étaient barricadés. Sous les coups de fusil, on enfonce le portail. Un groupe de hussards et de dragons cherche à trouer; dans la mêlée, le général Margueritte, assailli, reçoit un coup de tranchant qui fend son képi; il étend l'homme d'un coup de pointe, pendant que le lieutenant Révérony, son officier d'ordonnance, fait place nette, au revolver. C'est là que Wahl, à deux pas du général, avait été blessé. Le soir, les troupes du 6e corps, grâce à la voie restaurée, avaient pu rallier Metz, et les chas-

seurs y ramenaient une vingtaine de prisonniers, quarante chevaux...

Mais Cambroche qui accourait, portant à bout de bras la marmite fumante, cria, de sa voix faubourienne :

— Au *caoua, beni kelb*[1] !

Cambroche, agile et laid comme un singe, était la providence de la tribu. On l'avait, à l'unanimité, promu aux hautes fonctions de cuisinier. Dégourdi, chapardeur, il accommodait le rata comme pas un, gérait intègrement le prêt. Avec lui, vin rouge ou vin gris, la peau de bouc était toujours pleine; une réserve d'oignons roux garnissait son bissac; toujours chantant, plaisantant, il égayait la tribu de mots drôles et salés.

Tous, autour du Parisien, firent cercle. Accroupi, il recevait et remplissait les quarts, les tendait brûlants. Pirard, ses petits yeux mi-clos, sirotait religieusement le liquide noir. Livournet, une jambe en avant, dans cette pose séductrice qui l'avait fait surnommer la Main-aux-Dames, élevait, d'un rond de coude élégant, sa tasse bossuée. Frisant ses moustaches brunes, il clappa :

— *Mleh*[2] !

Les deux anciens, Wahl et Gerboz, sachant le prix de ce repas, — le biscuit dans le café, rien de tel le matin pour vous caler un homme, et à quelle heure verrait-on la soupe aujourd'hui? — trempaient posément leur croûte. Gerboz s'aperçut alors que le bleu manquait, et, avec son flegme habituel, — car, rude nature auvergnate, il vivait concentré dans une sorte de rêve bourru, n'ouvrait jamais la bouche, au point que l'intermittente voix de sa trompette, embouchée à plein cuivre, semblait à tous son seul langage, — il siffla, très haut, plutôt que de parler, leur refrain de ralliement, trois notes spéciales.

Robert de Brévilly n'entendait pas. Après avoir bouchonné le cheval du trompette, Mameluk, et le sien, Corsaire, un arabe blanc, dont la peau couleur de porcelaine rosée avait des reflets bleuâtres, il décrottait vigoureusement, à la brosse, les jambes musclées de Dandy, monture du brigadier. D'une

1. « Au café, fils de chien! »

2. « Fameux! »

claque sur la croupe, il fit ranger Corsaire, qui appuyait, prêt à ruer. Il éprouvait à sa besogne, comme à toutes celles que lui infligeaient le servage du règlement ou les nécessités de la tribu, une satisfaction sans mélange. Ardennais des environs de Carignan, fils de famille, décavé, on l'avait, deux mois auparavant, fait engager : il expierait ainsi, réparerait ses bêtises. Lui que naguère, dans sa vie folle de Paris, vanné, les paupières lourdes, il fallait arracher de son lit, lui à qui un valet bien stylé présentait, pour son tour du lac, un pur-sang lustré, il savourait, sans regrets de sa fortune gaspillée, l'allègement d'être là, dans l'aube, à respirer l'air salubre, à frotter comme un manœuvre. En travaillant pour lui, pour d'autres, sans arrière-pensée que de se rendre utile, il se sentait rajeuni de corps, meilleur d'âme. Ses vingt ans s'ouvraient, lumineux, sur une vie simplifiée, nouvelle. La guerre, c'est très amusant : on va, au hasard du repas et du gîte, on galope, une ivresse vous emporte, et, si l'on meurt, c'est glorieusement, le sabre à la main, après avoir frappé son coup. Et puis, est-ce qu'on meurt?...

— Eh ! le bleu ! héla Wahl, paternel.

Robert de Brévilly brossa encore la crinière et la queue, et sans hâte, vint boire son café. Mais le groupe s'écartait, saluait respectueusement : M. Taillefer, le lieutenant, passait. Les cheveux blancs, petit, rougeaud, bien pris dans le dolman à col jonquille, il tapotait d'une badine, en marchant, les plis de son « flottard ». Il jeta :

— Bon appétit, mes enfants !

Et avec un dandinement crâne il s'éloigna, vers la tente de la popote, où les autres officiers devisaient. Par sa brusquerie et sa sollicitude, Taillefer était à la fois la terreur et l'orgueil du peloton, craint parce qu'il était sévère, aimé par ce qu'il était juste.

Le jour grandit, baigna d'une lumière blême le bivouac levé, la perspective des pelotons, des escadrons, des régiments. Les hommes, attendant le boute-selle, s'agitèrent en avant des chevaux, dont le moutonnement blanc s'éclairait de plus en plus. Une brume montait des prairies, s'enroulait aux peupliers. Les feux des cuisines, sur le front de bandière, s'éteignaient, filets de fumée noirâtre. Le boute-selle sonna.

Depuis longtemps on avait reçu l'appel; les escadrons en bataille, bride au bras, stationnaient. Habitués à cette immobilité passive, ils patientaient, guettant les ordres. Aussi propres que s'ils sortaient d'une boîte, hommes et chevaux, malgré le lourd service des jours précédents, faisaient face, dans un rayonnement de force et de tranquillité. La masse de régiments, sous le soleil levant, étincelait. A gauche, les batteries attelées, prêtes à rompre; en avant, les états-majors; en arrière, l'énorme convoi des bagages, des fourgons, des mulets de bât. Mais un mouvement se fit : le général Margueritte partait au galop, longeant sa brigade.

— *Chouf, el Kébir*![1] dit Cambroche.

Tous les yeux suivaient le groupe au milieu duquel se détachait, monté sur un haut cheval bai, le chef. Grand, corpulent, de beaux yeux clairs de Lorrain, les cheveux grisonnants, la figure hâlée, pleine, empreinte de méditation et de volonté, le général était pour ses hommes un souverain. Son passé de gloire, — décoré à dix-neuf ans, général à quarante-trois, — ses expéditions d'Algérie et du Mexique, sa vaillance et son entrain légendaires, son équité, sa bonté parfaite lui attiraient une vénération. Dur pour les autres, l'étant pour soi, il était pourtant cher à tous, qui voyaient en lui l'exemple. On disait : « C'est un homme! » On ajoutait, attendri : « Un brave homme. » Le prestige de son rôle algérien, l'idolâtrie des Arabes, parce qu'à la force de la conquête il avait su joindre la douceur de la colonisation, sa simplicité et sa jeunesse l'entouraient comme d'une auréole.

— *A cheval!*

L'ennui cessa. On allait vivre! Les hommes s'enlevèrent en selle. Les chevaux, au contact du mors, frémirent. Robert de Brévilly, botte à botte avec Wahl et Cambroche, jouissait de sentir entre ses genoux les flancs tièdes de Corsaire. Il flatta l'encolure souple, où de grosses veines couraient, sous le poil de neige.

— *Garde à vous!... Colonne en avant... Marche!*

Les champs se déployèrent : chaumes dorés où restaient des javelles, bandes de sainfoin perlées de rosée, ruban

1. « Regarde, le général! »

jaune de la route, ondulation molle du plateau. A voir devant lui le dos solide du lieutenant, M. Taillefer, sur son étalon gris; plus loin, au pas de son alezan brûlé, la silhouette jeune et maigre du capitaine, — un type, M. de Marles! avec sa mine ascétique et cet air grave et pur qui faisait penser aux croisés dont il descendait, — et là-bas, par delà les chefs d'escadrons, suivi de l'adjudant major et du maréchal des logis trompette, le colonel, — à voir cet ensemble mouvant, si fermement lié de grade en grade, Robert se laissait bercer à un enivrement paisible. De quoi se serait-il soucié? On pensait pour lui. Il n'avait qu'à marcher, libre, aisé, joyeux. Le soleil montait, inondant le paysage ample. La cime des peupliers palpitait dans l'azur. Une eau vive, entre des saules, miroita.

— Beau temps! dit Wahl.

Tous avaient l'impression que le jour qui naissait dans cette splendeur ne pouvait être qu'un jour de victoire. Beaucoup songèrent à l'étendard, laissé de l'autre côté de la mer, à la soie déchirée où parmi les franges d'or de la cravate la croix brillait sous l'aigle. On s'en montrerait dignes. Les fastes de San Lorenzo, d'Afrique, de Crimée, d'Italie, surgirent dans les mémoires. La France humiliée allait rétablir sa fortune. Brévilly caressa la poignée de son sabre.

On venait de s'arrêter le long de la route. Les toits de Doncourt s'amoncelaient en arrière. Soudain, des cavaliers au grand trot sortirent du village : c'étaient les dragons de l'Impératrice, reconnaissables à leurs habits vert clair et à leurs casques de cuivre. Les pelotons pesants déboitèrent, laissant passage, et derrière eux, attelée en poste et conduite par des artilleurs, une calèche parut. Un frémissement : « L'Empereur! » et, tout à coup, la stupéfaction de cette nouvelle : on relaye l'escorte de la garde!... En route sur Verdun!

La calèche s'avançait au trot, seule, entourée de quelques cent-gardes, et, à un court intervalle, les voitures de la suite, distançant les lanciers. On n'eut que le temps de les voir se former en face des dragons, dans l'ondoiement bleu des czapskas et le taillis des lances, flammes au vent. Au triple galop, la brigade Margueritte, — 1er et 3e chasseurs d'Afrique, colonels Clicquot et de Galliffet, — encadrait les voitures, et détalait, dans un flot de poussière.

La surprise avait été si rapide, le départ si précipité que, dans la tribu, personne, d'abord ne s'était rendu compte. Les vieux, Wahl, Gerboz, vétérans pliés à toutes les aventures, ne songeaient pas à s'étonner, poussaient gaiement leurs bêtes; le brigadier, lui, se trouvait flatté : dans sa vanité naïve de méridional, Livournet ne voyait que le rôle honorifique : escorter Sa Majesté!... Pensez donc, il le raconterait à Bordeaux!... Pirard, pourvu qu'il suivît M. Taillefer, était content, flairait d'ailleurs quelque « rabiau ». Seuls Cambroche, le Parisien, qui conservait à l'égard de l'Empereur un irrespect frondeur, et Robert, plus intelligent, avaient compris que devancer l'armée à Verdun, c'était l'abandonner, à l'heure même de ce combat qu'ils souhaitaient tous.

Pourquoi l'Empereur s'en allait-il, si vite qu'on semblait fuir? Élevé par des parents orléanistes, Robert de Brévilly n'avait jamais été fanatique du régime. Il se rappela des racontars, et la vision d'éclair qu'il venait d'avoir de Napoléon affalé sur les coussins de sa calèche, en tenue de général de division, précisa dans son esprit des impressions récentes. Depuis le commencement de la guerre, on disait l'Empereur affaibli, malade, sans ressort physique ni moral, incapable d'exercer le commandement. Avec l'apparat de sa maison militaire et civile, l'encombrement de sa personne et de ses bagages, il était, disait-on, à charge à Bazaine. Alors, puisqu'il n'était bon à rien, sans doute on venait de s'en débarrasser, à moins que, de lui-même, sentant qu'il gênait, espérant se rendre utile ailleurs, il n'eût préféré partir?... Que n'avait-il emmené ses beaux régiments de la garde? Quelle guigne de s'être trouvés là, d'avoir été choisis parce que leurs petits *arbis* avaient de bonnes jambes, plus légères!... Déserter le champ de bataille, lâcher les camarades quand ils vont avoir besoin de vous, et tout ça pour caracoler aux portières, c'était dur!

Une course vertigineuse les emportait. Par deux, maintenant, franchissant fossés, ravins et collines, l'escadron, ventre à terre, filait. Robert et Cambroche, du haut d'un mamelon, où les sabots de Corsaire et de Pistolet soulevaient au vol des mottes de terre sèche, aperçurent toute la colonne. En tête, sur la route et ses abords, galopait, massé, le gros du régi-

ment. A leurs pieds, entre les peupliers, roulaient dans la poussière la calèche et les voitures impériales, protégées à droite et à gauche par deux longues files. Les couvre-nuques blancs voletaient. Des fourreaux de sabre et des plaques de carabines, çà et là, fulguraient. Derrière eux, le 3e chasseurs d'Afrique barrait la route et fermait la marche, dans un tourbillon gris.

Longeant l'Orne, on avait traversé Conflans, Jeandelize. On traversa Buzy, Warcq. Des bornes kilométriques se succédaient, coup sur coup; il semblait à Robert qu'il chevauchât depuis des heures. De l'écume trempait la robe de Corsaire, moussait au frottement des rênes et du tapis. Jusqu'où irait-on ainsi?

— Mince! dit Cambroche en rabattant à droite la crinière de son cheval, Pistolet en bave.

Robert éclata de rire. Pistolet, rond comme un poney, avec une tête busquée et une drôle de mèche, qui, pareille à une houppette de clown, battait toujours, ébouriffée, sur ses yeux malins, était le cheval savant du peloton. Un vrai loustic, tout le pendant de son maître : Pistolet complétait Cambroche. Un cheval se détachait la nuit, allait faire de la musique dans les rangs? pas de doute, c'était Pistolet : longe, entrave et corde, il s'en moquait bien! Il savait se mettre à genoux, marcher cabré pour un morceau de sucre. Et toujours ses gros yeux noirs avaient l'air de rire, sous la houppette. Cette fois, c'est lui qui la trouvait mauvaise. Attrapé, Pistolet !

Mais, bon Dieu! Qu'est-ce qu'on avait à se dépêcher comme ça? Robert pensa aux uhlans, au harcèlement perpétuel de la cavalerie allemande, à l'audace de ses avant-postes et de ses patrouilles. Craignait-on d'être enlevés? Au fait, ce serait une fameuse prise! De quoi exciter l'appétit... L'Empereur et le Prince Impérial, la France d'aujourd'hui et de demain! Non, quel bruit dans le monde!... Robert, pour le saut d'une haie, éperonna son cheval. Tiens, encore un village! Cette fois, on ralentit, on s'arrête. Ouf! pas trop tôt.

Etain. Tout le monde descend!... Les vedettes placées, la brigade mit pied à terre. On s'aperçut alors que le 2e chasseurs d'Afrique et le général du Barail n'étaient pas là. — On ne devait plus les revoir...

Robert et Cambroche ayant rejoint, la tribu se trouva réunie, le peloton reformé, à la sortie du village. Les officiers, en bande, à l'écart, causaient avec animation. De leur place, les six hommes découvraient l'enfilade de la rue, la calèche arrêtée devant une maison. Sur le seuil se tenait l'Empereur. Il avait les cheveux longs sous le képi, le dos voûté, un teint de cendre. Des poches s'enflaient sous ses yeux troubles. Une extrême fatigue décomposait son visage, où les larmes semblaient avoir creusé des sillons. Près de lui, dans son uniforme de sous-lieutenant des grenadiers de la garde, le « Petit Prince » redressait le buste. L'enfant, pensif et pâle, cherchait à faire bonne contenance. Il avait changé, depuis sa visite au bivouac sous Metz, l'autre semaine.

Robert, remué, contemplait ces deux êtres qu'au milieu de leur cortège de chambellans, d'officiers, isolaient la grandeur et la tristesse de leur destin. Un malaise indéfinissable le poignait, dont ne parvenaient pas à le distraire les petits coups de tête amicaux de Corsaire, cognant le chanfrein contre sa manche. Cambroche lui-même demeurait muet. Regardant Gerboz et Wahl, Robert les vit aussi frappés d'étonnement. Les anciens n'en revenaient pas. Quoi! c'était l'Empereur, ce vieillard! Napoléon III, celui en qui vingt ans d'histoire s'incarnaient, vingt ans de paix et de guerre heureuses, illuminés du reflet glorieux des victoires de l'Autre. C'était celui qu'ils avaient acclamé en 66, à Alger, beau encore, fier, parmi les fanfares, la mousqueterie, le vertige des fantasias. Ils revoyaient la mer bleue, le soleil, les chefs arabes prosternés. L'Impératrice, dans un grand burnous rouge, souriait, belle comme une idole. Quatre ans seulement..., c'était loin! Et comme ce vieil homme paraissait malheureux! Et cet enfant!... Morne spectacle. Gerboz et Wahl n'en pouvaient détacher leurs regards. Une douleur leur venait, du passé disparu, du présent incertain. Ils souffraient dans leur confiance, leur instinctif respect. Et tout cela, leur silence le disait éloquemment.

Une voix brusque ordonna :

— Débridez! donnez l'avoine.

C'était Roger, le *marchi*. Jaune, glabre, confiné dans son grade par une claudication due à un coup de pied de cheval,

excellent sous-officier, mais aigri, affligé en outre d'une maladie de foie, il ne connaissait que la règle et la rendait désagréable, avec sa morgue, sa surveillance tatillonne.

Cependant, à l'extrémité de la rue, par delà les voitures, débouchait la tête d'un convoi, entouré par les guides. C'étaient les vingt fourgons de la cour, timbrés des armes impériales, avec une abondance de personnel, services divers, officiers de bouche, piqueurs tenant des chevaux de main, et jusqu'à des marmitons en veste, juchés sur le toit des voitures. Tout ce monde était blanc de poussière, ainsi que les guides, dont les dolmans vert sombre à brandebourgs jaunes et les colbacks en peau d'ours disparaissaient sous une couche sale.

Cambroche pouffa ;

— Les uhlans n'ont qu'à se bien tenir!... V'là la batterie de cuisine de Sa Majesté.

— C'est pas tout ça! Nos bagages à nous, où sont-ils? dit Pirard, préoccupé des cantines de M. Taillefer.

Il y avait caché, sous les chemises, une ceinture de flanelle à lui. On achevait de suspendre les musettes au nez des chevaux, lorqu'une bousculade se produisit. Les officiers s'élançaient vers leurs pelotons. M. Taillefer, de loin, cria :

— Bridez vite, et à cheval!

Lui-même se hissait, il invectivait, hâtait chacun.

« Diable! se dit Robert, qu'est-ce qu'il y a? Est-ce que les uhlans...? »

Il faut croire que cela pressait. Car, sur la sonnerie essoufflée du maréchal des logis trompette, chaque escadron répétait : « *Au trot!* » Et l'on se rua, comme une avalanche.

Galop furieux, par la route montueuse, sous le soleil d'aplomb. Galop ivre, vers l'ouest, par fossés, ravins, collines. La journée avançait. Vers midi, tandis que les chevaux soufflaient, grimpant une côte, on perçut distinctement la rumeur qui depuis longtemps les poursuivait, pareille à un grondement d'orage. Des détonations sourdes s'espaçaient : le canon! Robert eut un mouvement de fureur. Dire qu'ils étaient ici, inutiles, qu'ils s'éloignaient de minute en minute, et que là-bas la grande partie se jouait. Wahl grogna :

— Fichu sort!

Gerboz, enfoncé dans son silence, rejetait, d'un air colère,

sa trompette que le galop lui ramenait sous le coude. L'assurance satisfaite de Livournet s'était évanouie. Tous, maintenant, comprenaient.

M. Taillefer devait partager le sentiment des hommes. Un instant, passant avec un sous-lieutenant auprès de Robert, il grommela, montrant, sur la route dont on se rapprochait à cet endroit, un break derrière la calèche :

— Non! mais reluquez-moi ça!

Robert suivit le regard des officiers, considéra des personnages à dorures qui somnolaient, importants et entassés.

M. Taillefer reprit, sans souci d'être entendu :

— Le break des ramollis!

Et Robert devina que tous leurs officiers partageaient cette mauvaise humeur, maudissaient les gêneurs qui les écartaient de leur rôle.

Rude étape! Il fallait que les petits arbis eussent le feu au corps! L'Empereur savait ce qu'il faisait, en ramassant les « Chass' d'Af. » Avec les gros pères de sa garde, il serait encore à Conflans... Et les bornes fuyaient, les champs, les bois... Au creux des vallons, au sommet des collines, des villages grandissaient et s'effaçaient. Des femmes sur les portes n'avaient pas le temps de s'étonner, qu'on était déjà loin. Après la gorge d'Eix, en atteignant les hauteurs et les bois, passage dangereux, on redoubla l'allure : des coureurs ennemis étaient signalés.

Enfin, fourbus, rendus, crevant de soif et de faim, hommes ruisselant de sueur, chevaux d'écume, on arrivait à Verdun, on s'entonnait avec fracas entre les grosses tours crénelées de la porte Chaussée, fers tintant sur le pavé des rues.

L'énervement s'était accru. Pour la première fois depuis le départ d'Afrique, des disputes désunissaient le peloton. Maussades, on attendait on ne savait quoi. Le soleil déclinait. Une longue halte : à la tête des chevaux, la tribu, tant bien que mal, grignota les biscuits de Wahl, assaisonnés par un oignon, tiré du bissac de Cambroche ; le vin des peaux de bouc était chaud, imbuvable. Quoi! on remontait encore à cheval? Ah! oui, l'Empereur!... Qu'est-ce qu'il était devenu? On l'avait presque oublié... Et le soulagement fut immense quand on sut qu'on se dirigeait vers la gare. Même, des rires

s'élevèrent quand on vit arriver, empilé sur des chariots du pays, le bataillon des grenadiers, qui, chargé de l'extrême arrière-garde du convoi, n'avait pu suivre le trot des fourgons, les anglo-normands des guides. On croisa ceux-ci de nouveau, devant la gare, comme la maison civile montait dans un train de wagons à bestiaux et à bagages. L'Empereur, chuchota-t-on, occupait, avec son fils, un compartiment de troisième classe. Et Robert imagina, affalé sur le bois nu, comme ce matin sur les coussins de sa calèche, le maître des armées et de la France.

Cependant, le train sifflait, s'ébranlait. La brigade entière, sa mission remplie, salua d'un soupir de délivrance celui qu'elle venait de conduire à bon port.

— En v'là un, dit Cambroche, qu'a pris un billet d'aller, et pas de retour!

Alors, dans le beau soir, les escadrons rompirent, allégés, tandis qu'en sa cage étroite l'Empereur à bout de forces et le Prince Impérial roulaient vers Châlons, vers l'inconnu.

A cette heure, vers ce même camp de Châlons, — centre des parades de l'Empire, où s'équipaient maintenant troupes de dépôts et mobiles indisciplinés de la Seine, — refluaient les débris de l'armée de Mac-Mahon, les 1er, 5e et 7e corps, si imprudemment dispersés le long de la frontière, et qui, de Wœrth, de Bitche et de Belfort, vaincus ou débandés, malgré l'héroïque résistance de Reichshoffen, s'étaient écoulés en déroute, sans défendre seulement les passages imprenables des Vosges. Des gares de Neufchâteau, de Donjeux, de Joinville, les troupes du 1er corps ralliaient par petits paquets. Une incroyable panique les avait balayées, rabattues jusqu'à Saverne; les refrains des régiments essayaient en vain d'y reformer cette cohue; artillerie, cavalerie, infanterie mélangées, on avait gagné Phalsbourg, et sous la pluie, Blamont, Lunéville. Plus de distributions. Boueux, sordides, les soldats mendiaient. Partout l'indiscipline; il semblait que les chefs eussent disparu; Mac-Mahon n'était qu'une ombre. La nouvelle de l'apparition de quelques uhlans à Nancy achevait de précipiter sa retraite... Au 5e corps, à qui l'on reprochait durement de n'avoir pas marché, le 6, au

canon du maréchal, même désarroi, sans avoir combattu; ballotté dans le remous, Failly, sous un déluge d'ordres et de contre-ordres, errait de Bitche à Réchicourt, à Charmes, à Chaumont. Enfin des gares de Langres, de Chaumont, de Bar-le-Duc, ses troupes allaient prendre, presque aussi démoralisées que le 1er corps, le chemin du Camp, où bientôt, descendant de Belfort, s'apprêtait à converger, en passant par Paris, Félix Douay avec le 7e. Fantôme d'armée, au-devant duquel allait ce fantôme d'Empereur...

— Tape ferme! dit Wahl à Brévilly.

En avant du peloton descendu de cheval, l'Alsacien, garde d'écurie désigné, tenait droit, fiché en terre, le piquet d'attache. Robert, à coups de massette, l'enfonçait gaillardement. Envolée, sa fatigue... Une sacrée trotte! mais on était au gîte. Les cordes mises bout à bout se prolongeaient par enchantement, les entraves s'y nouaient, à ras de terre, et les chevaux en un instant étaient pris à la patte, déjà flairaient le sol, broutant le gazon des glacis. On déchargeait les selles.

En un clin d'œil aussi, le bivouac se dressait. Les faisceaux s'alignèrent; les petites maisons de toile juxtaposaient leurs murs. En avant du front de bandière les fourneaux de cuisine, creusés en terre, un à un, exhalèrent leurs tire-bouchons de fumée. Cambroche, le premier prêt, s'était déjà procuré du bois, de l'eau, des légumes, la viande cuisait dans la marmite.

— Dessellez! ordonna Roger, de sa voix tranchante.

Tous couraient à leurs bêtes, chacun s'assurant, le tapis enlevé, que le dos était intact, et pendant quelques minutes, c'étaient des exclamations, un bruit de petites claques, pour aviver le sang, des massages à la paume, des soins minutieux. Le capitaine, M. de Marles, suivi des lieutenants, faisait sa tournée, silencieusement. Chaque jour, au desseller, la même crainte revenait : « Pourvu que mon cheval ne soit pas blessé!... » On savait les ordres sévères du général. Margueritte ne plaisantait pas. A pied, le maladroit! Et au convoi, traînant Coco par la figure... Ce fut une joie : après une étape pareille, pas un cheval de la tribu n'était atteint. Gaiement, pendant que Livournet et Wahl épongeaient les selles, Gerboz et Robert se mirent au pansage,

chemise ouverte et manches retroussées. Par delà les fortifications, le soleil se couchait, rouge dans des nues violettes. Une fraîcheur délicieuse tombait. Comme il faisait bon vivre, malgré tout!

Mais des lamentations retentirent. C'était Pirard, qui, parti aux renseignements, revenait. Pas de bagages : restés avec le 2e chasseurs. Il fallait en faire son deuil. Dieu sait quand ils rejoindraient! Furieux, il maudissait ce départ en coup de vent, cette coupure de quarante-cinq kilomètres qui les séparait, pour longtemps peut-être, de la division et du convoi... Et cette bataille par-dessus le marché!... Car ce matin, M. Taillefer avait raison, il venait de le lui répéter : on avait dû se bûcher!... Sans cantine, sans tente, comment le lieutenant allait-il faire? Avec cela, plus de popote! Et manger? Et coucher?...

— On lui trouvera une toile de tente! fit Livournet.

— C'est pas ça qui gêne, dit Pirard, y a la mienne!

— Et la mienne aussi! dit Wahl. Un garde d'écurie, ça dort à l'air. La nuit sera belle.

Sifflotant le ralliement de la tribu, Gerboz, qui avait aperçu Cambroche et son *frichti*, appelait à la soupe. Le Parisien, mis au courant, hasarda :

— Si ça disait au lieutenant?

Et, de fait, le plat sentait bon. Mais M. Taillefer, à qui le brigadier, simplement, faisait offre, touché, remercia. Ce soir, avec ces messieurs, il dînerait à l'auberge.

Assise en rond, sauf Wahl qui, l'œil vers les chevaux, mangea debout, la tribu longuement bavarda. Ensemble, tous plongeaient la cuiller, dégustaient, disaient leur mot. Contre la marmite, la peau de bouc pleine de vin frais étalait sa panse. On parla de la journée, de cette bataille pour laquelle on s'était levé et dont on se coucherait si loin, sans savoir. Sans doute, on *les* avait rossés!... Soudain, tous se turent. A cent mètres d'eux, une haute silhouette escortée d'officiers passait, vigilante et grave. Ils reconnurent, à ses grandes bottes jaunes et à son mac-farlane noir, le général Margueritte, qui, selon son habitude, traversait, inspectait le camp. Il était déjà loin, on le regardait encore.

— Avec celui-là, fit Gerboz, on est tranquille!

A l'entendre dire ces paroles, lui qui d'ordinaire avait bouche cousue, cela parut irréfutable, cela résumait le sentiment de tous. Wahl, ayant allumé sa pipe, tira une bouffée, approuva :

— Y a longtemps qu'on le connaît, hein, Gerboz!

Margueritte, colonel, avait commandé le 1er chasseurs d'Afrique, y avait laissé son empreinte.

Cambroche, la langue sèche, louchait vers la peau de bouc, et poussant Brévilly, il lui souffla :

— *Dix-neuf !*

Le bleu, docile, cria le chiffre, et aussitôt, malin, le Parisien de hurler :

— *Vin!...* Passe-moi la peau!

Selon le rite, tous posèrent leur cuiller, attendirent en silence. Saisissant l'outre, il la caressa; puis l'élevant à bout de bras. il renversa la tête. Du goulot de corne un long jet rose giclait; bouche ouverte, gosier tendu, Cambroche, à la régalade, avec un glouglou de plaisir, interminablement avalait. La tribu avait beau guetter: pas une goutte en dehors! — Prescription essentielle. Sinon, le délinquant, confus, payait l'amende : un litre! — Puis Brévilly but, avec une dextérité d'ancien, puis à leur tour les autres. Wahl, désaltéré le dernier, reposa la peau, en prononçant d'un ton sacramentel :

— *Vingt et un!*

L'outre, moins tendue, — heureusement que Gerboz en avait une de rechange! — reprit sa place contre la marmite, les cuillers rentrèrent en danse.

La nuit peu à peu s'était faite. Pirard, aidé de Wahl, dressa un gourbi pour M. Taillefer. Un bruit joyeux sortait des tentes éclairées. Appuyés sur les piles de selles, des hommes, malgré l'air vif, restaient dehors à causer et à rire. Des pipes étincelaient dans l'ombre. On entendait comme un froissement doux : c'était les chevaux fatigués qui broyaient l'avoine et mâchaient le foin. Insoucieux, le camp de la brigade exhalait sous les étoiles sa rumeur de vie, tandis que là-bas, vers Rezonville, des milliers et des milliers de morts jonchaient le sol.

II

Six jours plus tard, le 22, vers cinq heures du soir, le régiment, sous la pluie, s'éloignait de Sainte-Menehould. L'Aisne franchie, il sinuait en colonne par quatre, au bas d'un côteau couvert de jardins. On quittait peu à peu la vallée. Par une lente montée, de boue crayeuse sous le ciel gris, les chevaux peinaient, déroulant à perte de vue leur flux moutonnant. La ville coquette dans sa ceinture d'arbres se rapetissait, avec ses toits luisants d'eau, le château, l'église entre les vieux bastions, le lacis blême de la rivière.

— Adieu, Sainte-Menehould! psalmodia Cambroche, sur un plain-chant funèbre. On n'y était pas mal, hein, Pistolet?

Le cheval parut approuver, d'un secouement farce de sa houppette.

Quoique Robert ne fût pas fâché de se remettre en route, il donna un regret aux heures passées là. Depuis le 18, au petit jour, après l'étape de nuit pénible qui les avait amenés de Verdun, ils avaient presque pris des habitudes, sûrs, après les reconnaissances et les patrouilles, de retrouver au bivouac la soupe prête, le lit de paille, la tente stable. Mélancolie d'avoir vécu dans cet endroit, de s'être familiarisé avec l'aspect des choses, l'expression des visages dans le bon accueil de la petite cité lorraine, et de s'en aller, en se disant que jamais sans doute on ne reviendra.

« J'ai des pensées couleur de pluie » ! songea-t-il.

Un rayon de soleil eût tout changé; il n'eût plus vu que le charme du départ, l'amusement de l'aventure. Il hocha la tête, détachant la frange de gouttes qui bordaient la visière de son taconnet. Sous leurs rotondes blanches, au pan relevé sur l'épaule, qui ressemblaient à des burnous, les chass d'Af, silencieux, tendaient le dos. La longue barbe rousse de Wahl pendait, résignée.

Robert, en se retournant, contempla l'ondulation que dessinaient au loin les quatre régiments en marche. Il y avait du changement depuis Verdun! Il se rappela l'étonnante

série d'événements : le galop frénétique derrière la calèche de l'Empereur, le repos sur les glacis, les vingt-quatre heures d'attente anxieuse. Qu'allait-on devenir, coupés de l'armée de Bazaine? Quelle avait été l'issue de la bataille?... Puis, vers le soir, l'ordre de se rabattre sur Sainte-Menehould. Cette fois, on pouvait renoncer aux bagages : bien perdus! Et l'étape sans fin, grelottants sous le manteau, dans les ténèbres, à travers de grands pays obscurs; des grimpées et des descentes, des gorges abruptes, l'humidité des forêts qui vous tombait sur les épaules, tout le sauvage et le noir défilé de l'Argonne. Cette marche tâtonnante après la course de soleil et de poussière, quel contraste!... Puis, à Sainte-Menehould, la grosse nouvelle : on cessait d'appartenir à l'armée de Bazaine, qui, arrêtée, demeurait sous Metz. La brigade était rattachée à l'armée de Châlons, formait dorénavant avec la brigade Tilliard, enlevée à la division Fénelon, un corps de cavalerie indépendante. Le général Margueritte prenait le commandement de cette division, l'organisait durant quatre jours : on confiait à son expérience la mission d'éclairer l'armée. Tout à l'heure, enfin comme les dernières reconnaissances rentraient, ordre de se porter sur Berzieux. Malgré la pluie commençante, on avait sellé de bon cœur. On fredonnait la vieille chanson :

Chasseurs d'Afrique, à l'avant-garde!

On allait se rattraper! Robert partageait la joie des anciens, ressentait une fierté du rôle qu'on leur assignait : couvrir la marche sur Montmédy, au-devant de Bazaine.

Dans la pluie grise, le flux moutonnant des chevaux se déroulait. Au clapotis des sabots, s'élevait une rumeur égale et monotone. Robert admira le rythme qui semblait mouvoir, d'une seule âme, l'ascension régulière. Les rangs alignés, les unités à leur distance, les officiers à leur place, tout disait la discipline stricte, du général qui marchait en tête au dernier des serre-files. Il eut une pensée pour le 2e chasseurs, laissé à Doncourt avec du Barail. La vue des quatre régiments dissipa son regret. Derrière le 3e chasseurs d'Afrique venait la brigade Tilliard, — 1er hussards, colonel de Bauffremont, et 6e chas-

seurs, colonel Bonvoust. — Avec leurs manteaux blancs étalés sur leurs petits chevaux barbes, on les eût pris de loin, n'étaient leurs talpacks noirs, pour de vrais chass d'Af! Ils en avaient le déluré, l'air crâne.

On parvenait au sommet de la côte. L'air tramé d'eau s'éclaircit. Un coin d'azur brilla. Les nuages s'enfuyaient, dégageant l'ouest, où une lumière diffuse et pâle fit ressortir, à l'horizon, la ligne brune des collines qu'une pyramide lointaine dentelait de sa pointe minuscule.

— Qu'est-ce que c'est que ça, brigadier? demanda Pirard.

Livournet haussa les épaules, en signe d'ignorance. Ça ne devait pas être grand'chose : autrement il l'aurait su !... Et le Bordelais reprit une histoire qu'il contait, une bonne fortune qui lui serait échue à Sainte-Menehould, et sur laquelle il brodait sans mesure, négligeant le récit de ses triomphes habituels, parmi les dames de la Kasbah. Mais le capitaine de Marles, qui justement donnait au peloton précédent des explications, arrêta son alezan, et, se rangeant près de M. Taillefer, il étendit le bras, désigna la pyramide noire :

— Regardez, les chasseurs! Cet endroit s'appelle Valmy. C'est là qu'il y a soixante-dix-huit ans, les soldats de la France ont arrêté l'envahisseur, 40 000 Prussiens et 25 000 Autrichiens qui avaient eu l'audace de franchir les défilés de l'Argonne. Vos pères, des conscrits, y ont, par trois fois, attendu de pied ferme et repoussé l'assaut de Brunswick. C'est là que Kellermann, mettant son chapeau à la pointe de son épée, s'est écrié : « Vive la nation ! Allons combattre pour elle ! » Et c'est là, sous cette pyramide, que son cœur repose, parmi les restes de ses braves compagnons. Que cet exemple vous reste en mémoire, mes amis!

Ce qu'il ne disait pas, chacun au dedans de soi l'ajoutait : oui, au besoin, on saurait combattre et mourir ainsi. Déjà M. de Marles était au peloton suivant. D'un coup d'œil, Robert épia ses voisins. Cambroche murmurait :

—Ce *Sidi*[1]-là, il a beau être noble et calotin, quand il vous dégoise ça, en vous regardant avec calme, on se ferait casser la tête pour lui !

1. Monsieur.

En vain Gerboz et Wahl s'efforçaient de paraître impassibles, ils étaient émus. L'Alsacien, aîné d'une famille de pauvres cultivateurs de la campagne de Strasbourg, souffrait à l'idée de sa province foulée par l'ennemi; il évoquait avec une sourde rage le vainqueur vivant en maître au pays, frappant du poing la table, dévalisant le cellier et la grange. Plus il montrait d'abnégation pour lui, dans son métier de constant sacrifice, content de rien, — son couteau, sa pipe, — plus il se révoltait aux pertes et aux malheurs des siens.

Gerboz, lui, n'avait d'intérêt dans la vie que sa trompette. Elle seule remplissait ses heures vides d'affection et de pensée. Plus de parents, rien que la tribu. Tout ce qu'il avait d'âme passait, après ses longs silences, dans la voix du cuivre. Ses notes vibrantes exprimaient, résumaient l'existence au quartier, en campagne. Dans leurs rythmes divers frémissaient tous les actes, les plus humbles et les plus nobles. Les trompettes, la sienne en particulier, dictaient la règle à chacun et à tous. Sonneries familières, qui se traduisaient en paroles crues : appels aux malades, au *cabot*, au *marchi* de semaine, à la soupe, au pansage; la gaieté vivante du réveil et la langueur de l'extinction des feux, l'entraînement des marches, des défilés au trot, au galop, le salut à l'étendard, — et celle enfin que Gerboz aimait par-dessus toutes, le halètement de la charge... Lui aussi, songeur, regardait le capitaine.

Livournet, sa faconde rentrée, se redressait en selle, plastronnait, l'œil provocant. Et Robert, qui l'hiver dernier n'avait en tête que refrains de Schneider et gaudrioles de Thérésa, saisissait plus que tous ce qu'avait de simple et de grand la foi de M. de Marles. Il souhaita qu'à leur tour les Allemands fussent assez fous pour s'engager dans ces défilés : on leur montrerait comment les Français d'aujourd'hui savaient garder l'Argonne ! Cette confiance, la division entière la partageait. Dans quelques jours, on donnerait la main à Bazaine, et alors !...

En campagne, jamais le soldat ne sait rien. Il n'a que des intuitions brèves, ne voit pas plus loin que le cercle étroit de ses actes, horizon confus qui se déplace avec lui. Les chasseurs d'Afrique, habitués plus que d'autres à l'insouciance,

au va-de-l'avant, à la chance heureuse, ne se doutaient pas de l'invisible péril, ne se sentaient pas enveloppés par le torrent qui emportait tout vers le gouffre. Au-dessus d'eux, sans eux, leur destin s'était joué.

Autour de Reims, dans la même ignorance, cent mille hommes piétinaient parmi la boue de leurs bivouacs. C'était l'armée reconstituée sous le commandement suprême de Mac-Mahon. Le 1er corps, les glorieux vaincus de Wœrth, reprenait vie, aux mains de Ducrot. Le 5e corps avec Failly, après seize jours de route, aussi ébranlé par les heurts et les fluctuations de son voyage que par une défaite, rejoignait à peine. Le 7e, sous Douay, achevait de descendre de wagon. Durant les derniers jours, régulièrement, les trains s'étaient succédé sur les lignes de l'Est, de Lyon et du Nord, à quelques minutes d'intervalle, transportant l'immense entassement d'hommes, de chevaux, de canons et de voitures : les Compagnies accomplissaient tout leur devoir. Et si de ces troupes, beaucoup étaient arrivées démoralisées, déjà infectées d'indiscipline et de maraude, la faute première en retombait sur le grand quartier général, cette incohérence d'ordre émanés de plusieurs, l'incroyable suffisance du major général Lebœuf et de ses aides, l'indécision de l'Empereur. Puis la faiblesse, l'absence même du commandement direct, Mac-Mahon comme frappé de foudre depuis son désastre. Enfin l'administration en désarroi, l'intendance débordée. Deux zouaves, sur la route, demandaient à leur officier la bourse ou la vie. On ne saluait plus le maréchal. Pourtant ces hommes étaient les vainqueurs de Solférino. Mais, ni nourri, ni commandé, le héros déguenillé montrait la bête... Pour compléter ces trois corps, touchés par le malheur, un quatrième, donné d'abord à Trochu, puis à Lebrun, s'était formé en hâte, amalgamant tant bien que mal quelques jeunes régiments de ligne, les solides troupes de la marine, et des bataillons de marche, amollis eux aussi par la dissolvante stupeur de la défaite.

Mais tandis qu'à travers les plaines de la Champagne s'amassait et se répandait cette fourmilière humaine, le sort même du pays venait de se décider. L'Empereur, arrivé à Châlons le soir du 16, réunissait le lendemain en conseil de guerre le prince Napoléon, Trochu, Schmitz et le maréchal.

Napoléon, ballotté, ne savait que résoudre. « Il faut renvoyer la garde mobile à Paris, dit Trochu. — Sire, il faut y rentrer vous-même, dit Schmitz. La situation que vous vous faites ne peut durer. — C'est vrai, avoua tristement l'Empereur, j'ai l'air d'avoir abdiqué. — Ce que je crains surtout, s'écriait le Prince, c'est une révolution! Placez le maréchal de Mac-Mahon à la tête des troupes, revenez à Paris, nommez le général Trochu gouverneur de la capitale: nous prendrons les dispositions nécessaires à la défense et si, par malheur, nous tombons, nous tomberons au moins comme des hommes! » Le maréchal, consulté à part, approuva. Aussitôt les décrets étaient signés, Bazaine généralissime, et Mac-Mahon, son premier lieutenant, chargé de ramener l'armée nouvelle, de Châlons à Paris, où se rendait Trochu.

Le soir même, une dépêche du ministre de la guerre chavirait tout. L'Impératrice et les ministres, inquiets à l'idée du retour de Napoléon vaincu, le suppliaient de ne pas abandonner l'armée de Metz: une diversion sur les corps prussiens s'imposait. Revirement de l'Empereur, qui, par télégramme, acquiesce. L'arrivée d'un aide de camp de Bazaine, le commandant Magnan, porteur des mauvaises nouvelles de Rezonville, le fortifie dans cette opinion. Le chef de l'armée du Rhin faisait savoir que « la route de Verdun lui étant coupée, il comptait s'élever par le nord et demandait qu'on réunît des approvisionnements sur la ligne des Ardennes ». Palikao envoie aussitôt à Châlons des ordres de marche, fixe les premiers gîtes d'étape. Il avait son plan.

Des armées allemandes, l'une, celle du Prince Royal, IIIe armée, stationnait entre Commercy et Nancy, ayant perdu le contact après Wœrth, dans le vide, hésitante; les deux premières, avec Frédéric-Charles, formaient barrage devant Metz, et, détachée d'elles, une quatrième, dirigée par le Prince de Saxe, s'avançait sur Verdun. Que les cent mille hommes de Mac-Mahon se portassent sans perdre une minute à la rencontre de Bazaine, ils pouvaient être le 25 à Verdun, y battre les soixante-dix mille combattants du Prince de Saxe. Dans le cas où Frédéric-Charles accourait au canon, Bazaine fonçait derrière lui, Mac-Mahon se dressait devant. Quant au Prince Royal, il ne pouvait arriver à temps. Les vainqueurs de

Rezonville seraient pris entre deux feux... Plan hardi, sauveur peut-être, mais qui exigeait, plus encore qu'une armée, un chef. Une armée solide, un chef prompt.

Mac-Mahon, soldat heureux, avait dit son mot, à Malakoff. Son fanion planté sur le bastion couvert de morts, il frappait du pied la poudrière du sol miné, déclarait simplement : « J'y suis, j'y reste. » Et, de brave général de division qu'il eut dû demeurer, cet homme impassible, servi depuis par son silence autant que par la phrase légendaire, s'était vu sans étonnement maréchal de France et grand-croix. Son arrivée tardive à Magenta lui valait le titre de duc. La force acquise le poussait au gouvernement général de l'Algérie, puis, malgré la surprise de Wissembourg, malgré l'effondrement de Wœrth, à ce faîte d'honneur et de responsabilité. Une franchise bourrue s'alliant aux idées les plus courtes, à la fois indécis et têtu, cavalier intrépide, un courage chevaleresque et un admirable sang-froid sous le feu, telles étaient les qualités et les défauts qu'avait jusque-là montrés, cachés, le hasard. Roseau peint en fer, déraciné depuis Wœrth.

Malgré sa répugnance à reprendre la campagne avec des troupes qui ne lui inspiraient pas confiance, — il eût préféré les reformer devant Paris, — Mac-Mahon, sans enthousiasme, avait obéi, s'était mis à la disposition de Bazaine, tout en lui signalant sa crainte de découvrir la capitale. Mais le généralissime, heureux d'être rendu à lui-même et délivré de l'Empereur, déjà rivé d'autre part à son repos ambitieux sous Metz et se souciant peu de s'embarrasser d'autrui, avait répondu au maréchal d'agir « comme il l'entendrait ». La perplexité de Mac-Mahon augmente. Arrive, dans l'après-midi du 20, au colonel Stoffel, chef du service des renseignements, l'avis qu'à 44 kilomètres du camp, des coureurs ennemis réquisitionnaient, précédant une avant-garde. Et de même qu'il avait précipité sa retraite devant les uhlans de Nancy, Mac-Mahon, si résolu à Wœrth, se trouble : il vaut mieux partir !

Dès le lendemain, toutes les troupes de Châlons s'étaient dirigées sur Reims, où, prévenus, ceux qui n'ont pas encore rejoint, rallieront. Ainsi on gagne du temps, on ne s'éloigne trop ni de Paris ni de Bazaine, on recule l'instant de prendre la décision irrévocable. Et, dans le jour maussade où courent des

nuages bas, par la plaine crayeuse balayée de poussière, la fourmilière en désordre s'achemine. Des arbres grêles se tordent sur des déserts d'herbe rase. Les pauvres villages s'espacent. Derrière, déjà des traînards et des déserteurs; et le Camp abandonné, le soir, avec ses litières de paille et ses baraquements de bois, ses chariots, ses magasins et ses vivres, par ordre, s'allume, rougeoie, gigantesque brasier... La nuit était close, quand, harassées, les troupes purent s'établir autour de Reims, s'étendre lourdement sur le sol. — Mac-Mahon n'était pas quitte.

A peine il descendait de cheval, à son quartier général de Courcelles, il est prévenu que l'Empereur le réclame, l'attend impatiemment : le président du Sénat, M. Rouher, est là, envoyé par l'Impératrice et les ministres. A tout prix, on veut éviter le retour à Paris; M. Rouher vient en dissuader le maréchal. Cette fois, Mac-Mahon est catégorique: il refuse de se porter vers l'est, à moins qu'il ne reçoive de nouvelles instructions de Bazaine. « Je puis me trouver, dit-il, dans une position très périlleuse, et éprouver un désastre que je veux éviter. » En vain Rouher s'est évertué : le maréchal, soutenu par Faure, son chef d'état-major, tient bon. L'Empereur, comme toujours, passe à qui parle le dernier : la marche sur Paris est décidée ; le maréchal sera nommé commandant en chef de toutes les forces militaires de Châlons et de la capitale. On rédige sur place décrets et proclamations, que Rouher, déconfit, emporte; il va les soumettre à la Régence.

Il semblait que les dés en fussent jetés... La fatalité fit volte.

Le 22 au matin, l'Empereur communiquait à Mac-Mahon une dépêche de Metz, datée du 19 : elle annonçait le résultat de la bataille de Saint-Privat, et l'intention de Bazaine de remonter toujours vers le nord, pour se rabattre vers Montmédy. Mac-Mahon, loyalement, fit taire ses préférences : son camarade et son chef lui indiquait une direction; craignant qu'on ne l'accusât d'un abandon délibéré, mû par un noble sentiment de solidarité, lié aussi par la discipline qui le subordonnait encore, le maréchal, spontanément, décida de se porter sur l'Aisne, en prévint sur l'heure Bazaine et le ministre. Son avis se croisait avec une dépêche à l'Empereur où

Palikao, mis au fait par Rouher, revenait à la charge, suppliait qu'on s'en allât vers Metz, sinon, montrait déjà Paris en désordre, renonçant à se défendre... Imagination qui disait à quel point on redoutait la présence du souverain gênant. Alarme sincère ou exagérée? Napoléon III, une dernière fois, approuva : « Nous partons demain pour Montmédy. »

Une possibilité suprême restait, qui faillit retenir, détourner ces cent mille hommes, déjà sur la pente. Le télégraphe à Metz était coupé, toute communication rompue. Pourtant deux émissaires, la femme Imbert, l'agent de police Flahaut, avaient percé, le 21, sur Thionville, apportant des dépêches de Bazaine, datées du 20, dont une à Mac-Mahon : « L'ennemi grossit toujours autour de moi. Je suivrai très probablement pour vous rejoindre la ligne des places du Nord, et *je vous préviendrai de ma marche, si toutefois je puis l'entreprendre sans compromettre l'armée.* » Le 22 au soir, télégraphiées de Longwy par deux de ses agents, ces lignes, peu catégoriques, parvenaient à Reims, au chef du service des renseignements. Remises au maréchal, comme elles auraient dû l'être, sans doute elles eussent renouvelé ses hésitations, ravivé son désir de se rapprocher de Paris, suspendu peut-être la marche vers l'est. Le colonel Stoffel prit sur lui de garder la dépêche dans sa poche ; il n'en souffla mot, soit qu'il obéît à une consigne donnée par la Régence, soit que, de sa propre autorité, il jugeât la nouvelle sans intérêt, doublant celle de la veille.

La partie tragique était jouée.

Le lendemain, quittant ses bivouacs, sous la pluie diluvienne qui toute la nuit avait délayé les plaines blanches, les quatre corps enfin réunis de l'armée, cent cinq mille fantassins et quinze mille cavaliers, y compris les deux divisions indépendantes Margueritte et de Bonnemains, pataugeaient en masses profondes, en interminables colonnes, que traversaient les convois d'artillerie et du train. Trois cent quatre-vingt-treize canons et soixante-seize mitrailleuses, des milliers de voitures et un immense attirail de bagages défonçaient les routes gluantes. Le soleil se levait vers onze heures, était long à sécher les vêtements imbibés d'eau, la terre en bouillie. Nuit close encore quand, sur un front de dix-sept kilomètres,

l'armée éreintée campa, Douay à l'aile droite, Ducrot et Failly au centre, Lebrun à gauche. Au bord de la Suippe les tentes étaient plantées, les feux se reflétaient dans l'eau sombre. On s'endormit vite, sous la protection de la division Margueritte, qui, ayant poussé de Berzieux à Monthois, éclairait l'avant, gardait les défilés de la Croix-aux-Bois et de Grandpré. La division de Bonnemains, elle, restait collée au flanc droit, à hauteur de Douay, trop près pour être utile.

Lente marche, dans l'éternel désarroi, l'entassement aux carrefours. Étape pénible, malgré la bonne volonté des habitants, dont l'accueil cordial, les dons suppléaient mal à l'irrégularité, sinon au manque des distributions. Derrière l'armée, la horde des traînards se donnait carrière. Trois heures durant, elle pilla la gare de Reims, saccageant des trains de vivres et de bagages : on défonçait les tonneaux et les caisses, on forçait les cantines, on vendait à la populace des pains de sucre et des seaux de vin ; trente sous une tunique d'officier, la poudre et les cartouches à l'encan.

Le 24, au lieu de poursuivre vers l'est, on remonta vers le nord. A travers les mêmes plaines mornes, l'armée gagnait la rive gauche de l'Aisne, entre Vouziers et Rethel. Non que le maréchal renonçât à gagner Montmédy ; mais, avant de manœuvrer, il fallait vivre, nourrir tout ce monde ! L'intendance n'avait rien pu préparer, nulle route n'étant prévue, et le système des réquisitions ne paraissant bon qu'aux Allemands, cette armée de secours était condamnée à ne pas quitter la voie ferrée de Reims à Mézières, la ligne bénie de ravitaillement... Dans le même échelonnement que la veille, les quatre corps alignèrent leurs bivouacs. La journée avait été meilleure, la marche plus courte, le ciel clément. Quant à la cavalerie indépendante, par un ordre inexplicable, la division Margueritte était maintenue à Monthois, à son tour collée à la droite du 7e corps, tandis que la division de Bonnemains, appelée à l'aile gauche, tournait le dos à l'ennemi.

Les officiers — ceux qui pensaient — sentaient renaître, croître leur inquiétude. Que voulait-on réellement faire ? Les hommes allaient tête basse, n'ayant d'yeux qu'au dévidement du chemin. Quand l'Empereur passait, avec ses voitures et sa maison, on se rangeait de mauvaise grâce. Des lazzi et de

sourds murmures accueillaient, suivaient le sillage des cent-gardes, de l'état-major flambant, des piqueurs galonnés et des fourgons. On ne tarissait pas sur les paniers de vin de Champagne, sur la batterie de cuisine, sur la vaisselle d'argent. Personne ne trouvait une parole de sympathie pour le maître, hier tout-puissant, aujourd'hui rejeté d'une armée à l'autre comme un colis embarrassant, dépouille à charge aux siens mêmes. Personne ne plaignait cet homme subitement vieilli, ce malade qui traînait, comme l'image et le poids de sa grandeur, tout un luxe dont il ne pouvait jouir, un apparat qui ne servait qu'à d'autres. Mangeant, buvant à peine, réduit à engourdir par le narcotique de sa perpétuelle cigarette la souffrance de son corps et le tourment de son âme, il errait, pareil à un somnambule, laissant tomber son regard trouble et absent sur tout ce qui l'entourait, dans son rêve devenu cauchemar.

— Ouf! dit Wahl en jetant les rênes sur l'encolure de Sidi-Brahim, qui, voyant ses amis à la corde, en train de happer goulûment une belle paille dorée, hennit de convoitise.

Passant la jambe droite par-dessus fontes et manteau, l'Alsacien se laissa glisser. Poussé d'une claque sur la croupe, le vieux cheval aubère, son poil rougeâtre collé de sueur, s'en revint de lui-même à sa place, entre Méandre affable et Pistolet grognon, qui l'accueillit d'une ruade. Livournet, crotté jusqu'au cou, cherchait M. Taillefer pour lui rendre compte. Brévilly, sans dire mot, mit pied à terre, moulu, l'échine à vif.

Tous trois rentraient d'une reconnaissance.

La voix gouailleuse de Cambroche, occupé à fendre du bois, derrière leur tente, glapit :

— *Arroua mena*[1] !... As-tu vu Bismarck?

Brévilly, dont le sourire ressemblait à une grimace, dédaigna de répondre, tant la peau lui cuisait.

— Deux sous de chandelle! dit Cambroche.

— Pas bête! soupira Robert.

Et avisant un gamin du village qui le dévisageait avec admi-

1. « Viens ici! »

ration, il le chargea de cette mission de confiance. L'enfant, transporté d'orgueil, se précipita vers Monthois.

Wahl, aidé de Gerboz, dessellait les trois chevaux.

— J'ai rencontré Brunaud, dit l'Alsacien. Il est au 1er hussards.

C'était un de leurs copains, ancien chasseur d'Afrique, un long corps sec, la face grêlée comme une écumoire, avec un nez rouge de buveur. Il s'était rengagé, ils ne savaient où, ne l'avaient pas vu depuis trois ans. Gerboz, silencieux, haussa de surprise les sourcils. Comment Brunaud n'était-il pas venu leur dire bonjour à Sainte-Menehould?

— Les hussards et les chasseurs sont à Termes, reprit Wahl. C'est par là que je m'entends appeler : je me retourne; Brunaud était devant une haie... Ce matin, paraît qu'il a tiré sur les Prussiens, des cavaliers qui étaient venus le long d'un ruisseau, jusque dans le défilé que tu vois là-bas... (Tendant la main vers l'Est, il désigna, dans le massif de l'Argonne, l'échancrure de Grandpré.) « Tiens, qu'il fait, mon Brunaud, en v'là un! J'l'ai pas manqué, celui-là... » Et qu'est-ce qu'il me montre, en le tirant de son bissac par les oreilles? Un beau lièvre roux, neuf livres au moins... joli coup!

— Fallait le prendre pour la marmite, dit Cambroche, tandis que Gerboz, âme simple, riait tout seul, à l'idée de ce Prussien qui était un lièvre.

Robert, au-dessus d'un seau de toile, se lavait la figure avec délices. Ça allait mieux! Le soleil se couchant du côté des monts de la Champagne, qui allongeaient à l'ouest leurs croupes blanches tachetées de petites sapinières, dardait sur les forêts de l'Argonne ses derniers rayons. La verdure sombre se découpait nette sur le ciel clair, bordait de ses rideaux opaques la vallée paisible de l'Aisne. Une brume bleue flottait vers le défilé de Grandpré, entre Senuc et Termes. Robert contempla le camp au repos, où les reconnaissances rentraient, l'activité silencieuse des tribus nettoyant les armes, rangeant le *barda*[1], les chevaux de l'escadron, pris en oblique par la lumière occidentale, tout blancs et dorés, dans leur groupement familier. La soupe de Cambroche, là-bas, fumait

1. Fourniment.

entre deux pierres. Robert sentait moins sa fatigue, aspirait à pleins poumons l'air pur, la joie de vivre, après sa journée faite. Existence saine, mouvementée, remplie, qui donnait au moindre de ses actes une saveur puissante, à laquelle ajoutait le sentiment de l'ennemi proche, du lendemain imprévu.

Livournet, de retour, envoya son taconnet rouler sous la tente, avec un geste de mauvaise humeur, et, dégrafant son sabre :

— Ah ben! je ne sais pas sur quelle herbe M. Taillefer a marché!... Pas commode, aujourd'hui.

— Tiens! dit Pirard, après le raffût du Kébir!

Tous trois s'informaient :

— A peine je mettais contre la tente, où M. Taillefer couche avec le sous-lieutenant, deux bottes de paille qu'ils venaient d'acheter, en allant chercher la réquisition au village: le général passe, voit ça, et, comme la distribution n'était pas encore faite, il croit qu'on les a prises sur le repas des chevaux. Alors il se fâche : « Reportez-les! » qu'il commande; et puis d'autres reproches!... M. Taillefer n'était pas là, le sous-lieutenant n'ose pas dire ouf! et mes deux bottes de paille, payées de bon argent, regardez, c'est Méandre et Biskra qui les bouffent.

— Tout le monde peut se tromper, dit Wahl. Ça ne fait rien, le Kébir est juste : chacun son dû...

Avec cette vague reconnaissance que le soldat garde quand c'est pour son bien que le chef gronde, ils rappelèrent l'aventure de Bernecourt, une de leurs premières étapes. Les habitants les avaient comblés de provisions, donnant jusqu'à plusieurs tonneaux de vin : d'où saoulerie d'un grand nombre, qui ensuite avaient été piller les basses-cours. Cambroche, à cheval sur une barrique, faisait de la voltige en jonglant avec deux canards, pendant que Livournet, chacun ayant bu pour son grade, chantait à tue-tête ses refrains de Languedoc. Le lendemain à la première halte, le général avait fait sonner aux officiers, et dans les termes les plus énergiques, flétri leur laisser-aller, la conduite des hommes. Les officiers étaient revenus, les larmes aux yeux, vers les pelotons qui, tête basse, avaient repris la marche, honteux. La leçon, depuis, avait servi.

Le 25, la division, scindée depuis la veille pour fouiller le pays plus au loin, se mit en marche avant l'aube, la brigade Margueritte quittant Monthois, la brigade Tilliard Termes, toutes deux laissant ouverts les défilés de Grand-Pré et de la Croix-aux-Bois, pour gagner celui du Chesne-Populeux. Les chasseurs d'Afrique, après avoir traversé Vouziers, battu la lisière de la forêt de Boult, passaient par les villages de Vandy, de Terron, atteignaient dans l'après-midi le bivouac désigné, entre Voncq et Semuy. Margueritte, lié de court à la marche tâtonnante de l'armée, lançait de son mieux les pointes de ses patrouilles et, butinant tous les renseignements, signalait au quartier général l'apparition des premiers coureurs. La jonction de Bazaine demeurant l'objectif, il s'efforçait de communiquer avec lui. De Sainte-Menehould déjà, il lui avait expédié un émissaire. De Voncq, utilisant le dévouement des habitants, il envoyait un billet en arabe, qui annonçait encore l'arrivée de Mac-Mahon.

Arrivée douteuse. L'armée, comme une grande aveugle, se traînait, sans âme. Le maréchal, maintenant à gauche la division de Bonnemains, inutile, et découvrant sa droite par le placement timide de la division Margueritte au milieu de la ligne, poussait si mollement à l'est que seuls le 5e, le 1er et le 7e corps faisaient mouvement, franchissaient quelques kilomètres. Le 12e, avec le Quartier impérial, ne bougeait pas de Rethel. L'armée stagnait entre cette petite place et Vouziers, où le 7e corps formait l'aile droite, sans autre protection qu'une brigade de cavalerie, contre le flot montant des reconnaissances ennemies.

Tandis que Frédéric-Charles bloquait Bazaine, les armées du Prince Royal et du Prince de Saxe descendaient lentement, incertaines des projets de Mac-Mahon, qu'elles supposaient devoir se rabattre vers Paris. Mais, le 23, deux escadrons de découverte apprenaient, à Châlons, le départ du maréchal pour Reims ; le 24, d'autres rapports puis un télégramme, transmis de Londres révélaient à M. de Moltke le plan de jonction ; le 25, des journaux de Paris, et un nouveau télégramme de Londres, reproduisant un article français où la résolution de Mac-Mahon était commentée, confirmaient le chef d'état-major allemand, encore incrédule, dans cette cer-

titude. L'armée du Prince Royal recevait aussitôt l'ordre de se resserrer, en appuyant à sa droite : l'armée du Prince de Saxe, après avoir tenté un coup de main sur Toul et Verdun, sans réussir à les intimider malgré deux hardis bombardements, manœuvrait de même, prête à suivre ses escadrons dont les avant-gardes s'élevaient jusqu'à Vouziers et Buzancy. Ainsi les deux armées se ramassaient dans la main de Moltke, avant de se détendre, d'un élan sûr.

Le lendemain, Mac-Mahon, piétinant toujours, sans nouvelles de Bazaine, sans soupçon du mur vivant qui allait se dresser entre eux, ne cherchait pas davantage à porter au loin le regard de sa cavalerie. Il retenait, à quelques villages de son front, la division Margueritte, et, enterrant la division de Bonnemains à Attigny, en arrière des troupes, il avançait à peine, dans la direction de Stenay. Sous la pluie, les corps, abandonnant sans regret les étendues mornes de la Champagne, gravirent les plateaux de l'Argonne, sinuèrent au ruban des routes argileuses, le long des coteaux boisés, ou dans les gorges bruissantes d'eaux vives. La veille, on avait pivoté sur l'aile gauche, le 1er corps restant immobile à Rethel; aujourd'hui, on pivotait sur la droite, le 7e séjournant à Vouziers. Lenteur contre laquelle tous gémissaient, l'attribuant à des combinaisons savantes : quelque opération concertée entre Mac-Mahon et Bazaine. Une fausse alerte, pour comble, vint tout paralyser. La brigade d'infanterie Bordas, du corps de Douay, derrière le 4e hussards, qui avait remplacé la division Margueritte au défilé de Grandpré, prenait peur en face d'une reconnaissance, qu'on supposait suivie de masses importantes. Douay dépêchait au secours une seconde brigade, et, soutenu par le 1er corps, s'établissait sur une position défensive, avertissant en hâte le maréchal ; toute la nuit, dans un champ, debout au bord de la route, il attendit avec angoisse des nouvelles de Grandpré. L'armée, prévenue de l'imminence d'une bataille, s'apprêtait.

Cependant, averties par leurs cavaleries au contact, dont l'apparition seule jetait un tel trouble, les armées allemandes, encore éloignées, s'ébranlaient définitivement vers le nord. Ayant relevé les traces de la bête, elles allaient lutter de vitesse, pour la devancer sur la Meuse, lui couper la voie.

Moltke ordonnait la vaste conversion : le Prince de Saxe s'empressait vers les ponts de Dun, de Stenay; à sa suite, le Prince Royal détachait les deux corps bavarois, emboîtait le pas.

Le même soir, à Tannay, d'où avec sa division, tenant aussi les grandes et les petites Armoises, le général Margueritte, en avant du Chesne, gardait le défilé, un feu de bivouac éclairait un groupe d'officiers qui se chauffaient et causaient. Le général, entouré du capitaine Henderson et du lieutenant Révérony, son aide de camp et son officier d'ordonnance, achevait d'interroger un homme du village, lorsque le colonel de Galliffet lui amena un notable des grandes Armoises, M. Grafteaux, qui connaissait admirablement le pays et s'offrait comme guide. Au même instant, un sous-officier de garde parut, conduisant un habitant de Beaumont : les Prussiens occupaient Stenay, venaient de brûler les ponts de bois jetés à la Neuville. Ce renseignement envoyé au maréchal, tandis que la division s'endormait sous les petites tentes grises trempées d'eau, et que les chevaux en longues files baissaient le nez sous la bruine, Margueritte, enveloppé dans son mac-farlane, tendit au brasier ses bottes boueuses.

Robert, que l'excès de fatigue, après les sommeils de plomb des jours précédents, empêchait de fermer l'œil, fiévreux, souleva la porte de toile. Il fit quelques pas : les vedettes au loin allaient et venaient dans leurs manteaux blancs; sous les tentes égales, officiers et chasseurs reposaient, rapprochés par le sort commun. Ce soir, M. Taillefer avait mangé à la marmite de la tribu. L'extinction des feux, dans l'ombre humide, secoua ses notes traînantes, qui retombèrent, moururent, dispersées au-dessus des plateaux noirs, que couvraient de leur mystère plein d'embûches les forêts et la nuit. Quelques lumières s'éteignirent dans le camp. Robert s'approcha des chevaux; repus, las, ils s'engourdissaient, exhalant une odeur forte de vie animale. Il sonda l'obscurité brumeuse, aperçut près des dernières maisons du village le feu rouge, devant lequel un homme était debout. Il devina plus qu'il ne reconnut, à sa haute stature et à son attitude pensive, celui qui veillait pour tous ; et, rassuré, il se glissa vers son lit de terre.

Le général, ramenant du bout de sa botte quelques tisons

épars, songeait. Il enviait ses soldats qui dormaient. Hier, il avait couché sous une charrette; aujourd'hui, il sommeillerait au pied de cet arbre, sur une brassée de paille. Il n'avait pas plus de bagages que ses officiers, donnait l'exemple sur la façon de s'en passer : « Une couverte, une brosse à dents, disait-il, avec cela on va partout. » Tristement, il secoua la tête : ses illusions d'Afrique étaient loin. Là-bas, dans son œuvre de colonisation, creusant des puits, fécondant des vallées, bâtissant Laghouat, étendant jusqu'au Mzab le prestige français, il n'avait vu de l'Empire que la splendeur lointaine. D'un coup, tout s'écroulait. Il avait trop constaté le gachis, la légéreté, l'impéritie. Un enchaînement de catastrophe tirait la France vers l'abîme. Nul, parmi ceux qui commandaient, qui fût capable de les tirer de là. Tant de lenteurs, quand les minutes valaient des heures! Des jours entiers sans un ordre, puis, à la fois, une pluie d'ordres contradictoires. Atteindrait-on Bazaine? Le voulait-on seulement?... Et que pouvait-il, lui, cantonné dans l'étroitesse de son rôle, asservi à la lettre de règlements vieillots, tenu en bride par une autorité à la fois insouciante et vétilleuse? Que pouvait-il, lui, si peu de chose, soldat dans le nombre?... Que faire, sinon chacun son devoir, plus que son devoir? Au lendemain de Pont-à-Mousson, il l'avait déclaré à son ami Philebert, qui lui reprochait de s'exposer trop : « Ce n'est pas le moment de se ménager; le découragement est prêt à naître, nous avons tous à payer de notre personne... »

Le feu baissait. Il y jeta une poignée de branches. Allons! il fallait essayer de dormir. Vain souhait. N'eût-il pas été réveillé dix fois, comme les autres nuits, pour écouter un éclaireur, un émissaire, dicter un ordre, sa pensée inquiète le tenait sans cesse les yeux ouverts, l'être aux aguets. Par ces ténèbres sans témoins, éclairé d'un dansant reflet de flamme, son visage mâle et triste se détendait, et dans la méditation solitaire il puisait la force d'offrir demain, à tous ceux qui, chefs et soldats, le consultaient du regard, un front calme, rayonnant de courage et d'entrain.

PAUL ET VICTOR MARGUERITTE

(A suivre.)

LA « DÉFECTION » DE CHATEAUBRIAND[1]

— 1824-1827 —

Le 6 juin 1824, jour de Pentecôte, M. le vicomte de Châteaubriand, ministre des Affaires étrangères, s'était rendu, vers dix heures et demie de la matinée, au pavillon de Marsan, pour présenter ses hommages à Monsieur. N'étant pas intro-

1. Châteaubriand, *Congrès de Vérone*; *Mémoires d'outre-tombe*, 3e partie, livres IX et X, édition Biré, t. IV; articles du *Journal des Débats* datés du 21 juin 1824 au 18 décembre 1826 (dans les *Œuvres complètes*, édition Garnier, in-8°, t. VIII); écrits politiques et discours (*Ibid.*, t. VII et VIII). — *Mémoires* de Villèle, Hyde de Neuville, Parquier, Guizot; *Souvenirs* du baron de Barante, du duc de Broglie. — *Journal des Débats*, *Gazette de France*, *Étoile*, *Drapeau Blanc*, *Quotidienne*, *Moniteur Universel*, juin 1824 à décembre 1827. — Divers écrits de Blandeau, Delorme du Cher, Madrolle (nos 107, 108, 111 de l'*Essai d'une bio-bibliographie de Châteaubriand et de sa famille*, par René Kerviler). — Châteaubriand a fait un choix de ses articles au *Journal des Débats*; mais il est très hasardeux de lui attribuer l'un ou l'autre de ceux dont il ne s'est pas déclaré l'auteur. Selon madame de Châteaubriand (lettre à madame Bayart, 14 septembre 1830, publiée par Ed. Biré, *Correspondant* du 10 février 1901), il y en aurait « quelques-uns dont la religion aurait eu à souffrir ». Il ne semble pas qu'il y en ait de tels dans ceux que Châteaubriand a admis parmi ses œuvres : il faudrait donc les rechercher dans le *Journal des Débats*; mais il est fort possible aussi que les dévôts amis dont madame de Châteaubriand reproduit le jugement, aient été choqués de choses où nous ne trouvons rien d'attentatoire à la religion. Il est prudent, en somme, de s'en tenir à ce que Châteaubriand a plus tard signé et reconnu. Mais il a, comme il nous en avertit, revu le texte ; il a ôté des noms propres, des attaques personnelles ; il a fait aussi des coupures dans l'intérêt de l'effet littéraire. J'ai collationné tous ces articles sur le texte primitif, et je les citerai tels qu'ils ont paru au *Journal des Débats*.

duit, il alla écouter la musique à la chapelle. Un huissier vint l'y chercher : son secrétaire, Hyacinthe Pilorge, le demandait. Châteaubriand le trouva dans la salle des Maréchaux. « Monsieur n'est plus ministre », fut le premier mot du secrétaire, qui remit à son maître une lettre du président du Conseil, M. de Villèle, avec une ordonnance du roi. La lettre était ainsi rédigée :

Monsieur le vicomte,

J'obéis aux ordres du roi en transmettant de suite à Votre Excellence une ordonnance que Sa Majesté vient de rendre.

J'ai l'honneur d'être, etc...

Le Président du Conseil des Ministres,

Signé : J. DE VILLÈLE.

L'ordonnance royale confiait au président du Conseil l'*intérim* du Ministère des Affaires étrangères, « en remplacement du sieur vicomte de Châteaubriand ».

Châteaubriand remonta en voiture avec Hyacinthe Pilorge. Deux heures après il avait déménagé du ministère avec ses deux chattes. Il avait le soir un dîner de quarante personnes : les invités furent contremandés ; et le dîner fut porté au domicile privé de Châteaubriand qui le mangea avec sa femme et un ami, mélancoliquement.

Il était « mortellement blessé » du renvoi d'abord — comment le roi très-chrétien avait-il pu pousser à ce point l'ingratitude envers le « restaurateur de la religion » et l'auteur de la brochure de *Buonaparte et les Bourbons* qui avait valu à Louis XVIII, « de son aveu même, plus que cent mille soldats » ? — mais plus encore de la « manière » dont il était « chassé ». Il se renferma dans le silence avec dignité, et condamna sa porte. Mais l'irritation perçait dans les lettres par lesquelles il annonçait son renvoi aux ambassadeurs du roi près des cours étrangères, et répondait aux condoléances qu'il recevait en grand nombre. « On m'a mis à la porte, écrivait-il à M. de Montlosier, comme si j'avais volé la montre du roi sur la cheminée. »

Le procédé parut brutal à tout le monde. Pour l'excuser, les amis du président du Conseil insinuèrent doucement que M. de Châteaubriand aurait été prévenu la veille, s'il avait

couché chez lui[1]. C'était une calomnie. M. de Villèle, dans ses *Mémoires*, rapporte que le roi, l'ayant fait demander le jour de la Pentecôte à dix heures du matin, lui dit : « Villèle, Châteaubriand nous a trahis ; je ne veux plus le voir ici à ma réception », et qu'il dut, malgré ses observations, rédiger séance tenante l'ordonnance, que le roi signa, et la faire expédier aussitôt. Châteaubriand était déjà au palais. Toute la responsabilité de la forme insolite et blessante de ce brusque renvoi reviendrait donc à Louis XVIII.

Villèle ne dit pas tout. Il s'arrangea de façon que Châteaubriand crût qu'il avait hésité à se séparer de lui, et que Corbière l'avait mis en demeure de choisir entre eux deux. La vérité était que depuis quelque temps Villèle travaillait à dégoûter le roi de Châteaubriand, et c'était Corbière qui résistait au renvoi[2]. Que lui reprochait-on donc ?

Mathieu de Montmorency et Châteaubriand, représentants de la France au congrès de Vérone, puis tous les deux successivement ministres des Affaires étrangères, avaient rendu la guerre d'Espagne inévitable malgré Villèle, malgré le roi. L'heureux succès de la guerre, l'honneur qu'y avait acquis le duc d'Angoulême, la sécurité que la monarchie trouvait dans l'épreuve de la fidélité de l'armée, qui avait marché sous le drapeau blanc contre la Révolution, n'effaçaient pas dans le cœur du roi et de son principal ministre l'impression fâcheuse d'avoir eu la main forcée. Quoi que la France et la Restauration eussent retiré de la guerre, ils aimaient à penser que l'empereur Alexandre s'était joué de Châteaubriand, et s'en était fait un instrument trop docile[3]. Ils voulaient marcher avec l'Angleterre, et Châteaubriand les faisait marcher avec la Russie.

Puis, indiscipliné et insociable par nature, et maintenant enivré du succès de *sa* guerre d'Espagne, Châteaubriand n'était certes pas un collègue commode. Or, M. de Villèle était autoritaire. Il ne supportait aucune contradiction ; il réglait sou-

1. *Souvenirs* du duc de Broglie, t. II, p. 405, cité par Biré, t. IV, p. 506.

2. Villèle, *Mémoires*, V, 39.

3. « La liaison de M. de Châteaubriand avec l'empereur de Russie serait la principale cause de son renvoi. » (Lettre de M. de Rémusat, 29 juillet 1824, dans les *Souvenirs* de Barante, t. III, p. 196.)

vent les choses hors du Conseil des ministres, et réduisait ses collègues, sauf Corbière, à n'être que des agents d'exécution[1]. Ce rôle ne pouvait convenir à M. de Châteaubriand. « Bonaparte et lui », pour parler son langage, n'étaient pas des gens à travailler en sous-ordre. Il voulait être président du Conseil[2]. Le conflit était fatal.

Les choses se gâtent dès le début de 1824. L'empereur Alexandre avait envoyé le cordon de Saint-André au ministre des Affaires étrangères : rien au président du Conseil. Louis XVIII le prit fort mal. « J'ai reçu, dit-il à Villèle, un soufflet sur votre joue. » Et, en manière de riposte, il lui donna le Saint-Esprit. Châteaubriand, à son tour, se cabra : il exigea que le roi lui donnât aussi son ordre. Le roi céda, mais se souvint. Là-dessus, Châteaubriand, bon prince, demanda au tsar le Saint-André pour le président du Conseil : Villèle devant sa décoration à la faveur de son collègue, c'était la consécration de sa défaite. M. de Châteaubriand avait de ces magnanimités écrasantes[3].

Un peu plus tard, en mars, Châteaubriand demande une préfecture pour un de ses neveux, et, comme Corbière ne l'accorde pas tout de suite, il écrit à Villèle ces mots qui dépassent certainement la circonstance et sont l'indice de relations déjà tendues : « Arrangez cela, si vous le pouvez ; je le désire pour le bien et la paix, car, vous le savez, les petites choses brouillent les hommes plus que les grandes[4]. »

Il y avait en mai 1824 deux projets de loi auxquels Villèle tenait beaucoup : un projet de conversion des rentes cinq pour cent en trois pour cent, et un projet dit de la *septennalité*, pour le renouvellement septennal de la Chambre des députés. Châteaubriand dit du second qu'il était son œuvre : en réalité, il avait proposé le renouvellement quinquennal, et n'admettait la septennalité qu'en abaissant au-dessous de quarante ans l'âge de l'éligibilité[5]. Le public, comme Villèle, le croyait

1. Villèle, « maître plus absolu que Richelieu ne l'a jamais été ». (Lettre du comte Molé, 6 août 1824, *Souvenirs* de Barante, III, 199).

2. Hyde de Neuville, *Mémoires*, III, 213.

3. *Congrès de Vérone*, t. XII de l'édition Garnier in-8°, pp. 355 et suiv. Guizot, *Mémoires*, I, 262. — Pasquier, *Mémoires*, V, 546.

4. Villèle, p. 59.

5. *Guerre d'Espagne*, XII, 194 et 434. — Villèle, V, pp. 13 et suiv.

sourdement hostile à la loi. Pour la conversion de la rente, Châteaubriand la désapprouvait. Ses amis la combattaient. Le rapporteur de la loi, M. de Lévis, « intimement lié avec M. de Châteaubriand », conclut à l'adoption en termes « pleins d'un venin mortel » pour le projet. Clausel de Coussergues, autre intime du ministre des Affaires étrangères, parla contre la conversion. Châteaubriand assistait muet et maussade à la discussion. Ses collègues donnaient l'un après l'autre pour la défense de la loi : il s'obstinait dans son silence. M. de Villèle était persuadé qu'il menait une vaste intrigue pour lui faire échec, qu'il inspirait tous ses contradicteurs à la Chambre, tous les articles de journaux et les brochures qui le combattaient.

C'était mal connaître Châteaubriand. Ce ministre des Affaires étrangères qui envoyait son collègue des Finances porter au roi des dépêches importantes, pour avoir « le loisir de visiter une chapelle gothique dans la rue de Saint-Julien-le-Vieux », cet homme d'État qui se demandait s'il est « aujourd'hui une chose pour laquelle on voulût sortir de son lit », n'avait pas l'ambition active. Tout lui était dû : il attendait. Il n'avait pas excité ses amis[1] ; il ne prenait aucune mesure, ne concertait ni ne dirigeait rien. Il restait « barricadé dans un silence hébété ressemblant à une bouderie[2] ». C'est la façon d'opposition des natures sentimentales à qui la volonté manque : elle exaspère l'ennemi sans l'affaiblir et déclare la guerre sans préparer la victoire. Châteaubriand devait être vaincu par un adversaire moins intelligent, mais actif.

Sa bouderie et le mystère de sa conduite, impénétrable puisque en effet il ne faisait rien, irritaient Villèle. Le 27 mai il y eut entre eux une explication assez vive qui ne rassura pas le président du Conseil et ne fit pas sortir Châteaubriand de son inertie. Le 3 juin, la conversion fut rejetée par les Pairs : aussitôt Châteaubriand s'approcha de M. de Villèle et lui dit : « Si vous vous retirez, nous sommes prêts à vous suivre[3]. » Parole naïve, si elle n'était une maladroite sugges-

1. Villèle, V, 134 (lettre de Clausel de Coussergues); *Souvenirs* du baron de Barante, t. III, p. 187.

2. *Guerre d'Espagne*, 436.

3. *Guerre d'Espagne*, 438.

tion. M. de Villèle n'avait pas du tout l'intention de s'en aller; mais, après ce mot, il était sûr que Châteaubriand ne pouvait rester. L'ordonnance du 6 fut sa réponse. Le roi, qui tenait à la conversion de la rente, à laquelle Villèle liait le milliard des émigrés, croyait lui aussi à la trahison de Châteaubriand : et il est vrai qu'en de certains cas, ne rien faire, c'est trahir. Il hésita pourtant. Le 4 et le 5 juin se passèrent. Les ministres conféraient en dehors de Châteaubriand et traitaient de son renvoi. Corbière ne se décidait pas. Cependant, le samedi 5 juin, la Chambre discutant la septennalité, Châteaubriand voulut parler pour le projet du ministère. Corbière l'en empêcha et se substitua à lui comme chargé spécialement de la défense de la loi. Tout le monde remarqua cette intervention significative. Corbière se défia-t-il de son collègue? Il est plus probable qu'il craignit un succès oratoire qui aurait rendu le renvoi difficile. Dès ce moment Corbière était rangé à l'avis de Villèle. Le lendemain matin, le roi fut résolu.

Il y avait dans la coulisse quelqu'un qui avait travaillé activement à produire cette résolution. C'était Monsieur. Il était tenu au courant de tout par Villèle, et ils agissaient de concert. Il lui écrivait, le jeudi 27 mai : « L'explication provoquée par Châteaubriand a-t-elle eu lieu[1]? Et a-t-elle eu un résultat quelconque? J'en doute fort; mais je crois qu'il faut filer de la corde jusqu'à la fin de la session[2]. » Dix jours plus tard, après le rejet de la conversion, Monsieur n'était plus d'avis de *filer de la corde*. Voici le billet qu'il écrivait à Villèle ; nous y voyons les dessous de la disgrâce de Châteaubriand, que lui-même n'a pas connus :

Samedi 5 juin.

J'ai reçu votre billet avant le dîner, cher Villèle, et le roi ne m'a rien dit[3]. J'avoue que l'hésitation de notre bon Corbière me fait une vraie peine[4], et cependant voilà encore un jour de perdu. J'espère

1. On a vu qu'elle avait lieu le jour même.

2. Villèle, V, 63. — Les documents qui accompagnent le récit de Villèle fournissent la rectification de ce récit.

3. Ainsi Villèle espérait que le roi se déciderait le 5.

4. Elle cessa le même jour, on vient de le voir, quand Châteaubriand, en voulant parler (ce qui le rendait *ineongédiable*), força Corbière à prendre un parti.

que vous allez mieux, du moins vous bien reposer, et qu'enfin demain vous pourrez réussir à décider Corbière. Cette décision me paraît tout à fait nécessaire, et vous n'avez plus que la journée de demain. Par bonheur, Châteaubriand n'a pas parlé à la Chambre, mais il est hors de doute qu'il sent sa position, s'il ne la connaît pas entièrement, et, ne pouvant plus servir, il fera du mal.

... Je vous répète que, si vous le jugez utile ou nécessaire, je verrai Corbière. Mais, pour l'intérêt public, songez qu'il faut en finir. Bonsoir, cher Villèle.

Cette lettre nous apprend que, si le roi *ordonna* brusquement à Villèle de congédier Châteaubriand, Villèle (ce qu'il ne nous a pas dit) sollicitait depuis plusieurs jours cet ordre sans pouvoir l'obtenir. Elle nous révèle aussi qu'outre les griefs personnels du roi et de Villèle, Châteaubriand succomba à l'hostilité de Monsieur. Or on sait ce que c'était que Monsieur, et sa coterie : l'auteur du *Génie du Christianisme* avait contre lui le parti dévot[1]. Il est fort probable que, le 5 au soir ou le 6 au matin, madame du Cayla vit le roi[2].

*
* *

Châteaubriand n'était pas de ces chrétiens qui pardonnent. Il s'en justifiait par une subtilité un peu « escobartine » : en 1827, il écrivait à Charles X : « Les ministres sont mes ennemis ; je suis le leur; je leur pardonne comme chrétien, mais je ne leur pardonnerai jamais comme homme. » A l'abri de cette distinction commode, l'homme se vengea, sans que le chrétien qui pardonnait fît rien pour l'en empêcher. Et il mit au service de son ressentiment toute l'activité qu'il n'avait pas daigné employer à se maintenir.

1. Ce fut le baron de Damas, et non Corbière comme le crut Châteaubriand, qui déclara que, si Châteaubriand était resté dans le conseil, lui-même était décidé à en sortir. Or ce Damas est le même qui, en mai 1827, fera dire des messes pour le succès de la dissolution de la garde nationale, dans un petit couvent de la rue de la Madeleine, « fort accrédité parmi les principaux de la congrégation ». (Barante, *Souvenirs*, III, 385). Cette hostilité du parti dévot, à cette date, est importante à noter.

2. Hyde de Neuville attribue à son influence et à celle de la camarilla dont elle était l'instrument l'attitude de Louis XVIII à l'égard de Châteaubriand (III, p. 219). Villèle (V, 40) affecte une ignorance invraisemblable sur la source « d'où lui était venue (au roi) la révélation qui lui fit prendre une si brusque détermination ».

Dès le soir même du 6 juin, M. Bertin, directeur des *Débats*, était allé trouver Villèle et l'avait sommé de faire Châteaubriand ambassadeur à Rome. Villèle refusa net. « En ce cas, souvenez-vous que les *Débats* ont déjà renversé les ministères Decazes et Richelieu ; ils sauront bien renverser le ministère Villèle. — Vous avez renversé les premiers en faisant du royalisme, reprit M. de Villèle. Pour renverser le mien, il vous faudra faire de la Révolution. »

Aussitôt, les *Débats* ouvrirent le feu sur le ministère, et, avec eux, la loyale *Quotidienne*, que son rédacteur en chef Michaud maintint obstinément dans la ligne de Châteaubriand. Lui-même se mit en campagne. Maître de deux grands journaux capables d'influer sur l'opinion, il voulut aussi opérer sur le terrain parlementaire. Il y avait à la Chambre des députés, après les élections de 1824, une vingtaine de libéraux, dont les chefs étaient Royer-Collard, Benjamin Constant, le général Foy, Casimir Perier ; à l'extrême droite, quelques ennemis du président du Conseil, dont le plus marquant était M. de La Bourdonnaye, M. Delalot n'ayant pas été réélu. Les amis de Châteaubriand, Hyde de Neuville, Clausel de Coussergues et autres, allèrent renforcer le petit groupe des opposants de droite ; mais son chef-d'œuvre fut de souder ces deux oppositions, qui semblaient plus éloignées l'une de l'autre que chacune d'elles ne l'était des ministériels, et de faire marcher ensemble *ultras* et libéraux. Ce fut un coup de maître, par où M. de Villèle eut, en face de lui, au lieu de deux fractions impuissantes, une coalition capable de le gêner et de lui faire parfois échec, malgré sa nombreuse majorité. Aux Pairs, Châteaubriand donnait de sa personne, et le prestige de son talent lui donnait une sérieuse influence : M. de Villèle, d'ailleurs, n'avait pu mettre la Chambre haute à sa discrétion comme la Chambre élue, et il s'y heurtait à une indépendance quelquefois ombrageuse.

Enfin, Châteaubriand reprit sa plume de journaliste et de pamphlétaire. Le métier lui avait réussi avec Decazes : il avait bon espoir que Villèle ne tiendrait pas longtemps. Il conduisit lui-même dans les *Débats* l'assaut livré journellement au ministère. Après quinze jours de recueillement et de

préparation, il publia son premier article le 22 juin[1]; ce fut le commencement d'une série qui ne se termina que le 19 décembre 1826 : articles enragés, admirables, qui lui valurent les approbations enthousiastes de Sébastiani[2], de Benjamin Constant, de La Fayette, même du *Constitutionnel*, et qui firent un grand mal à Villèle dans le pays. Il faut se rappeler que « le pays », c'était un petit nombre de propriétaires, une noblesse et une bourgeoisie lettrées, sur lesquelles l'éloquence, la poésie avaient une forte prise. Un ministère pouvait mourir d'une figure de style.

Plus puissamment peut-être que par le journal, où il ne signait pas, il agit par la brochure qu'il signait. Villèle ayant rétabli la censure, Châteaubriand, en « quelques heures », rédige et publie un écrit qui a un grand retentissement[3]. Il y dénonce vivement l' « arbitraire ministériel », qui « dégoûte les honnêtes gens », et « ébranle la monarchie légitime ».

Qui produit tant de mal? Quel génie funeste, mais puissant, a maîtrisé la fortune de la patrie? Ce n'est point un génie, rien de plus triste que ce qui nous arrive; c'est le triomphe d'un je ne sais quoi indéfinissable, le succès de petits savoir-faire réunis. Deux hommes[4] se collent au pouvoir; et pour y rester deux jours de plus, ils jouent la longue destinée de la France contre leur avenir d'un moment : voilà tout.

Il trouvait, en ruminant, une belle parole de résolution mélancolique :

Il m'est dur, déjà avancé dans ma carrière, de rentrer dans les combats qui ont consumé ma vie; mais pair de France, mais investi d'une magistrature, je n'ai pu voir périr une liberté publique... sans élever ma voix.

C'était un beau départ. La mort du roi arrêta tout, et imposa une trêve. Châteaubriand, dans cette crise de la monarchie, vit sa place au pied du trône : l'auteur de *Buona-*

1. Les articles sont toujours datés de la veille.

2. Il prit à la Chambre la place du général Foy, qui mourut en 1825.

3. L'ordonnance royale est du 15 août; et la deuxième édition de la brochure est précédée d'un avertissement daté du 20 août. L'annonce de la première édition devait paraître aux *Débats*, le 17 août.

4. Villèle et Corbière.

parte et les Bourbons se devait de présenter Charles X à la France. Il lança donc sa brochure : *le Roi est mort, vive le Roi !* D'ailleurs, un changement de règne amène vraisemblablement un changement de ministère ; il était sage de faire un peu de crédit au nouveau roi. Puis, s'il faut en croire Pasquier (et l'on n'a point de raison de ne pas le croire[1]), M. de Fitz-James, dès que Louis XVIII eut expiré, s'était mis en campagne et, par d'habiles négociations, avait préparé à Charles X un accueil enthousiaste, fait de la confiance et de l'espérance unanimes de toutes les fractions du parti royaliste. Il n'avait pas laissé de côté le ministre déchu, et il lui avait promis « la liberté de la presse, la plus chère de toutes à M. de Châteaubriand[2] ». De là serait sorti le cri de loyauté fervente ; *le roi est mort, vive le roi !* Mais Charles X garda Villèle : Châteaubriand rouvrit les hostilités. Monsieur avait trop activement travaillé à le chasser, pour être disposé, devenu roi, à s'appuyer sur lui. Châteaubriand était assez au courant de ces dispositions pour ne pas désarmer sur de vagues politesses. Une avance contrainte et douteuse de Charles X à la cérémonie du sacre ne fut pas comprise par lui, ou bien il feignit de ne pas la comprendre, pour forcer le roi à faire un pas de plus. Le roi ne le fit pas. Tout fut fini entre eux.

Il faudrait faire l'histoire du ministère Villèle, si l'on voulait suivre Châteaubriand dans tous les actes de son opposition. Sauf les six semaines[3] de la trêve de la mort du roi, il ne posa pas les armes un seul jour. Il n'y eut pas un projet, pas un acte, pas une abstention même ou une inaction de M. de Villèle, où il ne dénonçât une malice ou une impéritie insignes, et la ruine infaillible de la France, si le ministère durait.

1. Cependant, le délai est bien court pour que des négociations y prennent place. Louis XVIII meurt le 16 septembre ; la brochure de Châteaubriand est annoncée comme en vente dans le *Moniteur* du 17, et reproduite dans le *Moniteur* du 18. Ne faudrait-il pas reporter l'intervention de Fitz-James à l'époque de l'entrée du roi dans Paris ?

2. Pasquier, VI, 15.

3. Brochure sur le rétablissement de la censure, 2e édition, 20 août 1824. Ordonnance d'abolition de la censure, 29 septembre : et aussitôt brochure de Châteaubriand, louant le roi, et condamnant Villèle.

Il fit de son renvoi une victoire anglaise ; et il n'avait pas tout à fait tort[1]. Il s'était posé, au ministère, en homme qui voulait relever l'honneur français, parler haut et ferme à l'Angleterre, et maintenir la paix en ne craignant pas la guerre. Les secrètes visions de son imagination lui faisaient entrevoir un merveilleux avenir : M. de Châteaubriand rendant à la France ses frontières et réparant les désastres de Napoléon ! Il comptait sur l'empereur Alexandre et croyait pouvoir braver l'Angleterre. « Une guerre avec celle-ci, confesse-t-il, ne nous eût point effrayé ; nous aurions voulu faner les lauriers de Waterloo ![2] »

Politique de casse-cou, pensait Villèle, qui, tout à ses finances, et appliqué à faire monter la rente, avait besoin d'un ciel sans nuages. Et puis, il savait que le cabinet anglais avait renversé Richelieu : il tenait à plaire à M. Canning. Mais on ne plaisait pas facilement à M. Canning. Villèle ménageait les susceptibilités anglaises, évitait toute occasion de conflit, multipliait les explications, les concessions, les abstentions. Il louvoyait de son mieux entre l'Angleterre et les puissances continentales, opposant celles-ci à celle-là, et menaçant celles-ci d'une entente particulière avec celle-là[3].

Politique de faiblesse et d'humiliation, clamait Châteaubriand. La France veut de la gloire, et il ne lui suffit pas que la rente soit au-dessus du pair. Il blâmait l'attitude servile et complaisante du cabinet français à l'égard du cabinet anglais[4]. Pour souligner l'abandon de la dignité de la France dont les ministres se rendaient coupables, il se posait, à la tribune des Pairs, comme obligé de relever les insultes anglaises, et envoyait une hautaine réplique aux propos déso-

1. L'*Étoile* (13 juin 1824) cite l'opinion des journaux anglais qui apprécient le renvoi de Châteaubriand comme le triomphe de « la partie prudente et pacifique du ministère français ».

2. *Guerre d'Espagne*, tome XII, page 359.

3. Villèle, tome V, et notamment sa lettre du 1er février 1825 au prince de Polignac, où il expose très spécieusement sa politique. — En sens contraire, Hyde de Neuville, III, 219. — La note impartiale est donnée par Pasquier, IV, 69, 86.

4. Mais ne demandait-il pas au roi de s'humilier devant la Russie ? Quand la *Quotidienne* et les *Débats* montrèrent Alexandre mécontent de son renvoi, les journaux ministériels avaient raison de protester au nom de la dignité de la France, et de revendiquer pour le roi le droit de choisir ses ministres lui-même sans les tenir de la main du tsar.

bligeants de M. Canning. M. de Châteaubriand, hors du ministère, continuait à tenir en ses nobles mains le drapeau national.

M. de Villèle reconnaissait l'indépendance de la République nègre de Saint-Domingue : il se faisait le serviteur des intérêts révolutionnaires. M. de Villèle refusait de soutenir officiellement les Grecs révoltés : il se faisait l'instrument du despotisme turc. Là, il trahissait la monarchie; ici, la liberté, l'humanité. M. de Villèle laissait les Anglais débarquer en Portugal pour protéger le parti libéral : il sacrifiait l'intérêt de la France. M. de Villèle n'empêchait pas les « ultras » d'Espagne d'aller combattre en Portugal le libéralisme de l'Angleterre : il déshonorait la France.

Même tactique dans la politique intérieure. Si M. de Villèle rétablissait la censure des journaux : tyrannie! S'il l'abolissait : impuissance! L'honneur était pour le roi. S'il présentait la loi de sacrilège, ce n'était pas ainsi qu'il fallait défendre la religion. S'il proposait l'indemnité des émigrés, ce n'était pas ainsi qu'il fallait réparer la spoliation révolutionnaire. Qu'il réglât de certaine façon le jeu de la caisse d'amortissement, il ruinait le crédit public ; qu'il s'appliquât à améliorer le cours de la rente, c'était un ministre qui ne voyait rien que la Bourse et faisait le jeu des banquiers. Qu'il s'applaudît de la prospérité générale du pays, il s'attribuait le mérite du soleil et du temps à qui l'on devait la belle récolte. S'il réclamait une loi préventive contre la « licence » de la presse, il ignorait donc que la répression est seule compatible avec la liberté ; et s'il essayait d'user de la loi répressive, il voulait donc étouffer la liberté.

Je ne dis pas que Châteaubriand n'eût pas souvent raison contre M. de Villèle : mais il ne choisissait pas les cas où il avait raison. Que Villèle fît bien ou mal, il était toujours criminel ou aveugle! Quand il ne péchait pas sur le fond, il avait tort sur la manière, et, quand on ne pouvait accuser l'acte, l'intention était maligne. Les journaux ministériels n'avaient pas tort de se plaindre que, quoi que fît M. de Villèle, il était sûr d'être blâmé. Châteaubriand n'a pas inventé la stratégie de l'opposition : il l'a appliquée avec une inflexibilité furieuse.

Et de quel ton le prenait-il avec Villèle! Je ne sais si, dans le langage effrené de nos journaux, il y a rien de plus insolent, de plus envenimé, de plus cruellement méprisant et de plus personnellement malin que les traits portés par les phrases magnifiques et enveloppées du haut style de M. de Châteaubriand. Voici quelques échantillons de sa « manière » :

Chez une telle nation (brillante, valeureuse, comme est la France), voulez-vous détruire la liberté, appelez la gloire à votre secours. Mais un despotisme obscur, qui sort de l'antichambre d'un ministre et qui, pour prix de votre indépendance, vient vous offrir non la conquête du monde, mais celle d'un bureau de perception, de timbre ou de tabac, ce despotisme se fera siffler (28 juin 1824 [1]).

On enrôle pour soutenir un ministère royaliste des libellistes qui ont poursuivi la famille royale de leurs calomnies. On recrute tout ce qui a servi dans l'ancienne police et dans l'antichambre impériale : comme chez nos voisins, lorsqu'on veut se procurer des matelots, on fait la *presse* dans les tavernes et les lieux suspects. Ces équipages [2] d'écrivains *libres* sont embarqués dans cinq ou six journaux achetés ; et ce qu'ils disent s'appelle l'opinion publique chez les ministres...

Quand nous avons mis dans le *Moniteur* quelque chose de bien dur, nous nous redressons comme si nous étions Buonaparte; nous affectons son allure, forcés que nous sommes de faire trente petites enjambées pour faire un pas du géant (5 juillet 1824).

Un homme coûte trop cher à la France : un grand génie serait encore trop payé à ce prix... Lorsqu'on est forcé de reconnaître dans leurs actes un mélange de faiblesse et d'obstination, de témérité et d'impuissance, la patience est au moment d'échapper : rien n'empêcherait d'exprimer des sentiments énergiques, n'était la crainte d'enfler de petits orgueils. La supériorité qui s'égare gémit quand l'opinion l'abandonne, mais l'infériorité qui tombe trouve une preuve de son mérite dans les vérités qu'on lui dit, et se fait une grandeur de l'indignation publique (8 août 1825).

La force peut abattre; elle passe d'une exécution à un champ de bataille. L'homme qui expose sa vie croit avoir le droit de mépriser celle des autres; il contient l'indignation par la terreur; il fait du silence avec de la gloire. Mais la faiblesse doit y regarder de plus près : il faut aller à la bouche du canon, quand on veut apprendre à fusiller. Un ministre absolu qui casse la tête à des citoyens par sa fenêtre et du coin de son feu, s'expose à voir briser les portes du palais (3 septembre 1825).

1. *Débats*, numéro du 29, et ainsi pour les extraits suivants.

2. Texte revu dans l'édition des *Œuvres* : *ces chiourmes*.

Ne comptez pas sur la bonhomie de la sottise : en politique, la sottise est féroce. *(Ibid.)*

Comme de vieux soldats qui reprennent au lever du jour leur sac pour continuer leur route, nos ministres chargent tous les matins leurs épaules du poids de l'animadversion publique, et cheminent ainsi jusqu'à la couchée : pourvu qu'ils dorment, ils comptent pour rien leur fardeau (17 septembre 1825).

Il faut gémir sur le sort de la France ! Quels ministres sont chargés de la conduire à travers tant de périls ! Quels hommes pour se mesurer à la hauteur des choses qui s'amoncellent autour de nous[1] ! Croyez-vous qu'ils songent enfin à s'en éloigner dans la crainte d'en être écrasés? Loin de là : s'ils croyaient les choses aussi importantes, aussi menaçantes qu'elles le sont, ils les regarderaient comme une heureuse distraction à l'attention publique; ils s'enfouiraient dans la grandeur des événements et s'y feraient si petits qu'on ne les verrait plus (31 décembre 1825).

Et, dans le dernier des articles qu'il a recueillis, il terminait en invitant le roi à faire tomber toute cette vermine accrochée à son manteau :

La France... voudrait être libre, glorieuse, paisible : tôt ou tard elle le sera, quand son excellent monarque, instruit par la voix publique et les humbles doléances de son peuple, aura *secoué son manteau royal* et appelé d'autres mains au soutien de la couronne.

Le ton n'était pas moins âcrement personnel dans les brochures et les discours. Quand le fidèle Hyde de Neuville, déjà rappelé de son ambassade en Portugal et mis en disponibilité pour sa liaison avec Châteaubriand, fut en mai 1827 rayé du tableau des ambassadeurs en disponibilité, parce que la garde nationale avait sifflé Villèle, Châteaubriand, à la Chambre des pairs, invectivait rudement le président du Conseil :

Repousser les anciens serviteurs de la monarchie sans adopter les idées du siècle; punir les services des vieilles générations et répudier les doctrines des générations nouvelles, n'est-ce pas rejeter tout appui? *Il faut être bien riche pour n'avoir besoin ni de dévouement ni de liberté.*

Après le rétablissement de la censure, il écrivait (le 30 juin 1827) :

1. L'Angleterre venait de reconnaître l'indépendance des colonies espagnoles d'Amérique. L'empereur Alexandre venait de mourir.

Ce qu'ils veulent surtout, les ministres, c'est produire une illusion de Gouvernement représentatif. Marionnettes dont les fils seraient tirés par la censure, nous ferions une mascarade d'opposition; la France deviendrait une espèce de polichinelle de liberté, parlant fièrement d'indépendance, et puis, quand la farce serait jouée, un espion de police laisserait retomber le sale rideau...

Il n'est plus temps de se le dissimuler : la marche que suit le ministère peut conduire à une catastrophe. Se suspendre un moment aux parois des abîmes est chose possible, mais il faut finir par tomber. On sent que l'embarras est grand pour des hommes qui se préfèrent à leur patrie. Hors du pouvoir, que seraient-ils?... Le ministère a créé une immense impopularité. Il a mis de toutes parts des haines en réserve; il a cherché la force dans la police et dans les médiocrités : autant demander la vie au néant.

Après le licenciement de la garde nationale (mai 1827)[1], publiant le discours sur la liberté de la presse qu'il n'avait pu prononcer, il jugeait avec un dur mépris le coup de vengeance de Villèle :

Laissons des médiocrités colériques applaudir à l'emportement de l'impuissance comme à la preuve de la force : les vrais amis du roi en gémissent... Qu'ils cessent d'animer le soldat contre le citoyen, de vouloir tripler la garnison de Paris, de faire marcher en pensée des troupes sur la capitale. Il serait curieux de rassembler l'armée, de compromettre la tranquillité de la France, pour assurer le portefeuille de deux ou trois ministres et la pitance des familiers de ces ministres[2]...

Une autre manie de ces hommes... est de parler d'un coup d'État. A les entendre, il suffit de monter à cheval et d'enfoncer son chapeau[3]...

Cette petite agitation d'antichambre dans le grand repos du royaume serait risible, si elle n'avait un côté dangereux. Les rodomontades amènent quelquefois des rixes. Dieu sait ce que pourrait produire une goutte de sang répandue sur une terre également disposée à produire des moissons ou des soldats. Lorsque, dans les troubles des empires, on est venu à l'emploi de la force, il ne s'agit plus de la première attaque, mais de la dernière victoire.

Graves paroles, et vraiment prophétiques. M. de Polignac, trois ans plus tard, aurait bien fait de méditer la leçon adressée de si haut à son prédécesseur.

1. A la revue du 29 avril, Villèle avait été hué et sifflé.
2. T. VII, p. 440.
3. T. VII, p. 482.

*
* *

On serait tenté de le plaindre, ce pauvre M. de Villèle, si cruellement piétiné par le plus grand écrivain de la France. Mais ne nous hâtons pas de nous apitoyer. Il ne tendait pas la gorge, au contraire. Il avait même, en habile stratégiste, prévenu l'attaque, et, dès le renvoi de son collègue, s'était défendu par une offensive vigoureuse contre un assaut qu'il prévoyait.

Maître par ses créatures d'une grande partie des actions de la *Quotidienne*, il interdit d'y mettre un seul article sur le renvoi de Châteaubriand, et où son nom fût seulement proféré. Il fit expulser du journal par un sieur Simon les amis de son adversaire, le directeur Michaud, le rédacteur Soulié, qui n'y rentrèrent que par un procès retentissant, et en vertu d'un arrêt du tribunal.

Quand la brochure sur le rétablissement de la censure parut en août 1824, il fut interdit aux journaux de l'annoncer; les *Débats* l'avaient fait en deux lignes; elles furent retranchées par les censeurs. Et la poste refusa de transporter le libelle[1]. Ordre aussi fut donné de ne pas laisser passer un mot dans les journaux à l'apparition du nouvel écrit sur la censure rétablie en 1827.

Un petit journal ayant annoncé je ne sais quel mélodrame tiré de l' « admirable » poème des *Natchez*, la censure de M. de Villèle biffa l'épithète « admirable ».

A ces petits moyens d'administration, M. de Villèle joignit les armes de la presse. Il ne la craignait pas quand elle le servait. Tous les journaux ministériels, ou amis du ministère, donnèrent avec ensemble : pendant quelques jours, ils firent une apologie mesurée du renvoi; mais bientôt, voyant que le ministre déchu ne se renfermait pas dans le silence et la soumission, ils ne ménagèrent plus rien. Tout ce que les apologistes actuels de Châteaubriand reprochent à Sainte-Beuve et autres libres-penseurs malveillants d'avoir écrit ou insinué de défavorable à l'auteur du *Génie du Christianisme*,

1. T. VII, p. 372, 387, 423. — *Outre-Tombe*, IV, 346.

tout cela a été publié, crié dans les journaux et pamphlets des plus ardents défenseurs du trône et de l'autel, de 1824 à 1828, et jusqu'après 1830.

Tout le fait de Châteaubriand n'est qu'ambition déçue : il court après le « portefeuille qu'il a laissé glisser de ses mains[1] ». Il est gonflé d'orgueil, insociable, infatué : il n'aime que les opinions qu'il exprime[2]. Il prend « la haute idée qu'il a de *ses* talents pour un signe évident de vocation à l'autorité[3] ». Mais que sont-ils, ces talents ? Il écrit comme « aucun des écrivains du siècle dernier » n'a écrit, et, s'il est un grand prosateur, il faut qu'il soit le seul[4]. Est-il comparable, comme *penseur*, à Montlosier ou Lamennais, pour la science politique, à Montlosier encore, à Bergasse ou de Bonald, pour la poésie à Lamartine[5] ? Mais quand il serait l'écrivain qu'il croit être, est-il qualifié pour gouverner l'État ? « Il n'y a rien de plus dangereux pour l'État, a dit *un grand homme*, que ceux qui veulent gouverner les royaumes par les maximes qu'ils tirent de leurs livres... Les plus grands esprits sont plus dangereux qu'utiles au maniement des affaires[6]. » Dieu garde la France de ces « académiciens par métier, hommes d'État par accident[7], » que *leur* éducation et les incidents de leur vie ont éloignés de toute application sérieuse », qui n'ont acquis « au lieu du talent et des notions d'un homme d'État que des demi-lumières qui ont plus d'éclat que de solidité », qui n'offrent, « à la place d'une raison ferme et vigoureuse, qu'un esprit frivole s'exerçant avec élégance sur des choses communes et rebattues pour obtenir la gloire d'un jour et les applaudissements d'une coterie[8] ». M. de Châteaubriand est « la brute sans cervelle dont parle Ésope[9] ».

1. *Gazette de France*, 11 novembre 1824. — *Drapeau blanc*, 10 octobre 1824. — Blandeau.

2. *Étoile*, 27 août 1825.

3. *Étoile*, 18 mars 1827.

4. *Gazette de France*, 16 juin 1824.

5. *Drapeau blanc*, 27 juin 1824.

6. *Étoile*, 9 juin 1824, 7 octobre 1825, — *Gazette de France*, 16 juin 1824.

7. *Gazette de France*, 24 janvier 1826.

8. *Drapeau blanc*, 13 novembre 1824.

9. *Drapeau blanc*, 13 novembre 1824.

Que trouve-t-on dans tous ses discours et ses articles? « Le sarcasme et le cynisme[1] »; de « ces phrases à grand fracas qu'on admire au collège[2] », de « méchants radotages », et « certaines grossièretés qui, pour vouloir tomber de haut, n'en sont pas moins des grossièretés[3] »; en un mot, « ni liaison ni franchise[4] », et « l'argutie au lieu de la conviction[5] ».

Car peut-on croire que ces articles, ces discours si passionnés soient sincères? Non : il n'y a là qu'un jeu, une tactique. « Des emportements et des extases calculés se communiquent plus sûrement que s'ils étaient véritables[6]. » Cachant son ambition et son dépit, il a « toujours en magasin de belles phrases et de beaux sentiments pour toutes les circonstances[7] ».

Il ne regarde pas à se contredire; il détruit toutes ses opinions anciennes; on n'a, pour le réfuter, qu'à relire *le Conservateur* ou *la Monarchie selon la charte*[8].

Il a toujours eu l'esprit incohérent, composé d' « éléments qui se combattent; » il a parlé tour à tour ou à la fois en royaliste et en républicain[9]. Maintenant, le sentiment républicain l'emporte, et, par dépit, il fait une « alliance monstrueuse » avec les libéraux[10]. Il s'entend avec Decazes, qu'il a tant

1. *Gazette de France*, 12 novembre 1824.

2. *Gazette de France*, 1er janvier 1826.

3. *Gazette de France*, 22 octobre 1826. *Grands mots sans signification*, dit Delorme (du Cher).

4. *Étoile*, 22 juin 1827.

5. *Drapeau blanc*, 17 novembre 1824.

6. *Gazette de France*, 16 mars 1827.

7. *Drapeau blanc*, 10 octobre 1824.

8. *Moniteur*, 6 janvier 1827. — *Étoile*, 7 janvier, 16 janvier, 17 février, 26 février 1827. — *Gazette de France*, 4, 16, 18 janvier 1828. — M. A. Madrolle, *Les dangers d'une prolongation de la liberté de la presse, ou la réfutation des derniers discours de M. de Chateaubriand*, Paris, 1827, in-8° : « On ferait une intéressante histoire de vos variations. » (P. 134). Ajoutons F.-C. Guérin, gentilhomme français, comte palatin, chevalier baronnet d'Angleterre, ancien officier de la maison militaire du roi, et chevalier de la Légion d'honneur : *Des malheureux égarements et des erreurs graves et très graves dans les écrits publiés depuis juillet 1830 par l'illustre vicomte M. de Chateaubriand*. Notes, observations et critiques. Paris, 1833, in-8°. Il lui reproche de n'avoir qu' « un jeu simulé », dans tout son langage, faits et actions depuis 1830.

9. *Étoile*, 26 juillet 1825.

10. *Étoile*, 27 octobre 1825, 22 octobre 1826.

poursuivi jadis[1]. Il parle le langage des « écrivains révolutionnaires », ce langage qu'on entend « avec effroi » dans la bouche des Benjamin Constant, des Carnot et des Guizot[2]. Il y eut un temps où Guizot « effrayait » quelqu'un !

C'est un traître. On peut lui dire ce que Bayard, mourant, disait au connétable de Bourbon : « Il faut avoir pitié de vous qui portez les armes contre votre prince, votre patrie, et votre serment[3]. » Dieu l'a abandonné : « Son courage, moins grand que son génie, a succombé aux épreuves que lui a envoyées la Providence[4]. » Grande leçon pour les forts et pour ceux qui ont reçu de grands talents[5] ! A-t-il même gardé sa foi? Est-il catholique ou protestant ? Est-il chrétien encore ? « On ne sait ce qu'il croit et ce qu'il ne croit pas[6]. » Est-ce le même homme qui a écrit le *Génie du christianisme* ? On en douterait. Il a « bien changé[7] ». On ne peut plus croire à sa sincérité, pas plus en religion qu'en politique.

Tout s'explique, pour un « abonné » de *l'Étoile*, quand paraît dans les *Œuvres complètes* de Chateaubriand *l'Essai sur les Révolutions*, son premier ouvrage. « L'espèce d'amende honorable qu'il fait aujourd'hui..., écrivait l'abonné, n'empêche pas qu'on ne se dise après l'avoir lu, malgré les notes atténuantes qu'il y a jointes par un reste de pudeur : tout homme qui n'a eu pour premier aliment que des poisons et qui s'en est si longtemps enivré, ne peut porter dans la vie qu'une constitution altérée, qui provoquera, tôt ou tard, une rechute[8]. »

Aussi sera-t-il « jugé plus sévèrement au tribunal du Dieu vivant » qu'un « misérable couvert d'ulcères qui a ravi quelques écus à son semblable[9]. » Mais la justice de Dieu est tardive : celle du roi est plus prompte. Que Châteaubriand y

1. *Étoile*, 24 février 1827.
2. *Étoile*, 7 juillet 1824.
3. *Étoile*, 27 octobre 1825.
4. *Étoile*, 28 février 1827.
5. *Ami de la Religion*, 1827, t. 52, p. 191 ; 1826, t. 49, p. 240.
6. *Ami de la Religion*, 1826, 30 septembre, t. 49, pp. 239-240.
7. Madrolle, p. 36.
8. *Étoile*, 22 octobre 1826.
9. Madrolle, p. 19.

prenne garde, et médite sur les cas de Bessières, cet enragé royaliste espagnol que les ministres de Ferdinand VII ont fait fusiller.

Tel est le sort, écrit l'*Étoile* [1] en réponse à Châteaubriand[2] et à son adresse, tel est le sort qui attend tous ceux qui, s'abandonnant comme cet insensé révolutionnaire à l'impétuosité de leurs passions déréglés, oseront attaquer le trône et l'autel, troubler le repos public, quel que soit le prétexte dont ils couvrent leurs perfides desseins, ou quels que soient les services qu'ils auraient rendus antérieurement. Car si Sa Majesté se complaît à récompenser largement ses fidèles serviteurs, elle n'est pas moins irrévocablement résolue à étendre le bras inflexible de la justice sur les criminels.

On imagine aisément l'effet de ces articles sur le public : Châteaubriand devint la bête noire du parti légitimiste et catholique. Voici l'opinion qu'on y avait de lui, à la suite de toutes ces polémiques : elle s'exprime naïvement dans la lettre d'un « officier de cavalerie » qui s'indigne en 1829 qu'on veuille pousser au ministère

un homme dont la conduite politique est une perpétuelle contradiction et qu'aucun parti ne peut sérieusement accueillir, parce qu'il les a tous joués, et qu'il s'est compromis avec tous ; un homme qui a toujours été subjugué par l'impression ou l'irritabilité du moment, qu'on a vu tour à tour républicain, bonapartiste, libéral et *ultra*, faire l'apologie de la religion et des jésuites, tonner contre l'esprit et les lumières du siècle, et vanter la licence de la presse, et tout cela avec la même chaleur et la même exagération ; un homme enfin qui ne pourrait aborder à la tribune aucune question de gouvernement qui n'ait été réfutée d'avance par lui-même, et que par conséquent personne ne peut plus croire ni écouter[3].

Mais tandis que les journaux de Villèle ameutaient la foule des royalistes contre Châteaubriand, ils le rendaient irréconciliable. Son amour-propre, sa sensibilité s'exaspéraient à ces attaques : il ripostait à chaque coup par un coup plus violent, et, après tout, s'il avait l'avantage du talent, il n'avait pas le

1. 5 sept. 1825.

2. *Débats*, 4 sept. 1825.

3. Signé « N***, officier de cavalerie », *Gazette de France*, 25 janvier 1829. — Voyez après 1830 les mêmes préventions dans une lettre de Balzac que cite le docteur Cabanès, *Balzac ignoré*, p. 88.

privilège de l'aigreur. Le ton de ses adversaires justifie le sien.

Enfin M. de Villèle allait au delà des tracasseries administratives et des piqûres de journaux. Puisque Châteaubriand était si fâché d'avoir perdu le pouvoir, on ne pouvait mieux se venger de lui qu'en l'empêchant de rentrer au ministère. C'est à quoi M. de Villèle s'appliqua, même après sa chute. Nous savons que, pendant les longues négociations d'où sortit le ministère Martignac, M. de Villèle travailla dans la coulisse, acharné à écarter les gens qui lui déplaisaient, et surtout Châteaubriand, qui, comme chef de l'opposition royaliste, et par son talent, devait être le premier appelé[1]. Le roi, qui, jadis, n'étant encore que Monsieur, avait si bien coopéré à son renvoi, et qui, pour lui choisir un remplaçant, inscrivait parmi les titres d'un candidat au ministère des Affaires étrangères, la qualité d'être mal avec M. de Châteaubriand, le roi, encore plus aigri par ces trois années de lutte, et détestant la popularité partout où il la voyait[2], n'était que trop disposé à s'associer aux rancunes de Villèle[3]. Il se séparait de son ministre avec regret ; il en voulait mortellement à celui qui rendait cette séparation nécessaire. Châteaubriand ne rentra donc pas au ministère : il récolta dans son triomphe une amère déception. Villèle et lui étaient quittes[4].

*
* *

En dehors des royalistes purs et des journaux ministériels, bien des gens s'étonnèrent de l'attitude de Châteaubriand.

Le monde pensait avec M. Blandeau : Comment M. le vicomte peut-il écrire dans les journaux ? Il n'est pas permis à un homme de qualité » de s'avilir ainsi. Madame la comtesse de Chastellux ne trouvait pas que ces façons de se venger

1. *Mémoires* de Villèle, V, 312, 315, 317. — Hyde de Neuville, III, 360-370. La duchesse de Gontaut, dit-il, parla en vain pour Châteaubriand.

2. Voir une curieuse lettre du roi du 6 fév. 1828 : Villèle, V, 323.

3. « Châteaubriand me répugne plus qu'un autre. » Villèle, V, 315.

4. D'où un projet de rapprochement entre eux ; cf. la lettre de Genoude du 2 juillet 1830. Villèle, V, 457.

fussent d'un « homme distingué »[1], et c'était bien au fond l'avis de madame de Châteaubriand, qui ne se sentait pas fière de voir son mari journaliste, et ne lut jamais aucun des articles qu'il écrivit[2].

Mais, de plus, comment cette attitude imprévue pouvait-elle se concilier avec le loyalisme fervent de M. de Châteaubriand? En faisant aux ministres du roi, aux ministres que le roi, nul ne l'ignorait, aimait et soutenait, une opposition violente, sans égard et sans scrupule, ne combattait-il pas la personne royale? En employant toutes les armes du libéralisme contre Villèle, ne minait-il pas le trône? Qu'était devenu ce beau dévouement aux Bourbons? Et que signifiaient ces phrases sonores qu'il faisait éclater à toute occasion en leur honneur? Ce n'était pas seulement chez les amis du ministère que ces sentiments étaient répandus : le nom fâcheux de *défection* dont on marqua la conduite de Châteaubriand et de son groupe fut accepté même des libéraux.

Si, en effet, publiquement, ils s'alliaient à ces *ultras* mécontents, si leurs chefs et leurs journaux décernaient des louanges encourageantes à Châteaubriand, multipliaient les témoignages éclatants de respect et d'admiration, si le *Constitutionnel* expliquait à ses abonnés qu'il fallait souscrire à la publication des *œuvres complètes* de l'auteur du *Génie du Christianisme*, et la faire réussir pour ennuyer M. de Villèle, le monde libéral, dans l'intimité des conversations et des lettres, ne se privait pas de gloser sur le noble vicomte, et de s'égayer des pas inconsidérés, des contradictions où le dépit l'engageait. On remarquait qu'il reprenait contre Villèle la tactique qu'avec Villèle il avait employée contre Decazes[3]. Barante, Guizot, la duchesse de Broglie[4] suivaient, avec un amusement où il entrait un peu de mépris, ces évolutions *ridicules :* « Comment est-il possible, écrivait la duchesse, que son esprit ne le préserve pas de se faire ainsi exactement

1. Hyde de Neuville, t. III., p. 249.

2. Lettre à madame Bayard, du 14 sept. 1850 (Ed. Biré, *Une amie de madame de Châteaubriand, Correspondant*, 10 fév. 1901).

3. *Souvenirs du baron de Barante.* Barante au duc Decazes, 3 nov. 1825, III, 281.

4. *Ibid.* III, 223 et 289.

danseur de corde? » Et cette impression a survécu à la monarchie : elle se retrouve dans la rédaction des *Mémoires* orléanistes, chez Guizot, chez Barante, chez le duc de Broglie. La malveillance est sensible chez ce dernier : la fureur de Châteaubriand fait le jeu des libéraux, mais sa gloire les éclipse ; de là ce mélange de dédain et d'aigreur qui caractérise le ton de son récit.

Châteaubriand estimait qu'il avait tout simplement agi selon l'esprit de son siècle, et les institutions de son pays. Là où n'existe ni la liberté de la presse, ni le régime parlementaire, les mécontents montent à cheval et prennent la campagne ; on fait la guerre civile[1]. Puisque la France a des journaux et une tribune libres, pourquoi s'interdirait-on de s'en servir ?

L'opposition est légitime et nécessaire dans la monarchie constitutionnelle. La personne du roi, l'institution monarchique sont en dehors et au-dessus de ces luttes : quiconque croit que les ministres s'égarent a le droit et le devoir de le dire bien haut[2]. Prétendre interdire l'opposition au nom de la fidélité dynastique, et faire bénéficier un ministère du dévouement de ses adversaires à la personne royale, c'est une erreur et un abus[3] : le loyalisme, en régime parlementaire, n'impose pas le silence respectueux sur la politique ministérielle. Si le roi, comme il arrive, s'attache à ses ministres, s'identifie avec eux, se met devant eux pour recevoir les coups qui leur sont adressés, c'est lui qui a tort, c'est lui qui fausse la machine gouvernementale : tant pis pour lui, s'il est touché.

Le loyal Hyde de Neuville ne pensait pas autrement. « Quelle injustice d'avoir appelé du nom de *défection* ce qui n'était en fait que le mouvement naturel de nos institutions[4]. — Comme député, je ne dois compte qu'à Dieu de mes opi-

1. Voir l'article sur Bessières, 4 sept. 1825.

2. Voir la première *Lettre à un duc et pair*, datée du 8 nov. 1824. — *Guerre d'Espagne*, LXXXI, t. XII, p. 449 : passage recopié dans les *Mémoires d'outre-tombe*, Éd. Biré, IV, 289.

3. Voici la thèse contraire nettement formulée : « Le devoir d'être ministériels s'identifie dans le devoir d'être royalistes. » Lettre de M. Madrolle, *Moniteur* du 10 mai 1827.

4. *Mémoires*, III, 171.

nions[1]. — *Quoi, le roi accepterait pour ministres*, disent certains personnages, *les hommes qui n'ont cessé de l'aigrir et de l'affliger*? Ces hommes-là sont dévoués au roi ; ils n'ont fait de l'opposition que par amour pour le roi et pour le pays[2]. »

La théorie de Châteaubriand et de son ami est irréfutable. Il fallait avoir gardé les préjugés de l'ancien régime pour estimer que le journalisme dégradait un gentilhomme, et pour ne permettre à un ministre déchu, au lieu des oppositions publiques de presse et de tribune, que les intrigues secrètes, les cabales de cour et de salon.

Mais quel usage Châteaubriand fit-il de son droit? Là est le point délicat. Il le sentait bien, et à ceux qui voulaient lui imposer la mesure, lui interdire les attaques personnelles, il répondait :

Ceci est véritablement puéril. Les génies sont divers : chacun écrit avec son talent et son caractère : toutes les troupes n'ont pas la même arme. En Angleterre, l'attaque est personnelle, et l'on ne croit pas que tout est dans les choses, quand souvent les choses ne sont mauvaises que par les hommes[3].

Soit, passons sur le ton et sur la forme. Ne regardons que l'esprit et le but. M. de Châteaubriand n'a-t-il été mu, comme beaucoup l'ont cru[4], que par un désir de vengeance et un espoir de ressaisir son portefeuille? N'a-t-il été qu'un égoïste vindicatif et ambitieux? Ou bien avait-il des convictions auxquelles il était réellement dévoué? Ennemi de Villèle, l'était-il aussi d'une politique? Poursuivait-il quelque chose par delà la personne de Villèle, et autre chose que sa chute?

En second lieu, a-t-il donné entre 1824 et 1828 un démenti à toute sa vie, à toute son œuvre? Son libéralisme d'opposition n'est-il vraiment qu'incohérence et contradiction[5]?

1. *Mémoires*, III, 291.
2. *Ibid.*, p. 347.
3. *Lettre à un duc et pair*, t. VII, p. 325.
4. Sainte-Beuve, par exemple (*Lundis*, II, 559).
5. Pour Sainte-Beuve, il y a contradiction entre la période 1814-1824, et la période 1824-1830. (*Lundis*, II, 545.)

Il faut remarquer que l'opposition de Châteaubriand à Villèle ne commence pas après sa chute : elle a commencé dans son ministère, et avant même son entrée au ministère. Depuis le Congrès de Vérone, je l'ai dit plus haut, il a constamment dirigé la politique française au dehors contre les vues de M. de Villèle. La politique de paix, chère à M. de Villèle, était pour lui la politique de honte. Il y a réellement, dans la lutte de ces deux hommes, le conflit de deux politiques.

Mais, d'une façon plus générale, Villèle étonne, indigne, scandalise Châteaubriand. Cet homme, qui a passé la Révolution à l'île Bourbon, cultivant la canne à sucre et gouvernant ses esclaves, a le sens et le don de l'autorité. Quand il revient en France et entre dans la vie publique, il n'apporte que cela : la volonté, le goût et le pouvoir d'être obéi. Il ne sait rien, tous les témoignages s'accordent sur son extrême ignorance ; et s'il a une rare facilité d'assimilation, elle ne s'étend, ou il ne daigne l'appliquer qu'aux intérêts positifs et aux combinaisons de finances. Hors de là, il ne voudra jamais rien voir. Il n'essaiera pas de comprendre la Révolution : c'est une terrible aventure, dont il faut effacer la mémoire et les traces. Ce ne sera pourtant pas un fanatique. Il n'aura en politique aucune doctrine : les théories et les institutions sont des armes dont il use à son profit, essayant d'en ôter l'usage à ses adversaires. Il vit au jour le jour, libéral dans l'opposition, absolutiste au pouvoir : quand la volonté du roi, c'est la sienne, il veut que le roi puisse tout. Il gouverne par l'intimidation ou la corruption, tâchant de prendre les individus par leurs intérêts matériels. Il ne croit pas plus aux idées religieuses qu'aux autres : la religion, avec l'Église, est une force dont le gouvernement peut tirer un bon secours. Si les finances sont en bon état, si les affaires vont bien, le pays n'a rien de plus à demander. Mépris et ignorance d'émigré sur la Révolution, attachement aux idées absolutistes et religieuses par esprit autoritaire et pour l'intérêt gouvernemental, voilà Villèle.

Châteaubriand haïssait bien des choses dans la Révolution. Il maudissait, tout comme un autre, la Révolution. Il ne songeait pas à la défaire. Sa vision de poète lui donnait des

lumières et un élargissement intellectuel, où Villèle n'atteignait pas. Il avait le sentiment du changement et de la nécessité. Il avait lu dans Buffon les révolutions du globe et assisté, par l'histoire, aux révolutions de l'humanité. Il savait qu'il y a des ruines qui ne se relèvent pas, des mouvements qui ne s'arrêtent pas, et qu'on ne fait pas rétrograder les nations en marche. L'imagination, ici, était de l'intelligence. Il avait senti l'énormité, la fatalité de ces phénomènes historiques qu'on appelait « Révolution » et « Buonaparte ». Il trouvait absurde et fou de prétendre gouverner après comme on gouvernait avant ces vingt-cinq années prodigieuses.

La France, l'Europe, le monde étaient transformés : une vie nouvelle avait commencé pour tous les peuples. Il fallait tenir compte de ces idées désormais indéracinables de liberté, qui seraient le pivot de la politique universelle. Et juste à ce moment où ces idées entraient en jeu, voici que l'univers physique aussi se renouvelait : la vapeur commençait son œuvre ; les *steamboats* et les chemins de fer supprimaient la distance, contractaient, en quelque sorte, chaque nation sur elle-même, et lançaient le Nouveau Monde dans la politique européenne [1].

Aveugles ceux qui croient la Révolution finie.

Les limites des États, le cercle des Constitutions, la barrière des mœurs, les bornes des idées, sont déplacés ; rien n'est assis, rien n'est stable, rien n'est définitif ; tous les peuples attendent encore quelque chose [2].

Plus aveugles ceux qui croient pouvoir effacer la Révolution. Ils en précipiteront le cours.

On va vite dans ce pays ; ... beaucoup de siècles peuvent se renfermer en peu d'années [3]... Tout se réduit à ce point : Veut-on l'établissement paisible des libertés publiques, en les dirigeant, en se plaçant soi-même dans le mouvement du siècle, ou veut-on faire que

1. Lire l'admirable article du 24 octobre 1825 qui est, j'en ai peur pour elle, un de ceux que la spirituelle duchesse de Broglie trouvait ridicules (le 4 novembre de la même année).

2. *Opinion sur le projet de loi relatif à la dette publiqae*, 26 avril 1826, aux Pairs (VIII, 427).

3. *Ibid.*

ces libertés triomphent par leur propre force, en essayant de les détruire[1]?

La réaction mène à la République[2]. Il faut accepter la société moderne.

La presse périodique est une force immense, sortie de la civilisation moderne. On ne l'étoufferait ni par la violence ni par le dédain.

La liberté aussi est un fait qui ne se laissera pas abolir.

Les illusions du passé ont disparu ; les appuis du trône ont été brisés ; chaque individu, devenu libre par ses malheurs, a appris à ne compter que sur lui-même, à ne s'estimer que par ses qualités propres, et cette légitimité naturelle, qui remplaça la légitimité politique absente, a fondé dans les esprits une indépendance désormais invincible.

Il faut vivre, quoi qu'on en ait, avec la boussole, la poudre à canon, l'imprimerie, et, de nos jours, la machine à vapeur ; c'est fort malheureux, sans doute, mais c'est comme cela, qu'y faire[3]?

A quoi bon puérilement évoquer les crimes révolutionnaires, les excès de la démagogie? Le monde ne se laissera pas effrayer par des fantômes. Il sait bien ce qui est.

Ce n'est plus le peuple qui, ému de passions turbulentes, se forme une idée confuse de ses droits ; c'est la partie éclairée de la nation qui sait ce qu'elle veut avec autant de fermeté que de modération[4]... Si des révolutions devaient encore avoir lieu, il est probable qu'elles s'effectueraient avec moins de violence (qu'en 1789), moins d'effusion de sang, moins d'injustices, moins de spoliations ; ce serait un changement politique élaboré et amené à point par le temps, comme le soleil mûrit un fruit[5].

Prenez garde, ne se lassait-il pas de dire, trois, quatre, cinq ans avant 1830, rien ne sera plus aisé, ni moins terrible qu'une seconde Révolution. Prenez garde, disait-il vingt-deux ou vingt-trois ans avant 1848, la République et

1. *Opinion contre le budget de 1828*, 18 juin 1827, aux Pairs.

2. *Débats*, art. du 6 octobre 1825. Cf. 11 janvier 1826.

3. *Débats*, art. du 24 octobre 1825, VIII, 119-120. Cf. aussi la préface générale écrite en 1826, et les diverses préfaces écrites entre 1826 et 1829.

4. *Contre le budget de 1828*, VIII, 466.

5. 24 octobre 1825 ; VIII, 120-121.

ses cadres sont prêts : nous y allons, et vous nous y jetterez, si vous prétendez nous ramener à l'ancien régime. Cette vision prophétique passait pour une trahison, naturellement.

Châteaubriand ne se bornait pas à comprendre le siècle : au fond, il l'aimait. « Il avait, écrit Guizot, une sympathique intelligence des impressions morales de son pays et de son temps[1]. » Là surtout était la trahison, dans ce manque de haine pour la société moderne.

Il tenait sincèrement à la Charte, où la majorité de son parti ne voyait qu'un pis-aller, un signe du malheur des temps, une concession provisoire et révocable à la nécessité. Il aimait surtout la liberté de la tribune, l'institution parlementaire par laquelle les représentants du pays gouvernent légalement avec le roi, et la liberté de la presse, cette institution vraiment populaire par laquelle le pays avertit sans cesse, contrôle, éclaire ses représentants et le gouvernement. La presse lui semblait un organe nécessaire de la vie nationale. Un journal n'est pas sans doute « un pouvoir politique » :

> C'est un écrit exprimant une opinion ; et, si cette opinion réunit à elle la pluralité des hommes éclairés et considérés, elle peut devenir un grand pouvoir. C'est le pouvoir de la vérité : il n'y a rien de si haut dans l'ordre moral, il n'y a rien qui ne disparaisse devant cette force éternelle[2].

Ces premières lignes qu'il écrivait dans *les Débats* après sa chute étaient pour définir la grandeur inviolable de la fonction de la presse. Pendant les trois ans et demi que dura encore le ministère Villèle, il se voua surtout à la défense de la liberté de la presse. Il combattit la censure établie le 20 août 1824[3] ; il combattit l'effort ministériel pour supprimer les journaux en les achetant, ou par des procès[4] ; il combattit la loi des Postes[5], faite pour gêner la circulation des journaux. Il combattit la loi de 1827, *loi de justice et d'amour*, avait dit

1. *Mémoires*, I, 261.
2. *Débats*, 21 juin 1824 ; VIII, 56.
3. T. VII, p. 372.
4. Articles du 28 juin, du 5 juillet 1824 ; du 29 juillet 1825, etc.
5. Discours du 10 mars 1827, t. VIII, p. 444.

le Moniteur[1], *loi vandale*, prononça Châteaubriand, loi qui, atteignant tous les écrits de vingt feuilles et au-dessous, s'aggravant pour les écrits de moins de cinq feuilles, et se renforçant encore contre les périodiques, combinait les prescriptions de dépôt, les frais de timbre ou de cautionnement, les interdictions de publier et les pénalités pour avoir publié, les poursuites d'office contre les auteurs et la responsabilité effective des imprimeurs, si bien que cette répression de la « licence[2]» était réellement une suppression de la « liberté » : Châteaubriand, par sa brillante et vigoureuse campagne, contribua plus que personne à l'échec de la loi[3].

La censure rétablie au 24 juin 1827, il reprend aussitôt les armes[4]. Il forme alors la *Société des Amis de la liberté de la presse*, dont le centre était au bureau des *Débats* : M. de Salvandy, M. Alexis de Jussieu marchaient avec lui. La Société publiait et distribuait gratuitement des brochures, et redoubla d'efforts, quand, par la dissolution de la Chambre, la période électorale s'ouvrit. Châteaubriand, pendant cette crise, fut étonnant de résolution et d'énergie.

Mais ici se découvre un fait grave, et auquel on a donné trop peu d'attention. Dans toute cette lutte pour la liberté de la presse, Châteaubriand avait affaire à un autre ennemi que Villèle. Sans doute, le président du Conseil n'aimait pas la presse, quand elle le critiquait. Mais ses rancunes personnelles faisaient les affaires d'un parti. Avec cette courte vue des hommes positifs qui ne comptent comme réalités que les intérêts matériels, Villèle croyait se servir du parti religieux, et le servait. Il fut l'instrument du clergé et des dévots qui poursuivaient dans la liberté de la presse l'indépendance de la pensée, la diffusion des lumières, le progrès de la critique, et y voyaient le principal obstacle au rétablissement de l'au-

1. 5 janvier 1827.

2. « Cette loi sera fortement répressive, dit-on : elle sera donc fortement libérale dans l'acception honorable du mot, et ce n'est pas une moquerie d'avoir écrit sur les portes du bagne : LIBERTAS. » (*Gazette de France*, 1er déc. 1826.)

3. Opinion sur le projet de loi relatif à la police de la presse, VII, 435. — Cf. Lettre au *Journal des Débats*, du 4 janvier 1827 ; VII, 396.

4. Brochure du 30 juin 1827, VII, 405. — Cf. Duc de Broglie, *Souvenirs*, III, 101.

torité de l'Église sur les consciences[1]. Ce parti ne cessait de dénoncer les excès de la presse[2], le danger des « mauvais livres », leur effrayante multiplication : c'étaient des clameurs à chaque réimpression de Voltaire, de Diderot ou Rousseau. De 1817 à 1824, il s'était fait douze éditions de Voltaire, treize de Rousseau : 31 600 exemplaires de l'un, 24 500 de l'autre, sans compter 35 500 exemplaires d'ouvrages édités à part, avaient été jetés dans la circulation, et en même temps 81 000 volumes de philosophes et historiens du XVIIIe siècle. « Quel État, quelle société, demandait *l'Étoile*, pourrait résister à de tels éléments de discorde et de ruines[3] ? »

En 1825 fut publié un ouvrage intitulé *Des crimes de la presse*[4], qu'on appela *le manifeste de Montrouge*, c'est-à-dire des Jésuites, qui y avaient un établissement illégal et toléré[5]. Quand le projet de loi sur la presse parut, les journaux religieux, qui ne faisaient guère de place aux discussions proprement politiques, *l'Ami de la religion et du roi*, les *Tablettes du clergé et de la religion*, donnèrent avec vigueur, exaltèrent le courage de M. Madrolle qui avait osé entrer en lice contre Châteaubriand[6].

Châteaubriand savait bien qui il avait devant lui; et, loin de s'intimider ou de se modérer, il donna à la question toute sa largeur. Il rejetait avec une ironie véhémente les arguments tirés de la publication des mauvais livres : qu'on les combatte en multipliant les bons[7]. Il dénonçait la guerre faite à la pensée, « la haine contre l'intelligence humaine ».

On sent que les partisans de ce projet anéantiraient l'imprimerie

1. *Mémoires* de Guizot, I, 272, 273. — Pasquier, V, 563 ; VI, 25 suiv. — Barante, III, 378.

2. Mandements des évêques. Voyez Lesur, année 1826. — Cf. *Gazette de France*, article du 4 février 1826, faisant d'une loi sur la presse le *complément à la loi du sacrilège*.

3. *L'Étoile*, du 9 juin 1825.

4. *L'Ami de la religion et du roi*, 13 août 1825.

5. Cette tolérance, déclarée en 1826 par M. de Frayssinous, produisit un soulèvement général parmi les libéraux. Cf. les séances de la Chambre des députés, 25 mai et suiv., et de la Chambre des pairs, 4 juillet et suiv.

6. *Tablettes*, juin 1827. *Ami de la religion*, t. LII, p. 191.

7. *Débats*, 29 juillet 1825. Cf. t. VII, p. 482, sur le projet de loi relatif à la police de la presse. Il ne voudrait, du reste, retrancher qu'une douzaine de volumes de l'œuvre de Voltaire (p. 472).

s'ils le pouvaient, qu'ils briseraient les presses, dresseraient des gibets, et élèveraient des bûchers pour les écrivains...

Ne sont-ce pas les livres qui font tout le mal? Depuis le savant qui étudie le cours des astres jusqu'au paysan qui épelle la Croix de par Dieu, tout ce qui sait lire ou apprend à lire est suspect[1]...

Châteaubriand parlant comme Paul-Louis Courier, la rencontre n'est-elle pas piquante? Il alla plus loin encore; et dans ses discours ou écrits sur la liberté de la presse, dans les diverses *Préfaces* de l'édition de ses œuvres qui parurent de 1826 à 1828[2], c'est réellement une campagne anticléricale qu'il entreprend, de tout son cœur et d'un superbe élan.

Il dénonce les « petites coteries d'hypocrites persécuteurs[3] », qui font à la religion « un tort incalculable », les « doctrines de calomnie et d'intolérance », les pratiques d'espionnage et de délation, les « esprits bornés et violents » qui veulent nous replonger « dans la crasse et dans l'ignorance du bon vieux temps : fanatiques non moins odieux et redoutables que les athées[4] ». Il refusait la « soumission servile » et louait la jeunesse de son « goût pour la raison[5] ». Il avouait que sa « véritable hérésie », son « philosophisme réel », son « péché irrémissible », c'était de « détester la persécution, l'intrigue et le mensonge[6] ». Il évoquait le souvenir du « bon Monsieur Tartuffe[7] », et le voyait à l'œuvre dans les décrets sur la censure et les lois sur la presse.

Il ne craignait pas d'écrire :

Je ne redeviendrai incrédule que quand on m'aura démontré que le christianisme est incompatible avec la liberté; alors je cesserai de regarder comme véritable une religion opposée à la dignité de l'homme[8].

1. Lettre au *Journal des Débats*, 4 janvier 1827, VII, 399-400. — Cf. VII, 482, sur le projet de loi relatif à la police de la presse.

2. Préface générale, préface de l'*Essai sur les Révolutions*, préface des *Martyrs*, 1826. Préfaces de l'*Itinéraire* et de la *Polémique*, 1827. Préfaces du *Génie du Christianisme*, et des écrits sur *la Presse*, 1828.

3. *Débats*, 29 juillet 1825. Voir les avis donnés au clergé, VII, 425, 479, 498.

4. Préface de l'*Essai*, I, 259, 261.

5. Préface du *Génie*, II. 3.

6. Préface des *Mélanges politiques*, VII, 5.

7. VII, 417, 421, 500.

8. Préface de l'*Essai*, I, 259. — « Je hais comme vous, écrivait-il à Mont-

Et il reprochait au clergé, au parti religieux, de travailler à convaincre le peuple de cette incompatibilité.

Qui se fût attendu à trouver dans l'auteur du *Génie du Christianisme* un si farouche anticlérical?

*
* *

Toute cette conduite n'est-elle pas en contradiction avec la vie et les opinions antérieures de l'écrivain? Cela ne compose-t-il pas un Châteaubriand bien incohérent?

Il faut y regarder à deux fois avant de déclarer qu'un homme se contredit, et surtout un homme de sensibilité puissante et impérieuse. La contradiction, l'incohérence peuvent être dans les actes particuliers, dans les idées abstraitement considérées, et la nature peut retenir, par ces contradictions et ces incohérences même de la surface, son unité profonde, en suivant toujours sa pente, en manifestant les tendances qui, essentiellement, la constituent.

Certainement il y a de quoi s'amuser en voyant Châteaubriand tour à tour allié de Villèle et Corbière, conjuré avec eux contre des ministres suspects de libéralisme, et allié des libéraux, conjuré avec eux contre Villèle et Corbière. Mais quoi? ne se pourrait-il pas que la contradiction fût chez Villèle et Corbière autant que chez lui? Villèle et Corbière, pour combattre Richelieu, Dessoles et Decazes, se faisaient les défenseurs farouches de la liberté de la presse, de la liberté de la tribune, de la liberté des élections, invoquaient la Charte et l'opinion contre le gouvernement; ils s'indignaient qu'on gouvernât contre eux par l'arbitraire, par la censure, par les mesures de police. S'en souvenaient-ils en 1826?

Ce qui chez eux n'avait été que tactique, était foi sincère aux institutions et aux libertés constitutionnelles chez Châteaubriand. Il y a là en lui quelque chose de ferme, qui n'a jamais varié. Sainte-Beuve appelle la *Monarchie selon la charte* un « pamphlet ultra sous forme de catéchisme libéral »[1] :

losier, la *Congrégation* et ces associations d'hypocrites qui transforment mes domestiques en espions et qui ne cherchent à l'autel que le pouvoir. » (*Outre-tombe*, IV, 334.)

1. *Lundis*, II, 555.

la définition est juste, si l'on conçoit bien que Châteaubriand est *libéral* et *ultra* tout à la fois, libéral du fond du cœur et avec une entière sincérité.

Dès ce temps-là, il défend les *idées modernes*, il veut être l'homme de son temps ; il professe qu'on « a gagné » par la Révolution[1]. Il ne veut pas de guerre contre les philosophes et les lumières[2]. Il défend les libertés essentielles, surtout celle de la presse, sans laquelle il n'y a pas de gouvernement représentatif ; il a horreur de la censure, qui rétablit le despotisme[3]. La *Monarchie selon la charte* était supprimée : croira-t-on que ce fût par grimace qu'il demandât la liberté de la presse ?

Mais il était *ultra* et regrettait la Chambre introuvable ; il voulait « bâtir sur la religion » la société nouvelle, et faire une place au clergé dans les institutions ; il voulait reconstituer la propriété ecclésiastique, rendre à l'Église et à l'ordre de Malte leurs biens non vendus[4]. Oui : et après 1824, il défendra le principe du milliard des émigrés[5] ; il ne voudra pas encore séparer le clergé de l'ordre politique[6] ; il sera tout prêt à déclarer le catholicisme religion d'État[7], et il admettra que les « vols sacrilèges » soient punis autrement que les vols ordinaires[8]. En aucun temps, il ne sera égalitaire[9].

Châteaubriand *ultra* est déjà libéral avant 1824 ; après 1824 Châteaubriand libéral est encore *ultra*. Il a une devise, la même aux deux époques : *le roi, la religion, la liberté*[10].

Il disait en 1827 : « A la première époque, après les Cent Jours, je faisais l'éducation constitutionnelle des royalistes » ; le danger venait du parti révolutionnaire et buonapartiste. « A la seconde époque, les positions étaient changées : ...

1. T. VII, 84, 105, 106, 113, 114 ; VIII ; 236.
2. T. VIII, 260, 262, 294, 295, 297, 310.
3. T. VIII, 262, 326.
4. T. VII, 249, 250 ; VIII, 207, 275.
5. *Deuxième lettre à un pair de France*, 1824.
6. Lettre à Montlosier, 1825, *Outre-tombe*, IV, 334.
7. T. VIII, 368.
8. T. VIII, 367.
9. T. VIII, 18 (1819) et 167 (1826).
10. T. VIII, 236 (1816) ; 286 (1817) ; 334 (1818) ; cf. Kerviler, *Bio-bibliographie de Ch.*, 59 ; lettre du 29 oct. 1825.

beaucoup d'hommes que j'avais ralliés aux libertés légales les avaient trahies... ; et j'étais obligé d'avertir les gouvernements des dangers de l'*absolutisme*[1]. » Que cette vue corresponde tout à fait à la réalité des choses, c'est douteux : il y a trop de *je* ; mais il suffit qu'elle corresponde à une réalité dans les sentiments de M. de Châteaubriand. Sa formule, *le roi, la religion, la liberté*, l'oblige à faire face à des adversaires qui attaquent par deux côtés opposés.

Mais, dans la défense d'un des termes, ne lui est-il pas arrivé de rejeter les autres? N'a-t-il pas renoncé peu à peu à la religion et à la royauté ?

Il est certain que, tout en restant aussi bon chrétien qu'il avait jamais été, Châteaubriand est revenu de bien des illusions sur le clergé. Le jugement qu'il porte dans la *Monarchie selon la charte*[2] n'annonce guère son anticléricalisme de 1826. Mais en 1816, il juge avec son imagination ; en 1826, les faits lui ont violemment ouvert les yeux.

En 1816, il faisait le rêve ingénu d'une monarchie constitutionnelle administrée par les *ultras*, il voulait remettre la défense de la charte à ceux qui ne pensaient qu'à la détruire. Il voulait exclure du service de la royauté les anciens serviteurs de l'Empire et de la Révolution. Louis XVIII, acceptant Talleyrand et Fouché[3], l'emplissait d'horreur et d'indignation; il ne concevait pas que, sous le roi, frère de Louis XVI, les régicides fussent au pouvoir, et les royalistes à l'écart. A la fin de 1827, il ne consentira pas à entrer au ministère, du moins il le dira d'abord, sans y introduire avec lui Royer-Collard : et l'on peut affirmer que Benjamin Constant et le général Sébastiani ne l'effrayent pas. Là encore le temps a fait son œuvre ; et il n'y a pas là un abandon réel des principes[4].

1. Préface de l'éd. de 1827, t. VII, *Polémique*.

2. T. VII, 252, ch. L.

3. Fouché surtout lui répugnait. Cf. Madelin, *Fouché*, ch. XXVII, p. 994; ch. XXVIII, p. 1031. J. de Maistre était moins délicat et plus pratique. *Ibidem*, p. 985.

4. Il est certain que la loi *répressive* des délits de presse qu'il eût acceptée en 1827, n'était pas celle qu'il réclamait en 1816 : il ne voulait plus une répression aussi sévère. Mais il n'y a pas là de contradiction de principe. Aux deux époques, il n'admet que la *répression* suivant l'abus de la liberté, qui doit rester entière.

Mais la royauté, y tient-il vraiment encore en ces années 1825-1827? Il écrit avec philosophie :

Je ne suis point républicain, quoique je voie très bien que le monde va à la République par l'incapacité des uns et par la supériorité des autres, et quoique mon esprit conçoive parfaitement cette espèce de liberté populaire inconnue des anciens, qui nous arrive de force par le perfectionnement de la société [1].

N'expliquait-il pas qu'il n'avait personnellement rien à craindre, rien à perdre par la République [2], qu'elle ne le traiterait pas plus mal que la Monarchie? N'affirmait-il pas sans trouble, sans angoisse, que la République était la chose du monde la plus aisée à établir?

Toute la révolution pourrait se réduire dans un temps donné à une nouvelle édition de la Charte, dans laquelle on se contenterait de changer seulement deux ou trois mots [3].

Il ne se cachait pas même d'en vouloir au roi : il ne croyait pas lui devoir son affection, après l'injure reçue.

Nous n'avons point la perfection évangélique. Si un homme nous donnait un soufflet, nous ne tendrions pas l'autre joue : *Cet homme, s'il était sujet, nous aurions sa vie ou il aurait la nôtre ; s'il était roi* .. [4]

Que ferait-il, si son insulteur était roi? Il nous le dit clairement : il se lave les mains de la chute de la dynastie. Il regarde cette révolution avec une magnifique indifférence.

En fin de compte, est-il une chose pour laquelle on voulût se donner la peine de sortir de son lit? On s'endort au bruit des royaumes tombés pendant la nuit, et que l'on balaye chaque matin devant nos portes... Après tout, c'est une monarchie tombée; il en tombera bien d'autres [5].

Il ajoutait : « Nous ne lui devions que notre fidélité; elle l'a. » Je ne sais pas de service plus outrageant que cette

1. Lettre du 29 oct. 1825, Kerviler, *Bio-bibliographie*, 59.

2. *Débats*, 24 oct. 1825, VIII, 126-127 : ce long et curieux passage est à lire.

3. *Ibid.*, p. 128.

4. Les graves paroles que j'ai soulignées sont dans la *Guerre d'Espagne*, LXXXI (XII, 452). En reproduisant tout le passage où elles se trouvent, dans ses *Mémoires d'Outre-Tombe*, Chateaubriand a eu soin de les supprimer. M. Ed. Biré a omis de citer cette curieuse et instructive variante. (Cf. son éd., t. IV, p. 367.)

5. *Guerre d'Espagne*, LXXXI, XII, p. 448 et 452.

fidélité de fait, qui n'implique ni foi au principe, ni dévouement à la personne.

Nous tenons ici, je crois, la clef de la contradiction tout à la fois et de l'unité de Châteaubriand.

La contradiction n'est pas réellement entre les périodes successives de sa vie. Il a successivement défendu les divers articles de son *credo* politique, selon qu'il les voyait menacés : nous pouvons l'admettre. Mais la contradiction n'est-elle pas dans ce *credo* même? Voilà la grave question qu'il est difficile de ne pas poser.

Y a-t-il théoriquement un accord possible entre la monarchie de droit divin, le clergé investi divinement du droit de commander à la pensée humaine, et la liberté? Comment interdire au roi de toucher à la Charte, s'il l'octroie, et comment obliger le clergé à tolérer l'erreur, s'il a mission de faire régner la vérité?

Y avait-il, historiquement, quelques chances de faire des royalistes et du clergé les soutiens et le champion des libertés publiques? Je crois bien que, pour composer le personnel d'une administration et d'un parlement selon sa doctrine, Châteaubriand n'aurait pu trouver que lui-même qui y correspondît parfaitement, et tout au plus un ou deux de ses amis, comme ce généreux Hyde de Neuville, aussi sentimental que lui.

Cela revient à dire que les idées de Châteaubriand sont tout bonnement le tempérament de Châteaubriand, et voilà pourquoi elles ne peuvent chausser que lui seul. Leur unité n'est pas une dépendance et une incontradiction logique : c'est un fait de coexistence; elles répondent à la complexité des besoins et des tendances d'un organisme vivant.

Elles sont en quelque sorte sur des plans divers; leurs racines plongent à des profondeurs diverses dans l'être intime.

M. le vicomte de Châteaubriand se doit à lui-même et à ses aïeux d'être le défenseur de la légitimité. Ce n'est pas la persuasion d'un droit imprescriptible ni le sentiment de l'intérêt public qui le font royaliste ; c'est l'honneur, le respect du nom qu'il porte. Il sied à M. le vicomte d'être émigré sous la Révolution, irréconciliable après 1830. Son royalisme est enté sur son orgueil nobiliaire.

Châteaubriand, nourri de Voltaire et de Rousseau, est

revenu à la religion. Pourquoi? parce qu'il avait le catholicisme dans le sang, parce que les impressions d'enfance sont puissantes sur une imagination vive comme était la sienne, parce que sa mère, puis sa sœur, sont mortes religieusement, et contristées de son irréligion, et parce que le sentiment toujours l'a entraîné : parce qu'enfin les pompes du culte sont magnifiques, que le catholicisme offre de riches matières à la poésie et à l'art, et qu'il est un grand artiste et un grand poète. Des raisons intellectuelles et logiques de croire[1], des raisons *raisonnables*, il n'en donnera jamais, il n'en aura jamais. La religion est une belle, une noble chose. Une âme religieuse s'expose au public en beauté! La religion de Châteaubriand, parfaitement sincère, est entée sur son imagination et sa sensibilité.

Quant au libéralisme, c'est une autre affaire. Sans doute, il a bien une de ses sources dans l'imagination poétique : Châteaubriand est un homme qui a le sens du changement, de l'éphémère, de la mort, et l'amour de l'éternité; il sait que tout passe, et se détache de tout ce qui passe. Il ne peut que regarder de très haut la monarchie, qui passe comme tout le reste. Il ne peut voir dans la Révolution le renversement de la nature, puisqu'elle accomplit la loi de la nature : il ne peut la trouver dénuée absolument de légitimité, du moment qu'elle lui apparaît nécessaire, et dans l'ordre universel. Ainsi le libéralisme de Châteaubriand ne vient point de telles ou telles circonstances de sa naissance ou de son éducation; il ne s'attache point à un accident de sa vie imaginative, il tient à l'essence même de son imagination, au principe même qui le fait le poète et le peintre qu'il a été.

Mais voici une source plus profonde encore : Châteaubriand ne peut pas ne pas être libéral sans renoncer à lui-même. M. le vicomte de Châteaubriand n'existe pas par sa noblesse; ce n'est pas un grand seigneur, ce n'est pas un courtisan. Sa naissance lui promettait le grade de capitaine et la croix de Saint-Louis. Ce qu'il est, il l'est par son talent, par sa plume. Il est écrivain, et il ne compte que par là : pair de France, ambassadeur, ministre, il est tout cela, parce que la France

1. Ni des raisons *surnaturelles*, comme le remarque M. J. Croulbois, *la Religion de Châteaubriand* (*Revue d'Hist. et de Litt. religieuses*, 1901, n° 1).

et l'Europe l'ont lu, et il est mieux que cela, parce qu'il est lui, *René*. Cet homme-là peut-il renoncer à la liberté de la presse? Ce serait un suicide. Que resterait-il de M. de Châteaubriand, le jour où il ne pourrait plus imprimer toutes ses fantaisies? Un ancien ministre, comme il y en a des douzaines; un gentilhomme, comme on les compte par milliers. Ce jour-là, il n'arriverait plus à l'épaule de Sosthène, parce qu'enfin Sosthène est La Rochefoucauld. Il faut bien peu connaître la nature humaine et la région obscure où se déterminent les convictions, pour supposer que Châteaubriand ne soit pas sincèrement libéral : il l'est, pour être.

Ainsi se composent et se hiérarchisent les tendances intimes de Châteaubriand. Les contradictions de ses actes reflètent la complexité de son organisation. Il est toujours sincère, mais sa sincérité n'est pas toujours, si je puis dire, à la même profondeur. S'il y a un moment où elle soit plus superficielle, c'est justement en 1816 et 1819, quand l'ivresse publique de la Restauration récente surchauffe son royalisme; mais au contraire il est pleinement sincère, exactement dans la vérité de sa nature, entre 1824-1827, par ce qu'on a appelé sa « défection », pendant cette période où l'on croit souvent qu'il se dément. Il n'y aura qu'un temps où il sera plus à l'aise: ces grands écrivains indisciplinables qui n'écoutent que leur génie ou leur humeur, sont au fond des tempéraments d'opposition. Donc, pour que Châteaubriand se déploie bien, il faudra que le roi soit dans l'exil. Alors le royalisme décoratif de Châteaubriand s'intégrera sans peine dans son libéralisme essentiel; toute sa nature se manifestera dans une unité harmonieuse et riche. La Révolution de Juillet lui rendit ce service; elle mit le roi où il fallait qu'il fût, pour que la fidélité de Châteaubriand s'exerçât avec aisance, en envoyant de magnifiques saluts à la Majesté déchue[1].

GUSTAVE LANSON

1. La Majesté déchue, du reste, ne lui pardonnait pas. Quand madame Bayard parla de Châteaubriand pour l'éducation du duc de Bordeaux, la duchesse de Berry consentait, mais Charles X ne voulut pas même examiner ce projet. (Ed. Biré, *Une amie de madame de Chateaubriand*. — *Correspondant*, 10 févr. 1901.)

LA
RÉORGANISATION DE L'ARMÉE
AVANT 1870

Les événements qui modifient profondément les rapports des sociétés humaines tiennent à des causes complexes, à une longue série de faits. Prétendre les expliquer, en faire ressortir le développement, la marche et les conséquences sans remonter à ces origines premières, est faire œuvre passagère, s'arrêter à la surface des choses. Quoi qu'on en puisse croire parfois, tout est logique dans l'histoire. Il n'est pas de révolution, de bouleversement si imprévu d'apparence, qui ne soit commandé par le passé. C'est le cas de la guerre de 1870.

Parmi les facteurs qui ont exercé la plus large influence sur ses résultats figure évidemment l'état moral et matériel de notre armée. On peut même avancer, sans risquer un paradoxe, que la faiblesse trop réelle de nos forces militaires vers la fin du second Empire a puissamment contribué à faire naître l'ensemble des circonstances d'où jaillit la guerre. Mieux connue, bien certainement, du grand état-major prussien qu'elle ne l'était de Napoléon III et surtout de ses ministres, elle donna au général de Moltke, à M. de Bismarck la conviction qu'ils pouvaient et devaient en profiter. Croit-on, par exemple, que le futur chancelier de l'empire allemand aurait risqué l'envoi de la dépêche d'Ems, s'il lui était resté le moindre doute sur l'issue de la lutte prochaine? Les ori-

gines autant que les résultats de la guerre de 1870 sont donc intimement liés à la situation de notre armée aux derniers jours du régime impérial. C'est à ce titre que nous voudrions donner un aperçu des tentatives de réorganisation dont elle fut l'objet de 1865 à 1868. Peut-être ne sont-elles point sans comporter leurs enseignements ?

*
* *

L'année 1865 marque l'ère des difficultés pour le gouvernement de Napoléon III. De tous les côtés elles s'amoncellent. La question des Duchés est pendante entre l'Autriche et la Prusse; la convention de Gastein ne sera qu'un insuffisant « replâtrage », pour employer une expression du temps. L'Italie que nous avons faite de nos mains, un peu malgré nous, ne renonce nullement à s'accroître encore. Elle compte sur un avenir prochain pour lui donner Venise et Rome, serait-ce à nos dépens. Nous sommes engagés, depuis deux années, dans une expédition qui paraît devoir être interminable et nous menace des plus redoutables complications, celle du Mexique. Le prestige personnel de l'Empereur, celui de la France ne sont plus ce qu'ils étaient lors du Congrès de Paris, ni même après la campagne d'Italie. L'opposition grandit sans cesse à l'intérieur de l'Empire. La foi en la durée du régime impérial s'affaiblit visiblement. Au dehors, la plupart des armées sont en voie de rénovation ; celle de la Prusse accomplit des progrès incessants. L'heure est donc mal choisie pour réduire nos forces militaires. C'est pourtant ce qui va être fait, sous l'inconsciente pression de l'opinion.

A la Chambre des députés, non seulement l'opposition républicaine, faible encore, mais une grande partie de la majorité conservatrice proteste contre l'exagération des dépenses de l'armée. Les tendances pacifiques s'accusent tous les jours davantage. En avril 1864, Napoléon III dit à lord Clarendon, non sans regret : « ... Je ne suis pas préparé à la guerre... Le Corps législatif veut la paix. » C'est ainsi qu'il laisse égorger le Danemark.

L'année suivante, à la Chambre, soixante-quatre voix se prononcent contre le chiffre habituel du contingent, cent

mille hommes. Notons que ce contingent, jugé alors si excessif et qui doit être tant dépassé avant peu d'années, se réduit en réalité à un chiffre beaucoup moindre. Déduction faite des non-valeurs, des recrues affectées au département de la marine, il ne reste guère pour l'armée que soixante-dix mille hommes. Les ressources budgétaires ne permettent d'en incorporer que vingt mille environ[1], pour sept ans, durée normale du service. Les cinquante mille autres forment une *deuxième portion*, qui reçoit tout juste un rudiment d'instruction, durant six mois répartis sur trois années. Encore réduit-on parfois cette durée, faute de crédits. Néanmoins l'opposition trouve ces chiffres exagérés et ne cesse de réclamer la réduction de nos charges militaires. Mal soutenu par ses amis, violemment attaqué d'autre part, le gouvernement finit par céder. Le 17 juillet 1865, l'Empereur adresse au ministre de la guerre, maréchal Randon, une lettre reconnaissant la nécessité de sérieuses économie. Il s'agirait de supprimer deux compagnies par régiment d'infanterie, un escadron par régiment de cavalerie, sauf à créer trois nouveaux régiments de tirailleurs indigènes.

Déjà ces suppressions seraient chose fâcheuse au plus haut degré. Après de longues discussions, le maréchal Randon fait admettre un projet plus néfaste encore, malgré les apparences. Son rapport du 15 novembre, suivi d'un décret conforme, provoque la disparition de 221 compagnies d'infanterie, de 40 escadrons, de 16 batteries de campagne, de 22 batteries à pied, de 5 compagnies du train d'artillerie, de 2 compagnies du génie, sans parler du train des équipages, de la gendarmerie, d'autres corps ou services accessoires. Ces réductions si graves, en particulier pour l'artillerie, déjà numériquement insuffisante, ne sont nullement compensées par la création de trois bataillons — au lieu des trois régiments dont il était question dans la lettre impériale — de tirailleurs indigènes. Du même coup, 1268 officiers sont mis à la suite; nous ne disposons plus que de 684 pièces de campagne, tout compris, à peine le strict indispensable pour une armée de 340000 hommes. En 1810, Napoléon évaluait à 1300 canons l'artillerie de

1. 24 766 pour la classe 1865.

campagne nécessaire à la France. Sous Louis-Philippe, le maréchal Soult en réclamait 1200, pour une armée d'effectif beaucoup moindre que celui de 1810. Et, qu'on ne l'oublie pas, les réductions si inopportunes de 1865 sont provoquées par la majorité du Corps législatif, qui agit sur le ministre d'État et sur le ministre des Finances. Que penser des députés qui réclament ces économies, des ministres qui les approuvent et du souverain qui les sanctionne en un pareil moment, à la veille de Sadowa?

Les avertissements ne leur ont pourtant pas manqué. L'un des fidèles de l'Empereur, le duc de Persigny, lui écrit : « Sire, à cause de la question des titres, je n'ai pu vous dire mon impression sur la réduction de l'armée ; mais je ne crois pas qu'on ait fait faire depuis longtemps une faute plus grave à Votre Majesté... » Vain effort. La franchise souvent brutale du duc est depuis longtemps importune. Les événements de 1866 vont nous prendre au dépourvu.

*
* *

Du propre aveu de M. de Bismarck, dans son discours du 16 janvier 1874 au Reichstag, un faible appoint de troupes françaises eût suffi pour donner aux Allemands du Sud la confiance et l'entrain qui leur manquaient. Du même coup, les Prussiens se seraient vus forcés de renoncer à leur offensive en Autriche. A ce moment, d'ailleurs très fugitif, l'apparition sur le Rhin des « pantalons rouges » n'eût point blessé les susceptibilités allemandes, bien au contraire. Pour les Prussiens, c'était une éventualité prévue, dont ils ne se cachaient pas les conséquences. Leur attitude vis-à-vis de nous s'en ressentait. Une lettre de leur représentant à Paris, le comte de Goltz, datée de fin juillet 1866, et adressée à l'Empereur, montre par sa teneur à quel point notre voix se faisait alors entendre de l'entourage du roi Guillaume[1].

Pourtant nos forces militaires immédiatement disponibles étaient singulièrement restreintes. A cet égard, les évaluations

1. Cette lettre répond à une communication de l'Empereur au sujet de la conduite des troupes prussiennes à Francfort. Elle a été publiée dans les *Papiers et Correspondance de la famille impériale*.

varient beaucoup. M. de Persigny assure qu'on demanda six semaines à Napoléon III pour concentrer 80 000 hommes sur le Rhin. Dans une lettre du 18 février 1874, le général de Miribel, ancien officier d'ordonnance du général Randon, écrit que celui-ci réclamait vingt jours seulement pour mobiliser 250 000 hommes.

Les propres appréciations du maréchal diffèrent sensiblement. Ainsi sa lettre du 27 septembre 1866 à l'Empereur porte que nous aurions pu concentrer en vingt jours 360 000 hommes sur le Rhin ou aux pieds des Alpes, en laissant plus de 94 000 hommes aux dépôts et dans nos forteresses, non compris les troupes d'Algérie, de Rome et du Mexique. Dans ses *Mémoires*, il affirme, au contraire, avoir déclaré à Napoléon III qu'il pouvait mettre sur pied de guerre, sans aucun délai, 80 000 hommes; il lui faudrait un mois pour mobiliser les 450 000 hommes de nos troupes de campagne, de dépôt et de garnison, toujours sans y comprendre l'armée d'Afrique, les corps expéditionnaires de Rome et du Mexique. Ce chiffre de 450 000 hommes revient donc à deux reprises, sous une forme différente, dans les évaluations du maréchal. Il paraît le considérer comme acquis, mais nous verrons plus loin combien sont fragiles les bases sur lesquelles il a échafaudé ses calculs.

Quoi qu'il en soit, les préparatifs ébauchés par le ministère de la guerre, dans l'été de 1866, ne rappelaient en rien une mobilisation régulière, du genre de celle que nous préparons depuis trente ans, au prix d'un travail immense imposé à nos états-majors et à nos corps de troupe. Ce devait être une pure improvisation, comme toutes les mobilisations partielles effectuées par le second Empire. Les *Mémoires* du maréchal Randon le reconnaissent naïvement : « ... Avant Sadowa, on ne faisait pas de préparation au ministère de la guerre, *parce que la politique du gouvernement l'interdisait*, mais on y était inquiet, ce qui veut dire qu'on examinait en secret ce qu'il faudrait faire le jour où cette politique réclamerait enfin l'action de l'armée, et le ministre dressait déjà dans sa tête le plan d'une mobilisation rapide...[1] » On laisse

1. Maréchal Randon, *Mémoires*, II, p. 48.

à penser ce que pouvait être un « plan de mobilisation rapide » aussi sommairement établi.

La vérité est que nous fûmes entièrement surpris par les événements. Le maréchal jugea nécessaire de préparer en hâte la concentration de deux armées, l'une sur le Rhin, l'autre à Lyon, celle-ci destinée à se porter vers les Alpes ou vers les Vosges, selon le cas. Ce travail, auquel le général Castelnau, le colonel Colson et le capitaine de Miribel étaient seuls mêlés, devait d'abord être terminé en quatre ou cinq jours. Après Sadowa, l'Empereur avait paru tout prêt à une intervention active. Sous la pression des circonstances, ses idées se modifièrent rapidement et les études pour notre mobilisation purent être reprises plus à loisir, avec la coopération du général d'artillerie Suzane. Le projet définitif ne fut remis à Napoléon III que le 22 août, la veille de la conclusion du traité de Prague. Depuis longtemps, l'occasion d'intervenir était passée.

Dans le travail qu'il soumettait ainsi à l'Empereur, le maréchal Randon évaluait nos ressources de la façon suivante :

Armée active.	385 571	hommes.
Première portion de la classe 1865 (dont le service légal commence au 1er juillet 1866). .	24 766	—
Réserves et deuxièmes portions, y compris la classe 1865, dont l'instruction est à peine commencée.	227 989	—
Engagés volontaires (si la guerre éclatait) . .	16 191	—
Remplaçants administratifs.	8 000	—
Total	662 517	hommes.

Mais ce total comporte une forte proportion de non-valeurs, de manquants de tout genre :

Non valeurs organiques (gendarmerie, corps disciplinaires, etc.).	47 400	hommes.
Déficit permanent (aux hôpitaux, en congé, en détention, etc.).	18 577	—
Libérables au 31 décembre 1866 et renvoyés par anticipation, déduction faite des rengagés compris dans les 385 571 hommes ci-dessus.	45 762	—
Total à déduire.	111 739	hommes.

Il reste, comme effectif disponible, 550 778 hommes, dont il faut encore retrancher les troupes déjà employées hors de France, savoir :

Armée d'Afrique	60 000	hommes.
Corps du Mexique	28 000	—
Division de Rome	8 000	—
Total	96 000	hommes.

En dernière analyse, les troupes de campagne, de dépôt et de garnison réunies auraient donc représenté un effectif total de 454 778 hommes. Voici comment le maréchal Randon entendait les répartir : l'armée du Rhin, environ 140 000 hommes, aurait compris quatre corps d'armée, dont la garde impériale, et un corps de cavalerie fort de quatre divisions ; l'armée de Lyon, 110 000 hommes seulement, n'eut compté que trois corps d'armée. Ajoutons que ces derniers, sauf la garde, devaient uniformément comporter trois divisions d'infanterie et une brigade de cavalerie, composition qui n'était celle ni des corps prussiens en 1866, ni de nos corps d'armée de l'épopée impériale. Le total des bouches à feu aurait été de 592 seulement pour les deux armées, soit une proportion de 2,04 par mille hommes, très inférieure à celles des pièces prussiennes en Bohême et même de l'artillerie française à la fin du premier Empire.

De ce qui précède, il résulte que nous aurions mis en campagne environ 250 000 hommes, sur un effectif disponible de 454 778 hommes. La proportion des forces actives au total eût été relativement faible. Encore, pour les constituer, le maréchal devait-il recourir à de véritables expédients. Nos régiments d'infanterie mobilisaient deux bataillons sur trois, en les portant à 1 000 combattants aux dépens du troisième, opération éminemment délicate, qui ne pouvait être réalisée qu'au détriment de la solidité de l'ensemble.

En outre, les prévisions du ministère de la guerre péchaient par la base. Il est à peine nécessaire de faire remarquer qu'en 1866 rien, absolument rien, n'avait été fait pour préparer une mobilisation rapide. Nos effectifs en chevaux étaient fort incomplets et nos magasins, épuisés par l'expédition du Mexique, n'auraient pas permis d'équiper et d'habiller

100 000 hommes, ainsi qu'en témoigne une situation au 1er juillet 1866, reproduite par le maréchal Randon lui-même[1]. Un témoin des mieux informés, le général Ducrot, admet, dans une lettre du 29 août 1866, que nous mobiliserions « au grand maximum » 200 000 hommes sans les garnisons de nos places. Derrière eux, il n'y aurait pas un homme disponible, et nous arriverions sur les champs de bataille d'Allemagne avec 150 000 hommes au plus.

Les faits antérieurs donnent raison à ces évaluations pessimistes. Lors de la guerre de Crimée, pour entretenir une armée inférieure à 200 000 hommes, nous avions dû, pendant trois ans, élever le contingent à 140 000 hommes et « vider » entièrement tous les régiments restés en France. En 1859, moins de 200 000 hommes passèrent la frontière et il fallut encore lever 140 000 conscrits, ce qui n'empêcha pas Napoléon III de signer hâtivement les préliminaires de Villafranca, faute de 150 000 hommes à opposer aux Prussiens qui nous menaçaient sur le Rhin.

*
* *

Pour se rendre compte plus nettement de la part d'incertitude que comportaient les évaluations du maréchal Randon, il suffit de se reporter à notre situation au début de la guerre de 1870. Encore faut-il noter que la loi de recrutement avait été modifiée dans l'intervalle, que de nombreuses études, des travaux considérables avaient eu pour but d'abréger et de faciliter notre mobilisation, enfin qu'une réorganisation partielle avait sensiblement accru les formations de campagne de notre artillerie[2].

Au 1er juin 1870, d'après un état officiel, l'armée active, la réserve et les deuxièmes portions réunies représentent un total de 567 131 hommes[3], non compris la classe 1869, dont le service légal commence au 1er juillet et dont l'incorpora-

1. *Mémoires*, II, pp. 219 et suiv.

2. En 1867, la transformation des cinq régiments d'artillerie à pied en régiments d'artillerie montée portait à 984 nos pièces de campagne disponibles.

3. Dans son *Journal d'un officier de l'armée du Rhin*, M. le général Fay donne pour ce total le chiffre approximatif de 567 000 hommes, dont 61 000 réservistes, 112 500 hommes des deuxièmes portions et 393 500 hommes de l'armée active.

tion, retardée par diverses causes, notamment le plébiscite, aura lieu seulement du 8 au 12 août 1870, après Frœschwiller et Spickeren. Mais ces 567 131 hommes comportent une forte proportion de non-valeurs, officiellement évaluées comme il suit et, par suite, plutôt au-dessus qu'au-dessous de la vérité :

Non-valeurs organiques (gendarmerie, état-major des places, vétérans, écoles militaires, dépôts de remonte, ouvriers des différentes armes, comptables, etc.) : 42 987 hommes (le maréchal Randon disait 47 400);

Déficit permanent dans les corps de troupes (pionniers et fusiliers de discipline, hommes aux hôpitaux, en convalescence, en mission, en jugement, en détention, etc.) : 29 451 hommes (18 577, d'après le maréchal Randon);

Non-valeurs de la réserve (hommes employés dans les services publics, à réformer, insoumis et déserteurs, etc.) : 2 108 (le maréchal Randon n'en tenait pas compte).

Le total est de 74 546 hommes, ce qui ramène l'effectif disponible à 492 585 hommes, au lieu des 550 778 hommes prévus en 1866. Le 5 juillet 1870, le maréchal Lebœuf compte mobiliser 350 000 hommes, d'après ses propres déclarations, ce qui laisserait un excédent de 142 585 hommes destinés à la garde de l'Algérie (50 000 hommes au lieu des 60 000 prévus par le maréchal Randon), à l'occupation des États romains (6 500 hommes au lieu de 8 000), enfin aux garnisons de l'intérieur et aux dépôts (86 085 hommes, qui seront portés à 161 085 après l'incorporation des 75 000 recrues de la classe 1869).

La réalité modifie entièrement tous ces chiffres. Au lieu de 567 131 hommes, nous en mettons sur pied 553 223 seulement, appartenant à l'armée active ou aux réserves, y compris les deuxièmes portions. Du 18 au 28 juillet nous incorporons 163 020 réservistes, nombre inférieur de 10 487 à celui que prévoyait le ministère de la guerre. De plus ces 163 020 réservistes sont loin de rejoindre tous en temps opportun. Au bout de quinze jours, l'armée du Rhin n'a reçu que 142 détachements représentant 36 768 hommes, d'où une nouvelle réduction de 126 252 sur l'effectif prévu. Au lieu de 492 585 hommes, chiffre admis par le maréchal Lebœuf, le total disponible atteint 482 098 seulement, dont 126 252 réservistes,

arrivés ou équipés tardivement, grossissent inutilement les dépôts. En leur ajoutant les 56 500 hommes des garnisons d'Algérie et de Rome, on arrive à un total de 182 752 hommes qui réduit notre armée de campagne à un *maximum* de 299 346 hommes (1er août). Encore faut-il admettre que tout l'effectif disponible a été mobilisé, ce qui est loin de la vérité.

En réalité, l'armée du Rhin est bien loin d'atteindre cet effectif à la même date. D'après M. le général Derrécagaix, qui a eu entre les mains les documents officiels, le total de ses rationnaires au 1er août atteint 262 295 y compris les officiers, c'est-à-dire 90 000 hommes environ de moins que l'effectif sur lequel comptait le maréchal Lebœuf, 100 000 de moins que ne l'espérait le maréchal Randon, 140 000 de moins que les 400 000 hommes rêvés par l'Empereur[1]. On voit combien sont incertaines les évaluations qui doivent former la base même de notre préparation à la guerre. Grâce à de déplorables traditions, ni ces deux ministres, ni le maréchal Niel, ni Napoléon III n'ont su à aucun moment l'état réel de nos ressources disponibles.

***

Ce que nous avons dit de la situation militaire de la France en 1866 n'est pas, d'ailleurs, pour justifier l'attitude du gouvernement impérial vis-à-vis de la Prusse. Après l'avoir encouragée à entreprendre contre l'Autriche une guerre dont l'enjeu était la domination de l'Allemagne, il tenta de lui imposer une intervention pacifique, en vue de laquelle il n'était nullement qualifié par les faits antérieurs. Il la mécontenta gravement sans être d'une utilité réelle pour l'Autriche. Une politique plus nette, moins tortueuse, nous eût évité un échec moral dont les conséquences devaient être des plus graves. Jamais la Prusse n'aurait risqué un conflit avec sa rivale

1. Dans sa *Composition des armées en 1868*, brochure tirée à 100 exemplaires seulement dont un très petit nombre fut distribué, Napoléon III évalue même à 498 978 hommes l'effectif qu'il mettrait en ligne au 1er janvier 1868.

Les évaluations sur l'effectif en rationnaires de l'armée du Rhin au 1er août 1870 varient entre 253, 231 et 235 800, non compris 11 000 officiers environ. Le ministère de la guerre l'évaluait à 278 882 hommes, d'après les ordres de mouvement expédiés.

allemande, si elle eût envisagé la possibilité d'une intervention armée de la France. Même après Sadowa, il n'était pas interdit au gouvernement impérial de changer le cours des événements. Des témoignages compétents, notamment ceux des généraux Ducrot et de Miribel, montrent qu'il aurait pu jeter 80 000 ou 100 000 hommes sur le Rhin. A défaut, une simple démonstration aurait suffi pour arrêter les progrès des Prussiens, en rendant confiance aux Allemands du Sud et à l'Autriche. M. de Bismarck était loin de considérer cette éventualité comme négligeable et la *Correspondance* de Moltke prouve qu'il s'inquiétait d'y parer. Il n'en fut rien, malheureusement pour nous. Notre inaction d'alors tint sans doute à notre défaut de préparation, à la faiblesse de nos effectifs, mais surtout à l'incohérence de notre politique extérieure et à l'état physique de Napoléon III, déjà gravement atteint par la maladie qui devait l'emporter.

On a souvent attribué la non-intervention en faveur de l'Autriche aux sacrifices en hommes, en matériel et en argent entraînés par l'expédition du Mexique. Certes, ils contribuèrent à l'adoption du fâcheux système d'économies qui se traduisit en 1865 par les suppressions dont nous avons parlé. Ils expliquent, en partie, l'ajournement de dépenses indispensables, telles que celles de la fabrication d'un nouveau fusil; mais, il faut le répéter avec le maréchal Randon, jamais l'argent, le matériel et les hommes ainsi jetés au delà de l'Atlantique ne nous affaiblirent au point de paralyser notre action en Europe. Les 48 pièces approvisionnées à 623 coups, les 12 882 716 cartouches envoyées au Mexique, dont il restait 11 803 649 en mars 1864, les 12 000 fusils ancien modèle délivrés aux Mexicains auxiliaires ne pouvaient sérieusement nous affaiblir. De même pour les 38 493 hommes qui passèrent l'Océan du 12 décembre 1861 au 25 juin 1863 et dont 28 693 furent rapatriés en février et mars 1867[1]. Quant aux dépenses, déduction faite des recettes, elles atteignirent 336 440 000 francs, y compris les pertes de matériel. Encore faudrait-il en déduire le coût de l'entretien pendant cinq ans, en France, d'un effectif de 25 000 à 30 000 hommes.

1. Le total des morts de l'armée et de la marine dépassa 9 271 hommes.

Il serait donc fort exagéré de dire, avec tant d'autres, que cette funeste expédition nous paralysa en 1866. Elle exerça sur nous une influence déprimante, due à des causes plutôt morales que physiques. Le gouvernement impérial s'était exposé, sans objectif sérieux, aux plus redoutables complications. L'échec final jetait sur lui un discrédit qui contribuait à lui inspirer une prudence assurément excessive.

*
* *

On sait comment, en juillet 1866, nous croyons devoir nous borner à une médiation pacifique. Les préliminaires de Nikolsbourg, bientôt suivis du traité de Prague, préparent l'unité allemande en expulsant l'Autriche de l'Allemagne, et en donnant à la Prusse un ensemble de territoires habités par près de cinq millions d'hommes. La France, quoi qu'en puissent dire les orateurs officiels, se sent diminuée dans son influence morale, même dans ses forces matérielles. Elle est atteinte non seulement par le développement sur ses frontières de deux puissances rivales, mais aussi par la série des échecs qui ont atteint sa politique. Ce sentiment, confus dans la masse, est profondément ressenti par la plupart des esprits cultivés. Les avertissements ne manquent pas. Outre ceux qui viennent de nos attachés militaires à Berlin, MM. de Clermont-Tonnerre et Stoffel, M. Benedetti ne cesse d'attirer l'attention sur les progrès croissants de la Prusse. Dès le 25 août 1866, il la montre disposant bientôt d'un million de soldats. De ce jour au 5 janvier 1868, ses dépêches alarmantes se succèdent sans trouver l'écho qu'il leur faudrait. De même, notre consul général à Francfort, M. Rothan, signale, le 20 novembre 1866, l'existence de traités secrets entre la Prusse, la Bavière, le Wurtemberg, la Hesse et le grand-duché de Bade. Cette dépêche d'une si haute importance passe peut-être inaperçue de l'Empereur, qui croit devoir généralement se contenter d'extraits de notre correspondance diplomatique et admet aisément qu'on farde les vérités importunes. D'autres lui parviennent sûrement, celles du général Ducrot, par exemple. Quoiqu'on fasse tous les efforts pour détourner ce vigoureux soldat d'une correspondance de mauvais augure, il

ne cesse, avec une clairvoyance et un courage civique que l'on est heureux de constater, de pousser des cris d'alarme, de montrer notre frontière du Rhin menacée, nos places ouvertes et sans défense. Le 6 novembre 1866, dans une lettre au général Faure, il fait voir la Prusse portant son armée active à 700 000 hommes, avec 1 200 pièces attelées et une réserve de 1 200 000 hommes. Elle serait à peu près assurée d'une alliance offensive et défensive avec la Russie. Partout, en Allemagne, on parle de reporter les frontières nationales aux Vosges et à la Meuse.

Le 5 décembre, c'est au général Trochu qu'il s'adresse. La Prusse pourra mettre en ligne 600 000 hommes et 1 200 bouches à feu avant même que nous ayons organisé les cadres indispensables pour 300 000 hommes avec 600 pièces. « De l'autre côté du Rhin, il n'est pas un Allemand qui ne croie à la guerre dans un avenir prochain... A moins d'être aveugle, il n'est pas permis de douter que la guerre éclatera au premier jour. En vérité, je suis de ton avis et je commence à croire que notre gouvernement est frappé de démence. »

Comme ceux-là, d'autres, parmi les plus fidèles, s'alarment de la marche si prompte des événements. Dès le 20 juillet 1866, M. Magne écrit : « Le sentiment national serait profondément blessé, cela me paraît hors de doute, si, en fin de compte, la France n'avait obtenu que d'avoir attaché à ses flancs deux voisins dangereux par leur puissance démesurément accrue. » Un ami de l'Empereur, que sa franchise a rendu importun, le duc de Persigny, estime que « depuis l'origine jusqu'à la fin de ce grand conflit, il [le gouvernement français] semble avoir été comme frappé de vertige ». Dans une note du 19 novembre 1866, il signale à Napoléon III, parmi les causes de notre affaiblissement, « le règne de cette bureaucratie envahissante, tracassière, toute-puissante, qui, multipliant les règlements, les formalités, les difficultés de tout genre, attire à Paris, avec la décision de toutes les affaires, la distribution de tous les emplois, de toutes les faveurs »... A cet « excès de centralisation », à cette « domination d'une bureaucratie monstrueuse », s'allie un complet « désordre d'idées et de vues ». — « Ce n'est

plus un gouvernement, mais dix gouvernements qui conduisent les affaires du pays »[1]. Ne dirait-on pas un reflet du tableau si énergiquement brossé par Taine, dans son *Régime moderne* ?

Peu s'en faut qu'un écrivain très goûté aux Tuileries, Octave Feuillet, ne soit aussi énergique dans ses avertissements : « Sire, l'Empire est ébranlé et menacé. L'expédition du Mexique, les affaires d'Allemagne, la nouvelle organisation militaire de la France [encore en projet] fournissent à vos ennemis des armes redoutables. Le pays tout entier est inquiet et défiant... On sent à un haut degré le malaise et le danger. On perd confiance dans la durée de votre règne, on lui accorde à peine un lendemain... » Comme M. de Persigny, Octave Feuillet signale parmi nos maux les plus graves l'excès de centralisation, « l'effrayante suprématie de Paris », l'absence de vie intellectuelle en province[2].

La réorganisation militaire projetée rencontre déjà de nombreux opposants, qui ne sont pas tous de bonne foi. « Il est très vrai que la loi sur le recrutement de l'armée, ou plutôt le système mis en avant, cause beaucoup de mécontentement, mais surtout dans la bourgeoisie, et il est à remarquer que l'opposition orléaniste, dont le *Journal des Débats* est la plus pure expression, se signale surtout par ses attaques, après avoir crié par-dessus les toits à l'imprévoyance du gouvernement... Il n'est que trop vrai qu'à force de prêcher que le souverain bien est l'argent, on a profondément altéré les instincts belliqueux de la France, je ne dis pas dans le peuple, mais dans les classes élevées. L'idée de risquer sa vie est devenue très répugnante, et ceux qui s'appellent les honnêtes gens disent que cela est bas et grossier[3]... » Qui oserait dire que les sentiments ainsi stigmatisés n'ont pas joué leur rôle dans notre absence de préparation en 1870 ? Pourrait-on même affirmer qu'ils ont complètement disparu, après tant d'épreuves méritées ?

1. *Mémoires*, pp. 307 et suiv.

2. Madame Octave Feuillet, *Souvenirs et Correspondance*, p. 26. Cette lettre ne fut pas envoyée, ayant été jugée trop osée.

3. Mérimée, *Lettres à Panizzi*, 27 décembre 1866, p. 265.

*
* *

« La guerre de Crimée, dans la mesure qu'elle comportait comme guerre de siège, la campagne d'Italie dans une mesure plus étendue, nous ont montré les opérations militaires livrées à un décousu qui a été quelquefois jusqu'au désordre. Tous, nous en avons été frappés et tous nous en avons aperçu le danger. Nous avons eu à regretter l'insuffisance de certains moyens nécessaires, la surabondance de quelques autres moyens moins importants, des secousses, l'emploi fréquent des expédients, dans une confusion qui exprimait clairement que la *préparation* n'avait pas été mûrie. En même temps, nous avons compris que le succès... eût été moins disputé, peut-être plus décisif... si nos troupes avaient combattu avec autant d'ordre et de méthode qu'elles avaient montré d'élan... »

Ce passage du général Trochu, tiré de l'*Armée française en 1867*, résume les principaux défauts de notre machine militaire, tels que les avait révélés nos guerres récentes. Mais le voile trompeur du succès les cachait à la foule. Jusqu'à Sadowa, la confiance restait entière. « Les assemblées délibérantes avaient entendu, le public avait lu, sur ce thème, les plus répétées et les plus brillantes affirmations. Si... quelques-uns en contestaient la complète réalité, ils rencontraient l'incrédulité, le dédain, quelquefois l'indignation. » De la prestigieuse épopée du premier Empire, nous n'avions retenu que les dates brillantes, attribuant les défaites finales à la trahison, à la lassitude des lieutenants de Napoléon. Les journaux, les discours officiels fourmillaient d'affirmations du genre de celle-ci : « Là où est le soldat français, là est la victoire[1]. »

Pourtant que de causes de frottement et d'usure dans cette immense machine qu'est l'armée impériale en 1867! Elle périt de l'excès de centralisation. Du plus petit au plus grand, tout converge au ministère de la guerre, obligé de statuer sur tout, de se perdre dans les détails les plus infimes. Selon le

1. Général Trochu, *ibid.*

mot de Bugeaud, « celui qui doit mener la voiture la tire ». Aucun des agents du commandement ne veut engager sa responsabilité. On perd ainsi l'habitude de décider, même d'étudier les affaires.

Après Sadowa, beaucoup comprennent plus ou moins nettement la nécessité de réagir. Naturellement ces idées rencontrent des contradicteurs, parmi lesquels le ministre de la guerre, maréchal Randon. Dans un mémoire remis à l'Empereur, il conclut à l'inutilité d'une réorganisation de l'armée en des termes qui révèlent l'esprit le plus routinier : « Nous avons quelquefois une disposition à nous élever au-dessus des autres nation. Ce n'est pas un motif pour devenir plus modestes que de raison. Quoi ! une nation comme la France qui, en quelques semaines, peut réunir sous les drapeaux 600 000 soldats, qui a dans ses arsenaux 8 000 pièces de canon de campagne, 1 800 000 fusils et de la poudre pour faire dix ans la guerre, ne serait pas toujours prête à soutenir, par les armes, son honneur compromis ou son droit méconnu ?... »

C'est de la lutte entre ces idées si complètement opposées, entre les réformateurs parfois téméraires, comme le général Trochu, et les conservateurs obstinés du genre du maréchal Randon, que devait sortir la réorganisation militaire esquissée en France de 1866 à 1868. Il n'est pas surprenant qu'elle ait abouti à de médiocres résultats. Ni dans l'armée, ni au dehors, l'opinion n'était faite sur les réformes indispensables.

*
* *

Sous le régime de la loi de 1832, la durée du service était de sept ans, pour un contingent fixé chaque année par les Chambres et divisé en deux portions, dont la première était incorporée en raison des crédits budgétaires ; la seconde, formant réserve, pouvait être appelée par une simple ordonnance du roi. En outre, le ministre avait le droit de la convoquer pour des exercices. Chaque appelé était autorisé à se faire remplacer, mais en restant responsable de son remplaçant. S'il venait à déserter, le remplacé devait prendre immédiatement sa place.

Cette loi donnait un effectif de guerre évalué à 500 000 hommes. On atteignit même 502 000 hommes en 1848, lors de la constitution de l'armée des Alpes. Mais elle présentait un vice capital : l'insuffisance numérique des réserves et l'extrême difficulté, sinon l'impossibilité, de leur donner une instruction sérieuse. Les crédits budgétaires ne permettaient que des appels irréguliers ou nuls. L'entretien pendant sept ans d'une partie du contingent exigeait des dépenses si grandes que l'on était nécessairement conduit à négliger la deuxième portion. Près de 300 000 hommes pouvaient être brusquement appelés sous les drapeaux, sans qu'ils eussent reçu même une apparence d'instruction.

On ne porta pas remède à ces défectuosités, ce qui, en somme, eût été facile. Le 26 août 1855, l'exonération se substitua au remplacement. Désormais, le jeune soldat se bornerait à verser dans la caisse de la Dotation de l'armée une somme variant selon les circonstances et destinée à constituer les primes attribuées aux rengagements de sept ans. En apparence, il n'y avait là qu'une différence de mots. C'était beaucoup plus dans la réalité. On faisait intervenir l'État dans un contrat d'une moralité au moins douteuse, puisque, en dernière analyse, un homme s'engageait à se faire tuer pour un autre. Il y avait d'autres inconvénients. En 1859, les rengagés furent seulement au nombre de 13 713, contre 42 717 exonérés. La guerre influait visiblement sur les vocations de vieux soldats, mais non dans le sens qu'on eût pu croire. Il fallut que l'État se procurât des remplaçants administratifs, c'est-à-dire devînt, lui aussi, « marchand d'hommes », à l'aide d'agences louches rappelant les officines de racoleurs. La morale publique ne pouvait qu'y perdre. En outre, l'armée s'encombrait de remplaçants usés, souvent rongés par la débauche et l'ivrognerie, au détriment d'éléments jeunes et actifs. Au 1er janvier 1870, leur nombre devait atteindre 69 163, d'où une situation d'autant plus fâcheuse qu'il rejaillissait sur eux une déconsidération générale, trop souvent justifiée. Le mot de Tavannes n'a jamais cessé d'être vrai : « Le commun des soldats nouveaux sont meilleurs que les vieulx en France. » De l'armée « vaillante, unie, leste, désintéressée, sobre, intelligente, nationale », suivant les expres-

sions du duc d'Aumale, qu'avait connue la France pendant le règne de Louis-Philippe, la deuxième République et les premières années du second Empire, il restait de nobles traditions, et la campagne d'Italie le fit voir. Mais ces traditions allaient s'effaçant chaque jour.

D'ailleurs, sous le régime de la loi de 1855, la faiblesse des crédits budgétaires aidant, l'effectif moyen décroissait chaque année. De 480 000 hommes en 1860, on le voit tomber à 389 000 en 1866 [1]. En 1865, il ne comporte plus que 144 066 appelés. Le reste sert comme officiers, engagés, rengagés, remplaçants ou commissionnés. L'armée tend à perdre son caractère national pour celui d'armée de métier.

A un autre point de vue, la décroissance de nos effectifs était chose grave. En 1828, le conseil supérieur de la guerre avait, par 13 voix contre 1, fixé à 400 000 hommes l'effectif de paix nécessaire pour donner une base solide à notre organisation.

Nous étions loin de compte en 1868, d'autant que les circonstances avaient grandement changé. Il nous fallait consacrer de 50 000 à 60 000 hommes à la garde de l'Algérie, ce qui aurait dû impliquer une augmentation équivalente de l'effectif moyen. En outre, de 1828 à 1868, l'état de l'Europe s'était entièrement modifié. La Prusse avait accru ses forces au point d'être pour nous un danger permanent. L'Italie, née d'hier, s'efforçait de devenir une grande puissance militaire et maritime. Partout sévissait la fièvre des armements. La constante réduction de notre effectif moyen était donc injustifiable. En tenant compte de l'armée d'Afrique et des non-valeurs, il atteignait 288 000 hommes seulement en 1868, alors que, de tous côtés, on accusait le régime impérial d'accabler le pays sous le poids de nos dépenses militaires.

1.	1860.	480 000 hommes.
	1861.	469 000 —
	1862.	433 000 —
	1863.	421 000 —
	1864.	417 000 —
	1865.	403 000 —
	1866.	389 000 —

En 1865, il y a 22 112 officiers ; 58 624 engagés et rengagés sans prime, 112 889 avec prime ; 53 117 remplaçants administratifs ; 13 056 commissionnés.

Dans les 400 000 hommes que réclamait en 1828 le conseil supérieur de la guerre ne figuraient pas les réservistes institués par la loi de 1832. Mais il ne faudrait pas s'exagérer leur valeur militaire. Depuis 1859 seulement la deuxième portion faisait six mois de service en trois ans[1], ce qui était loin de suffire pour son instruction.

Après Sadowa, l'Empereur se rendit compte que notre état militaire n'était plus à la hauteur d'une situation nouvelle. Il projeta de nous donner 400 000 hommes de garde nationale mobile, mais en réduisant à 350 000 hommes l'effectif moyen annuel. Les compagnies d'infanterie auraient compté de trente à quarante hommes seulement, chiffres tout à fait inadmissibles en raison des nécessités de l'instruction et du service. Le maréchal Randon s'efforça de faire ressortir les dangers du projet impérial et, le 24 octobre 1866, il remettait à Napoléon III un plan de réorganisation dont la disposition la plus saillante consistait à porter à neuf ans la durée du service, dont six seulement sous les drapeaux. De son côté, l'Empereur n'était pas éloigné de l'obligation de servir, mais pour une durée de sept ans, avec exonération permise au bout de trois années. Le maréchal persistait dans ses objections trop justifiées contre la diminution de l'effectif de paix, dans sa proposition relative au service de neuf ans. Celui-ci effrayait Napoléon III et ses conseillers. Le 29 décembre, après un entretien avec M. Rouher, l'Empereur écrivit au ministre : « La combinaison entraînant le service pour neuf ans, dans la réserve de l'armée, est impossible. » Quelques jours après, le 20 janvier 1867, il lui adressait un laconique billet : « Mon cher maréchal, j'ai pris la résolution de vous remplacer au ministère de la guerre par le maréchal Niel. » Sa détermination, ajoutait-il, avait pour « principal motif » d'éviter au ministre ainsi disgrâcié « la pénible tâche de soutenir la discussion devant le Corps législatif[2]. »

En réalité, le maréchal Randon servait de victime expiatoire. Il subissait les conséquences de notre effacement forcé en 1866, sans en avoir été le seul auteur. Certes, sa respon-

1. Trois mois la première année, deux la deuxième, un la troisième.

2. Maréchal Randon, *Mémoires*, II, pp. 188-201.

sabilité était engagée dans notre faiblesse matérielle ; mais d'autres avaient partagé son erreur : « L'Empereur ne s'était jamais ému des événements qui s'accomplissaient et ne s'était jamais entretenu avec son ministre de la guerre de l'éventualité d'une mobilisation générale des troupes[1]. »

Dès les premiers jours de novembre 1866, le projet de loi militaire avait été soumis à une « grande commission », dont faisaient partie la plupart des personnalités en évidence, soit dans l'armée, soit dans l'administration civile. La majorité conseillait de modifier légèrement la loi de recrutement et de donner à l'armée un fusil à tir rapide. Seuls le prince Napoléon et le général Trochu réclamèrent des changements radicaux, sans le moindre succès. Le général fut même éliminé par voie de prétérition : on s'abstint de le convoquer aux séances. C'est alors qu'il publia son livre célèbre, *l'Armée française en 1867*.

Le résultat fut ce qu'il pouvait être. Le 12 décembre, le *Moniteur* publiait un projet se résumant dans la création d'une garde nationale mobile, pour la défense des côtes et des places fortes. L'armée active serait portée à huit cent mille hommes, dont moitié réservistes partagés en deux bans, le premier destiné à être appelé par simple décision ministérielle, le second par décret. La durée du service atteindrait douze ans, dont six dans la réserve. Notons que le maréchal Randon n'avait pu faire admettre de l'Empereur la pensée de porter l'obligation du service militaire à neuf ans, dont six ans sous les drapeaux.

Si anodin qu'il fût, ce projet souleva de violentes protestations. Le gouvernement dut déclarer qu'il n'avait rien de définitif. L'opposition aux réformes indispensables tenait à des causes multiples. En premier lieu la routine des bureaux de la Guerre, toujours prêts à s'effrayer des nouveautés qui troublent leur quiétude ; puis « l'infatuation des principaux chefs militaires, persuadés que l'armée française était la première du monde et que, sous le rapport de la tactique comme sous celui de l'armement, elle n'avait rien à envier à l'étranger[2] ». Enfin, trop souvent, les propositions les plus modérées

1. Général du Barail, *Mes Souvenirs*, III, p. 140.
2. Id., *Ibid.*

se heurtaient au mauvais vouloir des fonctionnaires et des députés. Ceux-ci se refusaient, pour des raisons de politique pure, à demander au pays tout nouveau sacrifice. Ils mettaient en avant des questions de situation personnelle et l'approche de l'Exposition. « C'est de la majorité du Corps législatif, a dit M. Darimon, que partit ce cri d'alarme qui devint la devise de tous les adversaires de la loi en élaboration : *Il n'y aura plus de bons numéros !* » Les députés se plaignaient d'être placés « entre l'enclume et le marteau », tant ils étaient assurés que toute aggravation des charges militaires serait condamnée par la masse de leurs électeurs, incapables de pressentir les nécessités de l'heure présente.

Cette attitude avait jeté le trouble dans « la grande commission ». Même parmi les ministres, les dispositions proposées en premier lieu avaient rencontré une opposition presque unanime. Ce fut encore pis à la Chambre. La commission chargée de l'examen du projet adopta une cote mal taillée, quitte à le défigurer : il fut « énervé et réduit à rien ». A la fin de décembre 1867, M. Darimon vit M. Rouher au milieu d'un groupe de députés de la majorité. Plusieurs, parmi lesquels MM. Lacroix-Saint-Pierre et Calley-Saint-Paul, réclamaient avec énergie le retrait de la loi : « Plus nous allons, plus elle devient impopulaire... » M. Rouher objectait simplement qu'il était trop tard, surtout vis-à-vis de l'étranger[1].

***

Devant le Corps législatif, le projet rencontra pareille opposition, malgré les atténuations qu'il avait déjà subies. Contre toute logique, ses adversaires les plus déterminés figuraient à gauche, parmi ceux qui auraient dû saluer de leurs applaudissements le pas timide risqué vers l'égalité des obligations du service militaire. Comme il est de règle, les passions politiques aveuglaient ces adversaires de l'Empire, au point de les engager dans la voie la plus contraire aux intérêts du pays. Des paroles étaient prononcées, que leurs auteurs devaient amèrement regretter peu après.

1. Darimon, *Notes pour servir à l'histoire de la guerre de 1870*, p. VI.

Il faut ajouter que, malgré quelques trouvailles heureuses d'expressions, le maréchal Niel fut assez mal inspiré dans la défense de cette loi attaquée des côtés les plus différents. Comme les autres orateurs, il laissa voir de singulières illusions, qui, jointes aux exagérations de la gauche, donnèrent à la discussion des allures d'extrême incohérence. Au sortir du Corps législatif, un diplomate étranger, le baron de Hübner, disait, assure-t-on, qu'il avait « assisté à une conférence militaire dans une maison de fous ».

Au cours de la séance du 31 décembre 1867, le maréchal défendait l'institution de la garde mobile, à laquelle tenait tout particulièrement l'Empereur, sans que les motifs en apparaissent bien clairement. Il lui prédisait un grand avenir : elle permettrait un jour de réduire l'armée active. « Soyez tranquilles, messieurs, lorsque les anciens soldats encore dans la force de l'âge sauront que l'ennemi marche sur leur pays, qu'il y a danger pour la patrie, ils entreront dans la garde mobile. (C'est cela !) Vous les trouverez tous dans les rangs ou dans les cadres. La garde nationale mobile, je puis vous l'affirmer, comptera autant de vieux soldats que de jeunes gens. *(Marques d'assentiment.)* » Voilà de quelles phrases on se payait en France, deux ans avant 1870 !

Le rapporteur, M. Gressier, trouvait, lui aussi, pour défendre cette garde mobile si fort attaquée, les raisonnements les plus imprévus : « Il ne faut rien exagérer et juger sainement les choses. La garde nationale mobile ne sera pas souvent, grâce à Dieu, appelée à aller, comme on l'a dit trop souvent à cette tribune, offrir sa poitrine aux balles de l'ennemi ; elle a une triple mission à remplir : une mission d'ordre à l'intérieur, en remplaçant, pour leur donner la liberté d'action, les régiments dans les garnisons, et la plupart du temps, laissez-moi le dire, c'est une espérance en même temps qu'une réalité, les jeunes gens qui en feront partie rendront certainement de vrais services, mais, grâce à Dieu, ne courront aucun danger. *(Mouvements en sens divers.)* — *Quelques membres* : Certainement ! Parlez[1] ! »

M. Thiers était non moins mal inspiré. Parfois ses raisons

1. *Moniteur Universel* du 13 janvier 1868, p. 63.

de repousser les innovations du maréchal Niel sonnent singulièrement : « Je le dis franchement devant mon pays, je ne suis pas partisan de cette loi, parce que je crois qu'elle inquiétera la population, quoi qu'on puisse dire ici, et qu'en même temps, au lieu de renforcer l'armée, elle l'affaiblira ». Toutes ses préférences, en effet, étaient pour le service à long terme et la loi de 1832. Afin de les faire valoir, il rabaissait la force réelle de la Prusse : « On vous présentait l'autre jour des chiffres de 1 200 000, de 1 300 000, de 1 500 000 hommes comme étant ceux que les différentes puissances de l'Europe pouvaient mettre sur pied : on vous parlait même de 900 000 hommes pour l'Italie ! Je ne dis pas que ce soit sur ces chiffres qu'ait été fondé votre vote, mais enfin ils vous ont fait éprouver... une impression fort vive. Eh bien ! ces chiffres-là sont parfaitement chimériques... Je le demande, a-t-on vu jamais ces forces formidables ?... Comment ! L'Italie aurait 900 000 hommes à nous opposer ! La Prusse en aurait 1 300 000, ce qui ferait 2 200 000 soldats sous les armes entre ces deux puissances ! Allons donc ! Ce sont là des fables qui n'ont jamais eu aucune réalité[1]. *(Approbation sur divers bancs.)* » Prenant texte de ces vaines affirmations, il combattait avec énergie l'organisation d'une garde mobile. Il assurait qu'on aurait toujours le temps de l'improviser en cas de besoin. Il n'était pas plus favorable à l'institution de fortes réserves, par cette raison que « neuf ans de service constituaient une exigence excessive de la part de l'État. *(Assentiments sur plusieurs bancs.)* »

Les autres orateurs de gauche poussaient la légèreté plus loin encore. M. Paul Bethmont reprochait à la loi « d'armer non pas la nation, mais le gouvernement ». Comme lui, Ernest Picard attaquait de la façon la plus vive la garde mobile, à laquelle il reprochait d'annuler la garde nationale : « Nous ne devons donc, en présence de cette loi, qui est jugée plus sévèrement encore au dehors qu'elle ne l'est ici... *(Légères rumeurs)*, qu'exprimer cet étonnement suprême qu'un gouvernement qui a dans son histoire Waterloo ne songe pas,

1. *Moniteur Universel* du 1er janvier 1868, p. 3. En août 1870, le total des rationnaires de l'armée allemande, y compris les troupes de garnison et de dépôt, atteignait déjà 1 183 389 hommes et 250 373 chevaux. (*État-major prussien*, I, p. 67.)

pour défendre le pays, à autre chose qu'une armée permanente. (*Oh! Oh! — Très bien!* à la gauche de l'orateur.) »

Du moins, si l'on s'obstinait à créer une garde mobile, M. Picard entendait que ses cadres fussent élus. Il assurait même, à tort, que la landwehr élisait ses officiers jusqu'au grade de capitaine. M. Émile Ollivier plaidait la même thèse. Pourtant la création de la garde mobile finissait par être votée, un peu de guerre lasse. L'amendement Javal supprimait le remplacement dans ce nouvel élément de nos forces, mais il n'était voté que par 144 voix contre 103, celles-ci en majorité de la droite.

Non seulement la gauche combattait avec la dernière énergie l'ensemble du projet de loi, mais elle eût pris à tâche de détruire nos forces militaires qu'elle n'aurait pas autrement parlé. Entre tant de paroles significatives, nous nous bornerons à celles-ci :

« On nous dit, s'écriait Jules Favre, qu'il faut que la France soit armée comme ses voisins; que sa sécurité est attachée à ce qu'elle soit embrigadée, cuirassée, qu'elle ait dans ses magasins des monceaux de plomb et de mitraille. Ma conscience proteste contre de semblables propositions. » M. Magnin se montrait tout aussi hostile au principe même de l'existence d'une armée : « Les armées permanentes, en théorie, sont jugées et condamnées. L'avenir appartient à la démocratie armée. » Jules Simon affichait la même opposition, en l'étendant à des mesures purement défensives : « J'espère qu'on nous rendra cette justice, disait-il, que toutes les fois qu'il a été question d'organiser ce qu'on appelle la paix armée, on nous a trouvés en travers des mesures proposées pour arriver à ce but... » Il laissait voir ensuite les vrais motifs qui l'engageaient à combattre la réforme militaire : « La loi qu'on propose est surtout mauvaise, parce qu'elle constitue une aggravation de la toute-puissance de l'Empereur. Ce qui importe, ce n'est pas le nombre des soldats, c'est la cause qu'ils ont à défendre... » Ernest Picard plaidait la même thèse sur l'inutilité de la supériorité numérique : « Par quelle aberration le Gouvernement peut-il songer à chercher les forces de la France dans l'exagération du nombre? Notre amendement porte la suppression absolue des

armées permanentes et leur remplacement par les gardes nationaux. » De la part d'Eugène Pelletan, l'attaque est aussi brutale : « Le militarisme est une plaie. Je comprends les pompiers armés au cas d'une invasion, mais une invasion est-elle possible ? » Quant à Garnier Pagès, il dédaigne ce qui n'est pas force morale : « Qu'est-ce que la force matérielle? Quelle puissance vous auriez, si vous vouliez avoir confiance dans le peuple et la liberté! Le budget de la guerre vous mène à la banqueroute. C'est la plaie, c'est le chancre qui nous dévore. »

Il est impossible de se défendre des sentiments les plus pénibles quand on suit dans les colonnes du *Moniteur Universel* les phases de cette longue discussion, tant elle montre de naïve ignorance, de crédulité niaise, de facilité à prêter aux mots plus d'importance qu'aux faits. Le destin voulut que ces mêmes hommes, qui avaient si vivement combattu, en 1868, l'extension de notre puissance militaire, fussent investis en septembre 1870 de la plus redoutable mission : celle d'arrêter une invasion comme jamais n'en avait vu aucun pays. Ils purent alors mesurer l'étendue de la faute qu'ils avaient si légèrement commise, en propageant l'hostilité au développement de nos forces.

L'ensemble de la loi fut voté à la Chambre le 13 janvier 1868, par 200 voix contre 60. Toute la gauche figurait parmi ces dernières : MM. Bethmont, Ollivier, Picard, Pelletan, Simon, Thiers, Favre, Darimon, Dorian, Garnier-Pagès, Glais-Bizoin, Havin, Javal, de Lanjuinais, Lambrecht, à côté de députés de la majorité, MM. Drouot, de La Grange, d'Arjuzon, etc. Il y eut une dizaine d'abstentions, plus de prétendues absences par congé.

Au Sénat, devant un tout autre auditoire, la discussion ne fut guère plus sérieuse. Le rapporteur, M. Dumas, disait du projet déjà voté par la Chambre :

« Œuvre de sûreté nationale, cette loi garantit à la France la durée de sa grandeur et la conservation de son rang.

» Œuvre de concorde, elle donne la certitude qu'en présence de la France forte et satisfaite, la paix ne sera pas troublée autour d'elle.

» Œuvre politique, elle montre à l'Europe l'Empereur

et sa dynastie vouant avec calme toutes les forces du pays aux travaux de la paix, sûrs qu'aux jours de péril, la nation armée serait prête désormais à se lever pour faire respecter ses droits, ses intérêts ou son honneur et pour défendre le chef qu'elle s'est donné. *(Mouvement prolongé et chaleureuse approbation.)* »[1]

Avec beaucoup de raison, M. Rouland faisait observer que la loi représentait le minimum des efforts à accomplir. Il citait l'opinion d'un « journal très répandu ». On verra qu'elle est intéressante à reproduire :

« C'en est fait, la transformation est virtuellement accomplie, la France n'est plus une nation, c'est un camp; sa jeunesse ne compte plus que des citoyens, elle ne compte plus que des conscrits...

» A l'heure où le Sénat vient de discuter la suppression de quatre-vingts emplois départementaux de bourreaux vulgaires, le Corps législatif a décrété la création d'un million deux cent mille emplois d'*illustres* bourreaux... *(Murmures, marques d'indignation)* selon le mot de Nicole.

» Quatre-vingt douze ans après l'abolition, par Louis XVI, de la corvée ordinaire, une Chambre française, sous le gouvernement de Napoléon III, universalise la corvée militaire...» *(Rumeurs.)*

M. DE CHABRIER. — C'est une indignité.

M. ROULAND. — A la date néfaste du 5 septembre 1798 où fut décrétée la conscription partielle, viendra s'ajouter la date non moins néfaste du 14 janvier 1868, qui a vu voter la conscription universelle. *(Nouvelles et plus vives protestations.)*

La loi fut votée au Sénat le 28 janvier, par 125 voix contre 1, celle de l'économiste Michel Chevallier. Elle fut promulguée le 1er février.

***

Mollement défendue par le Gouvernement, reçue avec défiance par la majorité des Chambres, la loi du 1er février 1868 ne pouvait être qu'un compromis entre le remplacement

1. *Moniteur Universel* du 24 janvier, p. 115.

et le service personnel, avec tous les inconvénients inhérents à ces solutions mixtes. Elle supprimait l'exonération, rétablissait le remplacement direct, fixait la durée du service à cinq ans dans l'armée active et quatre dans la réserve. Elle maintenait la répartition du contingent en deux portions, dont la seconde ne devait rester que cinq mois sous les drapeaux. Elle portait création d'une garde nationale mobile, composée des hommes propres au service qui ne figureraient pas, à un titre quelconque, dans la première ou la deuxième portion, ou qui se feraient remplacer. Le service y durait cinq ans.

La réserve ne pouvait être convoquée qu'en cas de guerre. Quant à la garde mobile, elle était soumise à quinze exercices par an, chacun de douze heures au plus, la durée du déplacement comprise, disposition qui, dans beaucoup de cas, rendait impossible l'application de la loi.

Comme on pouvait s'y attendre, ce premier pas vers le service obligatoire et personnel fut mal accueilli du pays. La majorité de la population s'y montra hostile, aussi bien que l'armée. Les dépenses dépassèrent les prévisions, et le maréchal Niel, d'ailleurs contrecarré au Corps législatif où on lui marchandait les crédits indispensables, « en butte, d'autre part, aux intrigues de l'entourage impérial », ne tarda pas, lui-même, à ralentir l'organisation de la garde mobile [1]. Il mourut à la tâche et son successeur, le maréchal Lebœuf, sembla en maintes circonstances prendre le contrepied de ses idées. Peut-être craignait-il d'être amené à sacrifier les intérêts de l'armée active en faveur de l'informe landwehr dont Niel avait voulu nous doter? Il suspendit son organisation qui, jusqu'alors, il faut bien le dire, avait donné les résultats les moins encourageants. Nul ne semblait la prendre au sérieux, aussi bien dans l'armée que parmi la population. A la rentrée de la session de 1868-1869, les députés ne dissimulèrent pas cette impression, que confirmaient amplement les réunions de gardes mobiles tentées au Champ-de-Mars ou dans les forts de Paris. Le maréchal Lebœuf disait de cette création de l'Empereur au général Ducrot : « C'est une école d'indiscipline et de désordre, une source de folles dépenses. Croiriez-

1. Général Thoumas, *Les Transformations de l'armée française*, I, p. 24.

vous que déjà nous dépassons de vingt-cinq millions le chiffre des sommes votées au budget... et que le maréchal Niel... avait pris l'engagement de réduire d'autant les dépenses de l'armée active ! » Non sans se heurter à une vive opposition au conseil des ministres, il demandait la suppression définitive des convocations, qui donnaient lieu, disait-il, « aux scènes les plus scandaleuses, à de véritables farces ». Napoléon III eût souhaité qu'on pût tout au moins réunir et instruire les cadres. « Mais j'espère bien, continuait le maréchal, arriver à lui faire comprendre que, de ce côté également, il n'y a rien à faire; qu'en temps de paix, la garde nationale mobile ne doit exister que sur le papier [1]. » D'ailleurs, le maréchal Lebœuf ne croyait pas la guerre prochaine. Il en résulta que la garde mobile n'eut, en juillet 1870, qu'un rudiment d'organisation. Sans doute une part de responsabilité incombait au Gouvernement, qui n'avait pas su obtenir l'exécution d'une loi tout récemment votée, sur sa demande. Mais le vrai coupable était le pays qui, soit confiance exagérée en ses forces, soit horreur du changement, soit répugnance pour une solution qui troublait la quiétude d'un grand nombre, avait montré, dès le début, une extrême opposition à l'accroissement de ses charges militaires.

Il devait, avant peu, l'expier chèrement.

PIERRE LEHAUTCOURT

1. *Vie militaire du général Ducrot*, Lettre à M. Rambourg, 14 septembre 1869.

ALBERT SAMAIN

Quand parut *Au Jardin de l'Infante*[1], en 1893, beaucoup ignoraient le nom même d'Albert Samain. Pourtant il avait publié déjà, depuis dix ans, un grand nombre de poèmes en diverses revues de jeunes et surtout au *Mercure de France*. Mais l'attention du grand public n'allait qu'en passant à ces périodiques souvent irréguliers. C'était le moment où le vers libre y régnait partout en despote. M. Gustave Kahn, après Jules Laforgue, s'en était institué le fondateur ; et, comme il était impossible de lui dénier une rare intelligence des images, des rythmes et des mots, son exemple avait entraîné la plupart des jeunes poètes. Ceux-là même, comme MM. Jean Moréas et Henri de Régnier, qui faisaient chanter en leurs premiers recueils l'ancien vers classique aux rythmes simples, le répudiaient alors avec éclat. L'un avait publié, en 1890, le *Pèlerin passionné*, l'autre, *Tel qu'en songe*, deux ans plus tard. On n'écrivait plus que des vers libres.

Autour des poètes nouveaux un public nouveau s'était formé. Ce public était bien un peu mince, composé surtout de très jeunes gens; mais il était fervent, enthousiaste. C'était un public debout, comme l'ancien parterre du théâtre : il ne craignait point de s'installer, pendant des heures, sous les

1. Édition du *Mercure de France*.

galeries de l'Odéon, devant la tablette aux revues. Toutes, tour à tour, passaient de mains en mains, aussitôt reprises qu'abandonnées. On y admirait dévotement, un peu au hasard, les chefs-d'œuvre éclos le mois d'avant. On ne comprenait pas toujours ; mais on était plein de bonne volonté. Puis, les pages étaient si jolies, d'aspect si imprévu, avec de grands vers interminables, et de tout petits, d'un pied à peine ! On faisait l'économie des majuscules au commencement des vers, afin d'en être plus prodigue au dedans. Certains mots avaient perdu leur singulier : on n'en usait plus qu'au pluriel et selon des sens mystérieux et vagues. Jamais encore, le « noir sur blanc » n'avait dessiné plus subtiles arabesques.

De tous les côtés, et presque chaque jour, une nouvelle école poétique était fondée. Les plus durables avaient une revue, qui vivait quelques numéros, parfois deux, souvent un, — le temps de montrer la couleur de la couverture. — En cette éclosion quotidienne, c'étaient les poèmes les plus bizarres que l'on distinguait surtout ; et les mieux doués de ces jeunes poètes, même les plus grands, ne surent pas se garder toujours de ce goût pour l'étrangeté qui était alors à la mode. Une sorte d'ivresse contagieuse gagnait les plus sages, l'un après l'autre. Qu'on relise aujourd'hui l'œuvre complet de ceux qui continuèrent d'écrire : on y trouvera la manière de l'époque. Nous parlions tout à l'heure de MM. Jean Moréas et Henri de Régnier : tous deux ont passé par le vers libre ; et si M. Henri de Régnier s'y plaît encore, pour mieux adoucir un chuchotement de chanson douce, il s'en tient désormais presque toujours aux traditionnelles ressources de la langue et de la versification françaises. M. Jean Moréas, lui, a renoncé franchement aux réformes qu'il avait tentées. Il est revenu aux stances de Malherbe, au vers de Villon et de Racine. Une fois de plus, le vers français triomphe. Ce fut l'un des mérites d'Albert Samain d'avoir su lui rester fidèle au milieu de ses plus fougueux, de ses plus sincères, de ses plus éloquents détracteurs.

A peine découvrirait-on, çà et là, dans son œuvre quelque rime un peu négligée, quelque alexandrin aux césures par trop subtiles. Son art poétique n'a jamais varié. Dès ses premiers poèmes, comme *Tsilla*, le *Fouet*, la *Peau de bête*, il

avait trouvé l'instrument dont il ne devait jamais changer. C'était, à peu près, le vers des Parnassiens, un peu assoupli, un peu brisé. En un temps où les moindres poètes cherchaient avant tout à se créer une façon d'écrire particulière, Albert Samain se privait de paraître original et se résignait, non sans orgueil, à ne point se faire remarquer.

***

De bonne heure, il s'était réfugié en lui-même. Il avait fréquenté, un peu de temps, deux ou trois cénacles de jeunes hommes, juste assez pour y rencontrer les quelques amis de son cœur et de sa pensée qu'il sut toujours aimer et qui surent toujours le comprendre. Sa moisson d'amis faite, il se lassa bientôt de ces vaines « parlotes », et des discussions stériles, et de toutes les intrigues ambitieuses qui l'avaient amusé un instant.

C'est là qu'il connut Alfred Vallette, le futur directeur de ce *Mercure de France*, où devaient se grouper un peu plus tard les meilleurs esprits de l'école nouvelle.

Albert Samain fut de la fondation et continua dès lors, de loin en loin, à publier là tout ce qu'il écrivait. La revue n'était d'abord que de quelques pages; mais elle s'accrut, peu à peu, jusqu'à devenir, chaque mois, un volume. Bien des noms grandirent avec elle. C'était, c'est encore la maison des poètes. Henri de Régnier, Émile Verhaeren, Francis Vielé-Griffin, Pierre Quillard, A.-Ferdinand Hérold, Rémy de Gourmont, Jules Renard, G.-Albert Aurier, qui devait s'en aller si jeune, Louis Denise, un des plus intimes d'Albert Samain, plus tard Pierre Louÿs et le pauvre Jean de Tinan prirent l'habitude de s'y rencontrer autour d'Alfred Vallette et de Rachilde. Tous connurent, aimèrent Albert Samain. Ils furent presque les seuls à le connaître. Car il dédaigna toujours le monde. Même après le succès de son volume, il ne se laissa point attirer hors de sa paisible solitude.

« Toutefois son amour du silence et son goût pour les longues contemplations intérieures n'avaient rien de rébarbatif ni de rugueux. Il possédait à un haut degré ces vertus de société prisées naguères à leur valeur et qui savent encore

aujourd'hui charmer : un commerce sûr et aimable, un cœur droit et bienveillant qui savait esquiver sans inutile blessure les louches compromissions, une conversation vive, primesautière et colorée, et cet enjouement de l'esprit qui s'ébat parmi les idées, comme un papillon aux ailes brillantes et falotes sur les moissons graves des campagnes. Il avait cette suprême politesse d'abaisser ou d'élever le ton de sa parole, dont l'ironie même ne semblait être qu'une charité, au niveau de ses interlocuteurs ; et, d'ailleurs, sa discrétion facile et souvent familière mettait à l'aise les timides et annihilait, pour ainsi dire, les importunités. En un mot, il savait l'art difficile de fréquenter les hommes sans les laisser s'installer dans sa vie. »

Tous ceux qui ont entrevu Albert Samain le retrouveront dans cet exquis portrait de M. Louis Denise, qui a consacré à son ami quelques pages émues et discrètes. C'est à lui aussi que nous demanderons d'évoquer l'image du poète disparu :

« Comme Watteau, le frère mélancolique et charmant de l'une de ses manières poétiques, Samain était né à Lille, dans cette Flandre féconde en minutieux artistes adorateurs de la vie. Mais dans sa mince face brune aux traits fins et accusés, aux cheveux noirs et plats, dans son geste abondant et facile qui ne contrariait jamais la correction naturelle d'un extérieur un peu austère, il avait gardé quelque chose de l'ancienne race maîtresse du pays, une silhouette espagnole que Velasquez eût signée. »

Il vivait d'un emploi modeste à la Préfecture de la Seine ; il le remplissait consciencieusement. Ce poète du rêve fut un homme de bureau ponctuel et appliqué. Il aimait cette existence monotone, et il l'acceptait sans révolte, sans considérer qu'elle fût indigne de son talent. Il devait penser, il aurait pu dire, comme Verlaine :

> La vie humble aux travaux ennuyeux et faciles
> Est une œuvre de choix qui veut beaucoup d'amour.

Il payait ainsi son droit au rêve et il acquittait, chaque jour, cette redevance aux nécessités de la vie. Le soir, il était libre. Avant de rentrer, il promenait parfois au long des

quais sa tristesse pensive : il écoutait l'eau fluer contre les berges, il regardait « les roses du couchant s'effeuiller sur le fleuve » et fleurir au ciel les « Jardins de la Nuit ». Mais, plus que la rue tumultueuse, il aimait la chambre de travail, les livres, les objets familiers : il les retrouvait à « l'heure de pensée où s'allument les lampes », et il s'enchantait de mots mystérieux.

Il composa ainsi bien des poèmes qui parurent, çà et là, dans les revues. Mais il ne pouvait pas se décider à les réunir en volume. Il gardait ses vers pour lui seul, pour quelques amis et pour ces lecteurs ignorés qui, peut-être, savaient les découvrir déjà, et reconnaissaient à leur parfum, dans le pré touffu des poèmes étranges, ces fleurs délicates et modestes. En un temps de publications hâtives, où presque tout le monde autour de lui groupait sous un titre, en de minces plaquettes, une demi-douzaine de sonnets ou de « proses » prétentieuses, Albert Samain ne croyait pas encore qu'il lui fût possible d'extraire de son œuvre, déjà considérable, un volume digne d'une édition spéciale. Il jugeait sans doute que ses premiers poèmes, consciencieux et nets, rappelaient trop ceux de ses devanciers. Il avait commencé, comme tant d'autres, par imiter. Tous les vers de sa première manière furent composés sous l'influence directe de Leconte de Lisle : ils semblent tirés des *Poèmes barbares* ; ils en ont l'allure puissante, le grand rythme sonore ; ils abondent en noms propres retentissants, et traitent des sujets de légendes. Qu'on relise seulement la dernière strophe de *Tsilla :*

> ... Car le soleil avait, au baiser de ses flammes,
> Changé ses cheveux noirs en un grand fleuve d'or ;
> Et c'est pourquoi Tsilla, fille de Sem-Nacor
> Fut blonde, la première, entre toutes les femmes.

Plus tard, ce fut Baudelaire et les *Fleurs du Mal* qu'Albert Samain s'efforça d'imiter. Dans la seconde édition d'*Au Jardin de l'Infante*, on remarque une longue suite de litanies à la Luxure, composées bien avant les autres poèmes du recueil et que le poète avait écartées tout d'abord. Le ton est souvent déclamatoire, les images se heurtent avec rudesse et jaillissent en mots inattendus. Mais on y rencontre parfois

quelques-uns de ces vers limpides et simples qui annoncent l'originalité prochaine de l'artiste et de l'écrivain :

Frissons, vagues toujours plus lentes des caresses...
Auberge de la route aux pèlerins du cœur...
Fontaine vive où boit en courant la Chimère...

*
* *

Albert Samain se trouvait peu à peu. Il garda longtemps de Baudelaire le goût des sensations rares et des rêves inquiétants. De jour en jour, il s'écarta plus loin des hommes et il s'exila de la vie commune. Son âme orgueilleuse et dédaigneuse fut vraiment « l'infante en robe de parade »,

Dont l'exil se reflète, éternel et royal,
Aux grands miroirs déserts d'un vieil Escurial,
Ainsi qu'une galère oubliée en la rade.

Il faudrait citer toute la pièce :

Au pied de son fauteuil, allongés noblement,
Deux lévriers d'Écosse aux yeux mélancoliques
Chassent, quand il lui plaît, les bêtes symboliques
Dans la forêt du Rêve et de l'Enchantement.

Son page favori qui s'appelle Naguère
Lui lit d'ensorcelants poèmes à mi-voix,
Cependant qu'immobile, une tulipe aux doigts,
Elle écoute mourir en elle leur mystère...

Le parc alentour d'elle étend ses frondaisons,
Ses marbres, ses bassins, ses rampes à balustres ;
Et, grave, elle s'enivre à ces songes illustres
Que recèlent pour nous les nobles horizons.

Elle est là résignée, et douce, et sans surprise,
Sachant trop pour lutter comme tout est fatal,
Et se sentant, malgré quelque dédain natal,
Sensible à la pitié comme l'onde à la brise.

Elle est là résignée, et douce en ses sanglots,
Plus sombre seulement quand elle évoque en songe
Quelque Armada sombrée à l'éternel mensonge
Et tant de beaux espoirs endormis sous les flots...

Mais d'un sourire triste elle apaise ces fièvres,
Et, redoutant la foule aux tumultes de fer,
Elle écoute la vie — au loin — comme la mer...
Et le secret se fait plus profond sur ses lèvres.

Albert Samain ne s'est jamais révélé mieux qu'en ces vers harmonieux et nobles. Ils résument en eux tout le meilleur de son inspiration et de son talent. Il a pu écrire des poèmes plus larges, des vers plus sonores et plus puissants : le jour où il composa ces jolies strophes, il apportait vraiment dans la poésie française une mélodie originale. Cependant il hésitait encore à publier son livre. Il fallut l'affectueuse violence de cet ami unique, Raymond Bonheur. Ce fut lui qui s'occupa de tout : il choisit parmi les poèmes ceux qui lui parurent les plus nouveaux ; il en surveilla l'impression. L'avenir devait prouver assez que Raymond Bonheur ne s'était point trompé. Le livre devait grossir plus tard d'un assez grand nombre de poèmes ; ils n'ajoutent rien à son charme : on y peut aimer quelques belles images, mais le premier recueil de 1893 contenait déjà tout ce qu'Albert Samain avait pu sentir de vraiment personnel. Albert Samain était l'auteur des vers : le volume fut l'œuvre de Raymond Bonheur.

Tout de suite, le succès fut grand. Deux ou trois articles retentissants mirent le public en éveil. On sentait l'admiration sincère de ceux qui vantaient le volume. Surtout, ils avaient cité des vers qui donnèrent le goût de lire les autres. Pour la première fois, depuis longtemps, un jeune poète daignait écrire des vers accessibles à tout le monde. Les imaginations les plus subtiles trouvaient sous sa plume une forme toujours précise. On voyait partout, à chaque page, l'effort de l'auteur vers la simplicité. Il usait fort peu des mots rares, qui déconcertaient chez les autres poètes ; ses rythmes étaient sûrs ; ses rimes sonnaient bien, et s'il accueillait de loin en loin quelqu'une des récentes innovations que les partisans de l'ancien vers refusaient d'admettre, c'était avec une extrême prudence. Ceux-là mêmes qui l'auraient blâmé voyaient là des tentatives plutôt que des révoltes. On ne pouvait pas lui en vouloir de quelques audaces qui, du moins, étaient raisonnées, et les plus intraitables lui savaient un gré infini de ne s'être point

aventuré dans les ténèbres du langage nouveau et dans le dédale de la poétique nouvelle.

Ce fut le premier coup porté au vers libre.

Certains hésitaient, parmi les jeunes gens. Ils s'interrogeaient de bonne foi, et se demandaient avec inquiétude s'il ne faudrait pas désormais, pour avoir le droit d'être poètes, s'enrôler parmi les novateurs. Les jeunes revues ne s'ouvraient guère que si l'on montrait patte blanche : il fallait, comme Albert Samain, être dès longtemps installé dans la place pour voir accueillir un manuscrit que son aspect seul desservait, dès qu'il n'avait point la recommandation d'être écrit en lignes exagérément inégales. Le brusque succès d'Albert Samain rassura les plus découragés. On s'apercevait qu'il était encore possible d'être original en suivant le conseil d'André Chénier :

Sur des pensers nouveaux faisons des vers antiques.

L'exemple glorieux d'Albert Samain raffermit les irrésolus : beaucoup reconnurent dans cette œuvre choisie tout ce qu'ils rêvaient eux-mêmes d'exprimer, les tendresses et les nostalgies d'une âme délicate et précocement désabusée.

Le recueil ne contenait pas de longs poèmes : des sonnets souvent, ou bien une demi-douzaine de strophes, rarement plus. C'étaient presque toujours des élégies. Albert Samain, dans une courte pièce, nous a dit lui-même ce qu'il souhaitait de ses vers :

Je rêve de vers doux et d'intimes ramages,
De vers à frôler l'âme ainsi que des plumages,

De vers blonds où le sens fluide se délie
Comme sous l'eau la chevelure d'Ophélie,

De vers silencieux, et sans rythme et sans trame,
Où la rime sans bruit glisse comme une rame,

De vers d'une ancienne étoffe, exténuée,
Impalpable comme le son et la nuée,

De vers de soirs d'automne ensorcelant les heures
Au rite féminin des syllabes mineures,

De vers de soirs d'amour énervés de verveine
Où l'âme sente, exquise, une caresse à peine,

Et qui au long des nerfs baignés d'ondes câlines
Meurent à l'infini en pâmoisons félines,
Comme un parfum dissous parmi des tiédeurs closes,

Violes d'or, et *pianissim'amorose*...

Je rêve de vers doux mourant comme des roses.

Et ailleurs :

J'adore l'indécis, les sons, les couleurs frêles,
Tout ce qui tremble, ondule et frissonne et chatoie...

Et nul, en effet, n'a dit mieux que lui les choses du silence et de la pénombre. Nul n'évoque mieux la douceur triste des chambres d'amour où l'on vient de s'aimer; il y traîne encore des regrets et des parfums. Le désir d'aujourd'hui n'est plus; le désir de demain n'est pas encore :

Je resterais ainsi des heures, des années,
Sans épuiser jamais la douceur de sentir
Ta tête aux lourds cheveux sur moi s'appesantir
Comme morte parmi les lumières fanées...

Dans l'âme aussi bien que dans la chambre, un divin crépuscule décolore et apaise tout :

Voici que les jardins de la Nuit vont fleurir.
Les lignes, les couleurs, les sons deviennent vagues.
Vois, le dernier rayon agonise à tes bagues.
Ma sœur, entends-tu pas quelque chose mourir !...

Mets sur mon front tes mains fraîches comme une eau pure,
Mets sur mes yeux tes mains douces comme des fleurs,
Et que mon âme, où vit le goût secret des pleurs,
Soit comme un lis fidèle et pâle à ta ceinture.

C'est la pitié qui pose ainsi son doigt sur nous,
Et tout ce que la terre a de soupirs qui montent,
Il semble qu'à mon cœur enivré le racontent
Tes yeux levés au ciel si tristes et si doux.

On ne pouvait lire de tels vers sans être ému délicieusement.

Ils devaient éveiller, ils éveillèrent dans les cœurs de profonds échos. Un vrai poète nous parlait simplement de son âme; il renouvelait, une fois de plus, cette poésie de confi-

dences et d'intimités qui traite le lecteur en ami. Tous ceux qui avaient aimé Marceline Desbordes-Valmore, tous ceux qui aimaient Verlaine, le « pauvre Lélian », accueillirent les vers d'Albert Samain avec une surprise reconnaissante. Il était de la même race : il gagna les mêmes sympathies. Il fut l'un de ceux qu'on ne délaisse plus. On garda son livre toujours près de la main, sûr d'y retrouver, aux heures de solitude, une compagnie fraternelle. On aima relire, quand le soir tombe, ces poèmes très doux et comme voilés, qui s'harmonisaient avec le crépuscule. Sensible, on pourrait dire presque « sensitif » à l'excès, pour la joie et pour la douleur, Albert Samain semblait avoir vécu, non point seulement sa propre vie, mais en même temps celle des autres, des plus simples et des plus compliqués. Dans ses vers précis, et même parfois précieux, il faisait passer tous les moindres frissons de ses langueurs, de ses extases et de ses voluptés.

Car ce fut, avant tout, un voluptueux. Il sut jouir de tout dans la vie, des parfums, des sons, des couleurs et des lignes ; mais il en sut jouir noblement, et dans leurs accords les plus subtils. Il aima l'amour en artiste, disposant toujours autour de ses bonheurs ou de ses peines un décor somptueux et charmant : un jardin, la lune dans les arbres, des vasques chantantes et fraîches, des flambeaux massifs, et partout des fleurs sur la table en des vases au col effilé, d'où elles s'inclinent et retombent au bout des longues tiges ; et ce sont des roses qui s'effeuillent, « une rose blessée et penchante », ou c'est une branche de jasmin, frissonnante et encore humide. Et toujours à la réalité le poète ajoute un peu de rêve, pour qu'elle lui soit plus délicieuse : il imagine, il entend, au loin, des musiques descendre sur l'eau. C'est pourquoi il a tant aimé le parc de Versailles, et les deux Trianons, les bassins, le bosquet de Vertumne aujourd'hui « délaissé des Grâces », tout ce luxe, toutes ces élégances abolies et jusqu'à ces mièvres madrigaux qui « caramélisent les lèvres » des petits abbés et des marquises. Sylva, Sylvie et Sylvanire, Lucinde, Agnès, Iris, Estelle, Clorinde, tous ces noms vieillots le font rêver. On goûtait l'amour, en ce temps-là, comme une friandise, à petits baisers délicats. C'est alors qu'il aurait voulu vivre ; il aurait pu être cet *Indifférent* rose et

bleu de Watteau dont il a si bien surpris le geste, et qu'il nous évoque en un sonnet charmant :

Dans le parc vaporeux où l'heure s'énamoure,
Les robes de satin et les sveltes manteaux
Se mêlent, reflétés au ciel calme des eaux,
Et c'est la fin d'un soir infini qu'on savoure.

Les éventails sont clos; dans l'air silencieux
Un andante suave agonise en sourdine,
Et, comme l'eau qui tombe en la vasque voisine,
L'amour tombe dans l'âme et déborde des yeux.

Les grands cils allongés palpitent leurs tendresses;
Fluides sous les mains s'arpègent les caresses;
Et là-bas, s'effilant solitaire et moqueur,

L'Indifférent, oh! las d'Agnès ou de Lucile,
Sur la scène, d'un geste adorable et gracile,
Du bout de ses doigts fins sème un peu de son cœur.

Il y a toute une série de ces *Fêtes galantes* dans le recueil d'Albert Samain. Mais, comme Verlaine, ce voluptueux avait une nature de croyant. Aux jours où l'âme se sent lasse et déserte, où l'amour paraît vain, où le plaisir même n'attire plus, Albert Samain souffrait de ne pas croire; il rêvait lui-même d'être un apôtre « en ce vieux monde à l'âme réprouvée », et il a poussé un jour, lui aussi, cet « ardent sanglot » dont parle Baudelaire :

Le siècle d'or se gâte ainsi qu'un fruit meurtri.
Le cœur est solitaire, et nul Sauveur n'enseigne...
Ces gouttes dans la nuit?... C'est ton âme qui saigne!
Qui de nous le premier va jeter un grand cri?

Sans cesse, il nous dit ce besoin de croire et cette misère d'être seul, sans l'appui d'une foi sincère et forte, dans la nuit d'angoisse où nul Dieu ne répond. Les dernières pages d'*Au jardin de l'Infante* trahissent des heures de détresse et de doute.

Tous les courts poèmes de l'*Allée solitaire* sont désenchantés et douloureux. Çà et là, un sursaut d'orgueil, puis, l'instant d'après, un lourd accablement. A quoi bon vivre la vie des autres hommes, aimer, souffrir comme eux, toujours et partout les mêmes déceptions?

Des cœurs flétris! Des cœurs meurtris! Larmes et luttes!
Quand tu peux, dans un ciel de lyres et de flûtes
Épanouir ton âme exquise en rêves-fleurs...

Au-dessus de la terre acharnée et falote,
La vie est comme un grand violon qui sanglote.
O mon cœur, laisse-moi m'envelopper *d'ailleurs*.

Cette dernière partie du recueil est peut-être la plus saisissante. Le poète s'y révèle à nous, ou plutôt s'y laisse surprendre malgré lui. Des mots lui échappent : il avoue des regrets, des remords, des lassitudes; à de certains jours, un grand dégoût de vivre. On sent que ses paradis artificiels ne lui suffisent plus. Il désire croire éperdument, mais à qui, à quel Dieu? De tous les côtés, tout lui manque. Son cœur a laissé fuir la parole enseignée; l'amour, le grand amour n'est pas venu : on le chercherait vainement dans ce livre de rêve. Des visages et des corps de femmes apparaissent parfois. Il ne semble pas que le poète ait jamais rencontré celle qui devait être sa compagne, la sœur attentive et fidèle, ce « miroir d'une autre âme », dont parlait Alfred de Vigny. Toutes celles dont il nous dit la grâce n'ont fait que passer dans sa vie; elles ont été les amies d'une heure souriante ou mélancolique, et s'en sont allées, l'une après l'autre, oublieuses, mais toujours suivies de gratitude.

Toutes, je les revois, les Belles du Passé,
Dans les robes que leur donna mon cœur crédule,
Tournoyer lentement, nymphes du crépuscule,
Dans un décor lointain doucement effacé.

Toutes, je les revois, légères et câlines,
Mêler leur chevelure à la fuite du jour,
Et, passant devant moi, rapides, tour à tour,
Chanter ma vie au cœur des vieilles mandolines.

J'écoute... et, peu à peu, voici sur les flots bruns,
Vers les grands ponts dressés là-bas comme des portes,
Que des barques de songe, où sommeillent des mortes,
S'éloignent dans la nuit sur d'anciens parfums.

Albert Samain n'eut jamais un mot de reproche; la tristesse en lui fut toujours pure de toute rancune et de toute révolte. Il fut heureux de ce qu'on lui donna, et sut

n'en vouloir à personne de ce qu'on a pu lui reprendre. Il y avait en lui comme une vocation de la solitude. Il ne s'étonnait point que l'amour même ne le visitât que par instants ; il s'y accoutuma de plus en plus. S'il eut un moment de désarroi, il se reconquit sur lui-même, pour toujours, cette fois. Les poèmes fiévreux de l'*Allée solitaire* se terminent par un examen de conscience. Déjà, le poète n'était plus jeune ; un désir de calme était en lui.

Fleurs suspectes, miroirs ténébreux, vices rares,
Certes, tu fréquentas maint rêve inquiétant ;
Et, vin noir décanté dans des coupes bizarres,
Tu bus à larges traits l'Artifice excitant.

Mais voici que déjà, las des vaines fanfares,
Tu songes au profond silence où l'on s'entend ;
Et tu cherches la côte où brillent les vieux phares,
Et c'est la maison blanche aujourd'hui qui t'attend.

Va, ne t'attarde plus aux parades étranges ;
Si la vie a rentré quelque blé dans tes granges,
Fais ton pain simplement dans la paix du Seigneur.

Surtout, naïf badaud des enseignes de gloire,
Ne t'en va point chercher du clinquant à la foire
Pour les beaux fils de ta joie et de ta douleur,

Et rentre enfin dans la vérité de ton cœur.

*
* *

Albert Samain devait tenir parole. Il ne rechercha plus désormais toutes les sensations minutieuses dont il enchantait jadis sa solitude. Il accepta simplement son destin. Il gardait un cœur ingénu et neuf : il se mit à aimer la vie, la nature, tout ce que le rêve lui avait caché si longtemps. Et il aima tout, sans exigence, sans rien demander pour lui-même : — ce fut sa nouvelle manière de comprendre la solitude.

Sa conduite le prouva bien. Il était connu maintenant, et il aurait pu facilement, sinon vivre de ce qu'il écrivait, du moins augmenter ses modestes ressources. On sollicitait de toutes parts sa collaboration. Il avait conservé par devers lui un grand nombre de poèmes inédits ; il devait

prouver un peu plus tard qu'il pouvait écrire en prose des nouvelles exquises. Mais il ne se laissa point tenter par les offres les plus séduisantes. Il continua d'écrire pour lui-même et aux seules heures où sa pensée avait pris la forme exacte de son rêve. Il écrivit même un peu moins qu'autrefois, pour ne pas s'exposer à des redites, et seulement quand il crut découvrir en lui une inspiration vraiment originale.

Son second recueil ne parut que cinq ans après le premier. Entre temps, l'Académie française avait couronné la troisième édition d'*Au Jardin de l'Infante*, et, de jour en jour, un public plus nombreux apprenait à aimer les vers d'Albert Samain. Lui restait de plus en plus secret. Il laissait écrire sur lui et sur son œuvre, dans les journaux et dans les revues, sans jamais révéler son existence autrement que par sa signature au bas de poèmes nouveaux. Ceux qui l'avaient aimé dès la première heure voyaient peu à peu se transformer son cœur et son talent. L'un et l'autre devenaient plus simples et plus fermes. Le poète ne parlait plus de lui, de ses joies ni de ses tristesses; il regardait vivre les autres et il s'efforçait de nous dire leurs âmes et leurs gestes. Il lui arrivait encore d'exhaler quelque mystérieuse plainte d'élégie; mais *Aux flancs du vase*, le second et le dernier volume qu'il ait publié de son vivant, ne contient aucune de ces harmonieuses confidences. Le poète n'y voulut admettre qu'une suite d'églogues et d'idylles antiques. Il semblait que le vers français eût rajeuni, comme au temps où André Chénier l'avait retrempé aux pures sources grecques; il redevenait facile et souple; il chantait la beauté des choses, les jours calmes des hommes innocents, les mystères graves et puérils de l'amour qui s'éveille, les premières surprises de l'âme et des sens, et les sûrs plaisirs du foyer et de la famille.

On admira l'œuvre; on trouva les tableaux charmants, les moindres vers d'une précision pittoresque. Mais beaucoup ne surent pas comprendre l'originalité du recueil. On crut à un jeu d'artiste et d'écrivain, à quelque pastiche de Théocrite. Albert Samain avait rêvé et voulu mieux. Il avait repris les personnages de l'*Anthologie*, Myrtil et Palémone, Amphise et Mélitta, Clytie, Amymone, Mélanthe, Églé; mais il n'avait pris que les noms, pour leur harmonie mystérieuse. Son ins-

piration était de tous les temps, aussi bien moderne, plus moderne même, qu'antique. Lorsqu'il nous décrit un marché, il se garde bien de transposer pour nous quelques traits heureux des poètes anciens, il nous montre en ses vers ce qu'il a observé lui-même :

Sur la petite place, au lever de l'aurore,
Le marché rit joyeux, bruyant, multicolore,
Pêle-mêle, étalant sur ses tréteaux boiteux
Ses fromages, ses fruits, son miel, ses paniers d'œufs,
Et, sur la dalle où coule une eau toujours nouvelle,
Ses poissons d'argent clair qu'une âpre odeur révèle.

Et l'exquise scène de la fin :

Mylène a fait son choix de fruits et de légumes.
Elle ajoute un canard vivant aux belles plumes.
Alidé bat des mains, quand, pour la contenter,
La mère donne enfin son panier à porter.
La charge fait plier son bras ; mais, déjà fière,
L'enfant part sans rien dire et se cambre en arrière,
Tandis que le canard, discordant prisonnier,
Crie et passe un bec jaune aux treilles du panier.

L'épisode est de tous les jours. Il en faut avoir vu tout le détail pour le rendre avec cette grâce, et c'est le grand charme de ces poèmes que l'auteur n'emprunte ses tableaux à personne. S'il fait songer aux poètes anciens, c'est qu'il a, comme eux, maintenant, une âme d'enfant, ingénue et simple.

Le rêveur compliqué d'*Au Jardin de l'Infante* n'existe plus. Il avait toujours vécu parmi les livres, épris des plus rares voluptés. Un jour, brusquement, pas très loin de Paris, il a découvert la nature. Ce fut une ivresse, un émerveillement : il aima les arbres d'être si verts, le ciel d'être si bleu, les fontaines d'être si limpides; il prit en dégoût, comme il l'a dit lui-même, « le carton du décor ». Il est devenu comme cet Axilis qu'il nous montre au bord du ruisseau :

Il boit l'haleine en fleur de la saison nouvelle;
Il boit le lait sacré de la bonne Cybèle.
Eaux courantes, bois verts, feuillage frémissant...
Le clair frisson du monde a passé dans son sang.
Dans l'herbe humide et drue il plonge son visage;
Il voudrait sur son cœur serrer le paysage.

Et il s'intéresse désormais aux choses les plus humbles, au caillou trouvé sur la route, parce qu'y brillent des paillettes d'or : il s'en amusait tout un jour. Il connut la joie de fuir Paris pour vivre les dimanches à la campagne et se perdre à travers les bois. Il aima les forêts d'avril, les forêts d'été, les forêts d'automne, leurs cimes sonores et lumineuses, les bancs de mousse, les rochers, les sources et les huttes d'amour dressant par endroits leur toit noirci. Il aima surtout la vie frugale et droite. S'il rêvait encore, c'était de bonheur pur, sans trouble, de tendresse fidèle et sereine. Il nous a confié son idéal d'existence tranquille et studieuse :

Pour apaiser l'enfant qui, ce soir, n'est pas sage,
Églé cédant enfin dégrafe son corsage
D'où sort, globe de neige, un sein gonflé de lait.
L'enfant, calmé soudain, a vu ce qu'il voulait,
Et de ses petits doigts pétrissant la chair blanche
Colle une bouche avide au beau sein qui se penche.
Églé sourit, heureuse et chaste en ses pensers,
Et si pure de cœur sous ses longs cils baissés.
Le feu brille dans l'âtre ; et la flamme, au passage,
D'un joyeux reflet rose éclaire son visage,
Cependant qu'au dehors le vent mène un grand bruit...
L'enfant s'est détaché, mûr enfin pour la nuit,
Et, les yeux clos, s'endort d'un bon sommeil sans fièvres,
Une goutte de lait tremblante encore aux lèvres.
La mère, suspendue au souffle égal et doux,
Le contemple étendu tout nu sur ses genoux,
Et, gagnée à son tour à ce beau soir qui tombe,
Incline son beau col flexible de colombe.
Et là-bas, sous la lampe au rayon studieux,
Le père au large front, qui vit avec les dieux,
Laissant le livre antique, un instant considère,
Double miroir d'amour, l'enfant avec la mère,
Et, dans la chambre sainte où bat un triple cœur,
Respire la présence auguste du bonheur.

Ce petit poème est le dernier du recueil, *Aux flancs du vase*, et il s'intitule *Bonheur*. On voit le chemin parcouru depuis les poèmes de l'*Allée solitaire*. Plus d'angoisse, plus d'inquiétude. Albert Samain regarde maintenant sans envie ce qui lui paraît souhaitable ; il a renoncé pour lui-même. Son cœur

multiplié jouit de tous les bonheurs des autres, comme il aurait joui de ses propres bonheurs.

*
* *

On attendait de lui un troisième recueil ; on en connaissait quelques pièces et le titre, *le Chariot d'or* ; on savait aussi qu'Albert Samain avait composé un drame en vers, *Polyphème*... On apprit soudain qu'il était mort, et ce fut le seul événement de sa vie que le public n'ignora point. Ceux mêmes qui l'avaient le plus aimé ne le croyaient pas en péril grave. On le voyait moins depuis quelque temps, son mince visage s'était encore aminci ; mais nul ne pouvait soupçonner que la fin était proche. On parlait de lui comme d'un vivant, alors qu'il n'était déjà plus. Un matin, quelques lignes discrètes annoncèrent la triste nouvelle qui mettait en deuil la poésie française. Il venait de s'éteindre à Magny-les-Hameaux, doucement, comme il avait vécu, — de la mort qu'il avait rêvée :

Oh ! s'en aller sans violence.
S'évanouir sans qu'on y pense
D'une suprême défaillance...

Silence !... Silence !... Silence !...

Des amis pieux nous ont donné déjà et nous donneront ce qu'il laisse après lui. Ce sera, encore un peu de temps, comme s'il était parmi nous. Le *Chariot d'or*, qui vient de paraître, nous apporte un surcroît de vers adorables, comme cette suite exquise d'élégies nouvelles, les sonnets sur Versailles, le joli poème d'*Hyacinthe*, et cette *Bacchante*, la mieux venue de ces pièces héroïques où Albert Samain se complaisait et qu'il appelait en souriant « ses bronzes ». On découvrira peut-être, çà et là, dans ce recueil des pièces moins parfaites ; mais la date nous révèle assez, comme nous pouvions le pressentir, que ce sont des œuvres anciennes. Elles méritaient d'être connues.

La *Revue* publie aujourd'hui *Polyphème*. C'est de toutes les œuvres posthumes d'Albert Samain la seule importante qui soit tout à fait inédite. Sans doute le poète l'eût-il remaniée ;

il eût supprimé quelques vers; il en eût retouché quelques autres; mais tel qu'il est, ce petit drame antique porte bien la marque d'Albert Samain. Il contient quelques-uns des plus beaux vers que lui ait inspirés l'amour de la nature, cette joie, cette ivresse de ses dernières années.

Le public avait droit à l'œuvre entier d'un poète comme Albert Samain, l'un des plus sincères et des plus rares qui aient illustré la jeune poésie.

D'autres passeront qui ont fait plus de bruit, même dont les vers sont plus éclatants, plus solides, et, il faut l'avouer, plus accomplis. Albert Samain eut l'art de faire chanter les mots, de les assembler harmonieusement. Ses poèmes sont d'un musicien, expert à tirer des syllabes les vibrations les plus pures. Mais sa phrase n'est pas toujours parfaite; elle a quelque chose d'un peu roide, parfois d'inachevé. Les vers glissent et coulent en murmurant, comme une eau légère et sensible; mais par endroits, au fond de la rivière, on peut entrevoir des cailloux qui font sursauter l'eau et monter des remous à la surface : c'est alors peut-être que l'âme du poète exhale ses plaintes les plus douces.

Ses vers dureront par la mélodie ineffable que recèlent ses meilleurs poèmes et d'où semblent sortir des arpèges, comme un accompagnement mystérieux. Cette poésie d'Albert Samain évoque la musique de Schumann : elle en a la grâce mélancolique, le charme pénétrant; elle s'insinue au plus secret des âmes pour y remuer d'obscures et profondes sympathies.

ANDRÉ RIVOIRE

POLYPHÈME

ACTE PREMIER

Quatre heures de l'après-midi. Ciel ardemment bleu. Ligne de montagnes finissant en promontoire. La mer. — A droite, un bosquet : Galatée est endormie sur un lit de feuillage à l'ombre. — A gauche, l'entrée d'une grotte; banc de verdure au pied d'un grand olivier. — Quand la toile se lève, Polyphème est étendu sur un rocher et regarde la mer. Il demeure immobile pendant toute la durée du chœur.

CHŒUR DES NYMPHES, dans la coulisse.

Nymphes des bois et des rivières,
Nymphes des sources, des clairières,

L'archer cuirassé d'or a redoublé d'ardeur :
Venez... Les grands bois noirs ouvrent leur profondeur.

Gagnons nos plus secrets asiles...
La mer miroite autour des îles ;
Les lézards brûlent, immobiles ;

Le ciel palpite ardent et bleu,
Nos bouches respirent du feu ;

La terre à la chaleur se pâme,
Nos bras étreignent de la flamme.

Cherchons, dans l'antre obscur, pour nos lèvres blessées
L'eau qui pleure en larmes glacées.

Les ruissseaux sont taris dans leur lit de cailloux,
Les fleurs penchent à demi mortes...
Adorons le soleil qui rend les fruits plus doux
Et qui fait les moissons plus fortes.
Levant leurs sabots d'or, ses quatre chevaux blancs
Ont des flammes à la crinière.
Chantons, chantons, mes sœurs, les jours étincelants
Et les grands soleils ruisselants
Dans l'abîme de la lumière !

POLYPHÈME.

Belle mer écumeuse et bleue où je suis né,
Mer, chaque aurore, neuve à mon œil étonné,
Golfe aux eaux de cristal !... Montagne aux belles lignes,
Bords d'étangs caressés au plumage des cygnes,
Sources froides, ruisseaux, feuillage bruissant !...
Comme je t'adorais, Cybèle au cœur puissant !
Grands chênes pleins d'oiseaux, troncs à l'écorce rude,
Comme j'étais royal dans votre solitude !
Et comme, à vous pareil, au renouveau des ans,
Je sentais mon cœur vierge éclater de printemps !
J'étais alors le fils bien-aimé de la terre.
La terre était à moi, la terre était ma mère;
Et quand je m'étendais sur elle, quelquefois,
Baigné du vent du large et de l'odeur des bois,
Il me semblait sentir une vague caresse
Du fond du sol sacré répondre à ma tendresse.

J'étais ardent et fort et libre en mes ébats.
L'eau des branches tombait, au matin, sur mes bras :
Debout en plein soleil, je buvais la lumière;
A l'aurore, en piaffant, j'entrais dans la rivière,
Et j'avais, bondissant de la plaine au vallon,
Des besoins de hennir comme un jeune étalon !

Il fait quelques pas, puis se laisse retomber découragé.

A présent, lourdement, je traîne ma journée;
Vers un seul but mon âme à toute heure est tournée.

Je marche sans savoir, et, de longs jours ardents,
Je demeure immobile et des sanglots aux dents,
A regarder mourir le flot sur le rivage.
L'ennui mange mon cœur, mon cœur tendre et sauvage.
Elle est là... toujours là... Je ne puis l'arracher!...
Elle est là... Je la vois rire, parler, marcher.
Je vois ses bras, son front, sa lourde chevelure,
Son petit cou d'oiseau, ses fleurs à sa ceinture,
Sa robe claire... Oh! fou!... Mais c'est surtout, grands dieux,
Cette agonie au cœur quand je pense à ses yeux!

Depuis qu'elle est entrée en riant dans ma vie,
Je souffre!... Toute paix d'autrefois m'est ravie...
D'abord, ce fut charmant; les jours passaient légers:
On eût dit une abeille à travers mes vergers...
Puis, l'aimant, je voulus être beau pour lui plaire,
Quand, tout à coup, saisi de trouble et de colère,
Je vis que j'étais laid!...
Hélas! ce fut un soir
Que, penché sur l'étang comme sur un miroir,
Pour la première fois je connus mon visage.
Honteux, je brouillai l'eau : l'eau refit mon image.
La nuit vint... tout fut noir... je regardais encor...
Et depuis j'ai vécu triste jusqu'à la mort!
Alors j'ai deviné le mensonge, la fraude,
Cet Acis, ce berger efféminé qui rôde,
Il l'a prise... à ses airs de grâce et de fadeur,
Quand moi, j'ai simplement l'infini de mon cœur!

Entre Lycas, cherchant à terre, à gauche et à droite.

Ah! c'est toi, mon petit... Que cherches-tu?

LYCAS.

Ma flèche.

POLYPHÈME, la découvrant près de lui et la ramassant.

Tiens, la voilà.

LYCAS, la prenant et embrassant Polyphème.

Bonjour.

POLYPHÈME.

Oh! cette bouche fraîche!...

Regarde-moi... C'est bien les beaux yeux de sa sœur,
Les yeux de Galatée avec plus de candeur:
Car de leur charme même ils n'ont pas connaissance
Et c'est ce qui leur fait leur divine innocence.

LYCAS.

Tu ne viens pas jouer?

POLYPHÈME.

Pas aujourd'hui.

LYCAS.

Pourquoi?
A présent, tu ne ris plus jamais avec moi.

POLYPHÈME.

Tu sais bien cependant que je t'aime.

LYCAS.

Oui, sans doute,
Mais j'ai comme un reproche à te faire.

POLYPHÈME.

J'écoute.

LYCAS.

Autrefois nous allions ensemble dans les bois;
Tu me faisais porter tes flèches, ton carquois.
Souvent, quand j'étais las, après nos courses folles,
Je montais à cheval sur tes larges épaules...
Nous passions à travers les villages, la nuit;
Le long des jardins noirs, tu me cueillais un fruit.
Nous faisions des échos dans les endroits sonores;
Sur le bord de la mer il passait des Centaures
Qui couraient au galop, plus vite que le vent,
Sous la lune... Tu t'en souviens?

POLYPHÈME, avec tristesse.

Oui, mon enfant.

LYCAS.

Un vieux surtout, si grand, avec sa barbe blanche,
Et sa massue énorme appuyée à sa hanche.
Il causait avec toi longtemps, marchant au pas...
Moi, j'étais ennuyé, je ne comprenais pas.

Tu me contais souvent qu'il savait les mystères
De la terre et du ciel.

POLYPHÈME.

O beaux soirs solitaires!
C'est vrai, je me souviens, il me disait, un jour :
« Prends garde, il est des cœurs trop tendres pour l'amour.
» Toute âme devient folle à l'odeur de la femme.
» Prends bien garde! » Et ses yeux perçants m'entraient dans l'âme.
Je ne l'écoutai pas ; les dieux m'en ont puni.

LYCAS, cherchant à l'entraîner.

Tu ne veux pas venir?

POLYPHÈME.

Non.

LYCAS.

Alors, c'est fini?

POLYPHÈME, la retenant et l'embrassant.

Je n'ai que toi pourtant!...

LYCAS.

Dis-moi pour quelle cause
Ton front est-il toujours à présent si morose...
Tu sais que Galatée est inquiète aussi?

POLYPHÈME, avec amertume.

Galatée!...

LYCAS.

Oui, vraiment; elle en prend du souci.
Réponds... Ne m'aimes-tu pas plus que Galatée?

POLYPHÈME.

Pourquoi?

LYCAS.

Pour qu'elle en soit jalouse et dépitée.

POLYPHÈME.

Fou!

Lycas sort en riant.

Son instinct d'enfant me devine.

Il s'approche à pas lents de l'endroit où Galatée repose, soulève le rideau de feuillage et la contemple.

Elle dort...
Qu'elle est jolie avec ses longs cheveux en or!

Toute cette amertume en moi, sombre et cruelle,
Quand je la vois ainsi, s'efface...

Il la contemple longuement.

Elle est si belle,
Se soutenant la tête avec son bras plié!...
Je souffrais tant! Voilà que j'ai tout oublié.
Sur son front, par instants, une légère brise
Fait voler ses cheveux... D'une bouche indécise
Et molle, elle sourit... Oh! ce petit front pur,
Ce petit front terrible et muet comme un mur!
Connaître un seul instant les secrets qu'il recèle,
L'ouvrir... ou le briser!... Voir... savoir... Rêve-t-elle?...
Oui, malgré moi, toujours, quand ainsi je la tiens
Sous mes yeux tout entière et que je me souviens
De tant d'âcres douleurs que chaque jour m'apporte,
Je demanderais presque aux dieux qu'elle fût morte!

GALATÉE, s'éveillant lentement et apercevant Polyphème.

Ah! c'est toi... Comment donc ai-je pu si longtemps
Dormir?... L'ombre déjà s'allonge dans les champs.

Elle se lève.

Ah! dieux! jamais l'été n'eut de chaleurs pareilles.

POLYPHÈME, lui tendant à boire.

As-tu soif?

GALATÉE, buvant à petits traits.

C'est exquis.

POLYPHÈME.

J'ai pressé des groseilles.

GALATÉE.

Que faisais-tu là?

POLYPHÈME.

Rien... Un moment, j'ai rêvé,
Au rythme de ton sein doucement soulevé.
Il te déplaît qu'ainsi près de toi je demeure?

GALATÉE, indifférente.

Mais... non...

POLYPHÈME.

Viens m'embrasser alors.

GALATÉE, distraite, arrangeant ses cheveux, refaisant les plis de sa robe.

Oui, tout à l'heure.

POLYPHÈME.

Tu sais, ce grand lys bleu dont tu m'avais parlé,
Qu'on ne trouve qu'en haut des montagnes?... Je l'ai.
Il faut pour le cueillir s'aventurer aux glaces,
Traverser des ravins, des torrents, des crevasses,
Des trous si noirs qu'on n'en voit pas la profondeur...
Le voici.

Il lui tend la fleur.

GALATÉE, presque sans regarder.

Bien... merci... Tiens! il n'a pas d'odeur.

POLYPHÈME, se rapprochant d'elle.

Écoute... je voudrais...

A part.

Cette angoisse est affreuse.

Haut.

Te demander...

GALATÉE.

Quoi donc?

POLYPHÈME.

Te sens-tu bien heureuse
Ici?

GALATÉE.

Pourquoi?... Mais... oui...

POLYPHÈME.

Je me dis, par moments,
Qu'à mes côtés ta vie est pauvre d'agréments,
Que je tiens malgré tout ta grâce prisonnière,
Et que les fleurs enfin s'ouvrent à la lumière.
Il fait trop sombre ici pour tes jeunes ébats;
Je suis triste toujours.

GALATÉE,

Bah! je ne le vois pas.

POLYPHÈME.

C'est vrai, comme un oiseau tu sautilles, tu chantes.
Il faut me pardonner... J'ai des façons méchantes
Par moments.

GALATÉE.

Méchant... toi? Sais-tu ce que tu dis?

Chaque fois que je te regarde, tu souris...
Tiens, comme à ce moment.

POLYPHÈME, ironique.

Et comme tout à l'heure!

L'attirant à lui, d'une voix suppliante.

Viens là.

GALATÉE, s'asseyant sur ses genoux et le regardant enfin, avec stupeur.

C'est vrai, pourtant... il ne rit pas... il pleure!

POLYPHÈME, la serrant contre lui.

Ne t'inquiète pas... Par pitié, reste ainsi!...
Que je te sente sur mon cœur, tout est fini.

GALATÉE.

Ton âme est, je le sais, douce pour Galatée.
Tu la traites toujours comme une enfant gâtée :
Alors elle en abuse et manque de raison,
Mais sa tête est si folle et ton cœur est si bon!

POLYPHÈME.

Tes bras nus à mon cou font un collier de neige...
Tu veux bien que j'y pose un baiser?...

GALATÉE, avec mutinerie.

Mais... qu'aurai-je
En retour du baiser?

POLYPHÈME.

Tout ce que tu voudras.

GALATÉE.

Bien, je m'en vais chercher... te mettre en l'embarras...

Elle hésite un moment.

Si... je te... demandais...

POLYPHÈME, la caressant.

Un grand baiser!...

GALATÉE, coquette.

Je n'ose!
Si... je te demandais...

POLYPHÈME.

Quoi donc?

GALATÉE.

Oh! peu de chose...
Un grand arc!... un bel arc avec des clous d'argent!

POLYPHÈME, surpris.

Et pour qui?

GALATÉE, un peu confuse.

Pour... Acis.

POLYPHÈME, froidement.

Acis!... Jamais!

GALATÉE.

Méchant!

Que lui reproches-tu?

POLYPHÈME.

Je refuse.

GALATÉE.

Il t'estime:

Il dit toujours du bien de toi. C'est donc un crime?

POLYPHÈME, brusquement.

Il vient ici souvent, n'est-ce pas?

GALATÉE, avec assurance.

Lui, jamais!

Nous ne nous rencontrons que sur les routes... Mais
Pourquoi froncer ainsi tes sourcils?

POLYPHÈME.

Rien... Je pense.

GALATÉE, câline.

Tiens, je te veux donner déjà ta récompense.

Elle l'embrasse dans le cou, longuement.

POLYPHÈME, comme sortant d'un rêve.

Oh! ce baiser!... c'est comme un éclair d'or au cœur!

Étreignant brusquement Galatée.

Galatée!... Ah! je t'aime!

GALATÉE, l'écartant vivement.

Oh! non, tu me fais peur!

POLYPHÈME, la retenant.

Ah! reste dans mes bras, qu'un peu je te respire!
Oh! baiser tes cheveux!... oh! boire ton sourire!...

GALATÉE, impatiente.

Laisse!

POLYPHÈME.

Je t'aime tant!... Si tu savais... la nuit...

GALATÉE, irritée.

Laisse !

POLYPHÈME.

Oh ! ton beau corps souple et fondant comme un fruit,
Et ce parfum de toi qui me donne un vertige
Et m'enivre et m'affole !...

GALATÉE, le repoussant et se débattant avec dégoût.

Oh ! laisse-moi, te dis-je !

Ils se regardent, un instant, face à face.

POLYPHÈME, la maintenant par les poignets.

Non, non... tu resteras, à la fin !... je le veux.
Je te tiens ; je suis fort... Sauve-toi, si tu peux !...
Alors tu ne sais pas qu'il n'est point de minute
Où dans mon désespoir contre moi je ne lutte,
Pris du désir terrible et fou de t'emporter
Pantelante en mes bras pour te violenter !
Tu ne sais pas que j'ai deux sillons à ma face
A force de pleurer !... Tiens, regarde la place
Où mes ongles ardents s'enfoncent nuit et jour,
Tant j'ai le cœur, vois-tu, dévoré par l'amour !...
Tu ne sais pas que j'ai le feu dans les entrailles ;
Que, le jour, je me roule en sang dans les broussailles,
Et qu'en haut sur les monts souvent le fauve a fui
En m'entendant hurler aux étoiles, la nuit !...

Reprenant une voix de douceur.

Pourtant je ne suis pas tant que tu crois farouche :
Tiens, regarde, ma bouche est tout près de ta bouche...
Songe que, pour ta robe effleurée en passant,
Il me coule un ruisseau de parfums dans le sang ;
Songe que je conserve en des cachettes sûres
Le fruit vert où tes dents ont laissé leurs morsures ;
Songe qu'à deux genoux je me traîne aux sentiers
Pour adorer la terre où tu posas tes pieds !

Cela ne te fait rien?... Oh ! ces yeux que j'implore !
Quand tu les ouvres, c'est comme un ciel à l'aurore...
Et rien, je n'aurai rien jamais de leur douceur ;
Non, jamais ! Car je vois jusqu'au fond de ton cœur.

Il eût fallu pourtant si peu pour ma tendresse !
Un sourire... un bon geste... une simple caresse,
Même avec du mépris, comme on caresse un chien.
Mais pas même cela pour moi... Rien, jamais rien
Que ce regard affreux glacé comme une eau morte...

GALATÉE, froidement.

Veux-tu laisser mes bras !...

POLYPHÈME, la lâchant.

Va, c'est toi la plus forte !...
Quelle folie !... Un dieu m'avait pris la raison !
Un instant... j'avais cru... mais j'ai compris... Pardon !...

Silence. — Galatée fait quelque pas, avec une affectation de tranquillité.

GALATÉE.

Lycas n'était-il pas ici tantôt ?

POLYPHÈME.

Sans doute !...

Regardant au dehors.

Veux-tu que je l'appelle ?... Il est là sur la route.

GALATÉE, avec une impatience fébrile.

Je ne veux pas qu'il joue ainsi par la chaleur :
Il s'essouffle, il revient rouge et tout en sueur ;
Cela lui fait du mal.

Elle s'assied ; puis brusquement, ne pouvant plus se contenir, elle éclate en sanglots. Polyphème s'approche, se penche sur elle, mais elle le repousse.

POLYPHÈME, suppliant.

Tu caches ta figure !...
Ce que j'ai fait, c'est sans le vouloir, je te jure.
Mon sang brûlant m'égare, et des mots superflus
Me viennent malgré moi...

GALATÉE, se levant brusquement.

Moi, je n'y pense plus.

Elle va vers la route ; puis, éclatant de rire bruyamment et avec affectation.

Ah ! c'est bien fait !

POLYPHÈME.

Quoi donc ?

GALATÉE.

En sautant la muraille,
Lycas s'est étalé par terre.

POLYPHÈME, à part.

Elle me raille!...

Haut.

Je t'avais apporté des fruits cueillis exprès,
Des pêches, des raisins... Afin qu'ils soient plus frais,
Je les ai posés là, sous des feuilles, à l'ombre.

GALATÉE, sans tourner la tête.

Merci.

POLYPHÈME, allant et venant découragé.

L'heure s'avance et, dans la forêt sombre,
Il fera bon chasser, ce soir. L'air est en feu.

Il jette son carquois sur ses épaules.

Adieu.

Tendant la main à Galatée.

Tu ne veux pas donner ta main?...

GALATÉE, même jeu.

Adieu.

Polyphème la regarde avec tristesse et sort lentement.

GALATÉE, se retournant enfin.

Il est parti, tant mieux; le voilà qui chemine
Avec ses dogues noirs, là-bas, par la ravine.
Je sens comme d'un poids tout mon cœur s'alléger.
Que me veut-il enfin? A quoi peut-il songer?

Elle pose à terre une corbeille remplie de laines de couleur, s'assied et s'apprête à travailler.

Je suis soumise, douce, et fais tout pour lui plaire:
D'où lui vient tout à coup cette étrange colère?
Il m'obsède. J'étais, ce matin, au réveil,
Si joyeuse en peignant mes cheveux au soleil!
Pour voir si j'étais belle, à l'heure coutumière,
Je m'étais en passant mirée à la rivière...
Maintenant je suis triste et je m'efforce en vain:
Ah! qu'il cesse, ou je vais le haïr, à la fin!

Bruit de clochette : elle lève la tête.

On dirait le troupeau d'Acis dans la vallée.
Si c'était lui!... Déjà je me sens consolée.

Une flûte rustique se fait entendre : elle écoute, un moment.

C'est lui!

Elle court vers le fond.

Viens vite, Acis!... Ah! je bénis le sort!

Acis paraît; elle court à lui et l'embrasse.

Quel bonheur de te voir! Je m'ennuyais si fort!...
Pourquoi ne vins-tu pas selon ton habitude?

ACIS.

J'ai dû garder la ferme, où le travail est rude.
Une brebis hier a mis bas deux agneaux;
Puis le maître est venu visiter ses troupeaux.

GALATÉE.

S'est-il montré, du moins, content de ton ouvrage?

ACIS.

Bientôt je mènerai les bœufs au labourage...
Es-tu seule?

GALATÉE.

Oui, Lycas joue avec son furet.

ACIS.

Et Polyphème?

GALATÉE.

Il est parti dans la forêt...
Il faut que je te conte une grande nouvelle.
Tu vas rire... Devine et creuse ta cervelle...
Polyphème...

ACIS.

Quoi donc?

GALATÉE.

... est amoureux de moi.

ACIS.

Polyphème amoureux! Tu railles!

GALATÉE.

Non, ma foi!
Comme toi, j'aurais cru l'aventure impossible;
Mais, soudain s'emportant avec un air terrible,
Lui-même il me l'a dit tout à l'heure... Tiens, vois:

Retroussant la manche de sa tunique et montrant son bras nu.

Je porte encore ici la marque de ses doigts!

ACIS.

Le brutal!... mais, vraiment, alors, il t'a battue!

GALATÉE.

Oh !... non...

ACIS.

Pourtant...

GALATÉE.

Muette ainsi qu'une statue
Je l'ai fixé : soudain sa fureur a cessé.
Ah ! si tu l'avais vu comme un lion forcé
Rugir, se tordre et puis, pour calmer mes alarmes,
Me supplier avec ses gros yeux pleins de larmes
Et demander pardon d'un air humilié !
Comme à moi, par instants, il t'aurait fait pitié.
Car il est bon, au fond... mais prétendre qu'on l'aime !
Un lourdaud comme lui faire le beau quand même !...
Pauvre ami !...
Mais j'y songe... Avant de me quitter,
Il m'a parlé de fruits qu'il venait d'apporter.

Elle cherche un instant ; puis, se rappelant soudain, elle court les prendre dans la grotte.

Il les a mis à l'ombre et sous des feuilles fraîches.
Les voici... Qu'ils sont beaux !

ACIS.

Des raisins et des pêches.

Prenant une pêche.

Oh ! celle-ci, dorée et pourpre tout autour !

GALATÉE la porte à sa bouche et la tend ensuite à Acis.

Tiens, mords à même : elle est exquise, mon amour...

A ce moment, Lycas entre doucement par le fond sans être vu, les regarde un moment, et vient chatouiller par derrière la nuque de Galatée avec une paille.

GALATÉE, sursautant.

Que ce Lycas est fou !... Gamin, si je t'attrape !...

LYCAS, de loin.

Qu'est-ce que vous mangez ?... C'est bon ?

GALATÉE, lui tendant un raisin.

Prends cette grappe,
Et va-t'en !

LYCAS.

Où ?

GALATÉE.

N'importe... et ne reste pas là !

LYCAS.

Quand Acis est ici, tu dis toujours cela.

Il s'éloigne à quelque distance.

GALATÉE, serrée contre Acis.

Oh! que je suis heureuse auprès de toi blottie!
Ma gaieté tout à l'heure était toute partie :
La voilà revenue, et je sens, de bonheur,
Comme un millier d'oiseaux qui chantent dans mon cœur.

ACIS.

Tout à l'heure, en venant, j'ai fait une trouvaille :
Des mésanges... un nid dans un creux de muraille.
Veux-tu que nous allions à deux le dénicher?
Mais vite... Le soleil va bientôt se coucher.

GALATÉE.

Si tu veux.

ACIS.

Nous prendrons les sentiers les plus proches,
Et nous traverserons le torrent sur les roches.

GALATÉE.

Oui, comme l'autre fois, dans la Gorge-des-Loups...
J'ai dû me retrousser presque jusqu'aux genoux;
Tout le bord de ma robe était mouillé d'écume.
C'est effrayant cette eau qui bouillonne et qui fume...
Et j'avais peur, tu sais, tout en riant très fort!

ACIS, suspendant une grappe en l'air.

Tiens, vois la belle grappe avec ses beaux grains d'or!
On croirait — et cela donne aux yeux des extases —
Regarder le soleil à travers des topazes.

GALATÉE.

C'est vrai...

Elle prend brusquement la grappe des mains d'Acis et s'enfuit avec.

Viens la chercher ici, si tu la veux!

Acis la poursuit, un moment; elle se cache derrière la haie, derrière l'olivier; il la saisit enfin brusquement.

GALATÉE, se débattant.

Ah! ce n'est pas permis, tu tires mes cheveux!

Acis l'embrasse, et, entr'ouvrant sa tunique, baise son épaule.

GALATÉE.

Tu sais, quand on fera la vendange, à l'automne,
J'aurai seize ans.

ACIS.

Seize ans déjà!

GALATÉE.

Cela t'étonne?...
Je veux offrir alors à la source du bois,
Puis aux nymphes, du lait, des figues et des noix,
Un agneau nouveau-né, du miel et deux houlettes
Avec un chapelet de sombres violettes.

ACIS.

Moi, j'offrirai pour toi des fromages, des fruits,
Une chèvre à longs poils et ma flûte de buis.

GALATÉE.

Mais as-tu vu déjà ma petite cigale?
De l'aurore à la nuit, d'une ardeur sans égale,
Elle chante... En cueillant des fruits dans le jardin,
Je l'ai vue — et mon cœur s'en est ému soudain —
Prise au mortel réseau d'une araignée affreuse :
Vite, je la sauvai. Depuis, elle est heureuse,
Et Polyphème a fait pour elle tout exprès
Une petite cage avec des joncs dorés.
Viens la voir.

ACIS.

Non, partons avant que la nuit vienne...
Plus tard... J'entends là-bas les abois de ma chienne.

Ils se dirigent vers le fond. Entre Lycas

LYCAS, s'attachant à eux.

Vous vous en allez?

GALATÉE, impatiente.

Oui.

LYCAS.

Loin?

GALATÉE.

Non, mais laisse-nous.

LYCAS.

Jamais vous ne voulez m'emmener avec vous.
Pourquoi?

GALATÉE, brusquement.

Dieux! Qu'il m'ennuie avec son bavardage!

Plus doucement.

Reste: nous reviendrons tout à l'heure; sois sage...
Demain, je te dirai sans faute, tout du long,
L'histoire du petit Mercure et d'Apollon.

Elle sort avec Acis, en courant.

LYCAS, seul.

Toujours me laisser seul... Ah! comme Galatée
Est changée, à présent! Elle est dure, emportée...
Autrefois nous étions ensemble tout le jour;
Nous jouions, nous chantions chacun à notre tour;
Nous allions à la mer chercher des coquillages;
Nous portions de la cire et du miel aux villages;
Comme je préparais les joncs qu'elle tressait,
Souvent elle tournait la tête et m'embrassait;
Je lui tendais mes bras pour dévider sa laine...
Et maintenant, plus rien... Toujours Acis l'entraîne...
Sans doute, ils vont rester là-bas jusqu'à la nuit...
On dirait qu'elle n'aime à présent plus que lui.

ACTE DEUXIÈME

POLYPHÈME, s'avançant d'un air accablé.

Oh! qui m'enlèvera mon éternel ennui!
Je n'ai pas pu marcher plus avant aujourd'hui.
J'espérais la trouver: sans oser me le dire,
J'ai comme le besoin de revoir son sourire.
Nous nous sommes tantôt si froidement quittés
Que je voudrais, confus de mes brutalités,
Me rapprocher avec une bonne parole.
C'est une enfant, en somme, un petit cœur frivole,
Qui n'est pas même heureux de faire tant souffrir!
Puis cette idée aussi m'obsède... Découvrir

Quelque chose!... savoir!... Car son berger la hante,
Avec ses yeux fendus, sa démarche traînante,
Ses cheveux partagés et sa houlette à fleurs.
Elle l'aime... Je sais qu'elle l'aime! O douleurs!
Tout, son front et ses yeux, sa voix, tout ment en elle;
Aussitôt qu'elle en parle, elle devient plus belle!

Il fait quelques pas d'un air sombre.

C'est qu'il est beau, lui!...
Moi, je vis, dès mon berceau,
Muré dans ma laideur comme dans un tombeau!...
Être laid! N'avoir vu jamais sur son visage
Une femme arrêter son regard au passage,
N'avoir jamais senti, douce comme un soupir,
Passer sur soi l'haleine ardente d'un désir,
Et déborder pourtant d'amour et de tendresses!
Humblement, pauvrement, mendier des caresses,
Sans recevoir jamais, d'un geste de dédain,
Qu'une aumône qu'on donne en retirant sa main!...
Pourtant j'aime! et je suis ardent et mon sang brûle!
Mais je n'ai qu'un grand cœur tendre jusqu'au scrupule...
Pour mon nom prononcé par elle doucement,
Je sens s'ouvrir en moi l'azur d'un firmament.
Un mystère pour moi persiste et se dérobe
Dans chaque coin d'espace occupé par sa robe.
Elle était tout à l'heure ici: je sens dans l'air
Flotter encore un peu du parfum de sa chair.
C'est ici qu'elle était assise...

Il s'assied à la place occupée par Galatée et, par degrés, s'exalte.

Cette touffe
D'herbe au poids de son corps fut foulée...
Ah! j'étouffe!

Il va vers la couche de feuillage.

Et cette couche encore affaissée à demi...
Sa tête a posé là... c'est là qu'elle a dormi...

Il se jette sur le lit avec frénésie.

Ah! j'ai soif à la fois de baiser et de mordre!
Galatée!... Oh! je sens la souffrance me tordre!
Jaloux! je suis jaloux!... Oh! rien que d'y penser,
Les voir tous les deux là rire et se caresser,

Lui, béat et stupide, elle, chaude et câline
Et des roucoulements d'amour plein la poitrine !...
J'ai beau lutter... Toujours ces images de feu !...
Je les sens s'imprégner dans mes os peu à peu !...
Oh ! bondir... les surprendre... et m'élancer sur elle...
Et lui tordre le cou, son cou de tourterelle...
Et la jeter sanglante...

Étreignant sa poitrine.

Ah ! mon cœur me fait mal !

Il se laisse tomber sur le banc de gazon avec abattement.

J'ai soif !... Toujours je fus malheureux et brutal...

Appelant Lycas.

Lycas !

LYCAS, sortant de la grotte.

Quoi donc ?

POLYPHÈME.

Va-t'en chercher à la fontaine
Un peu d'eau... va, petit.

LYCAS.

Qu'as-tu ?

POLYPHÈME.

J'ai de la peine.

LYCAS, le regardant attentivement.

Oui, ton front est sévère et tes yeux sont méchants.

Il court chercher à boire et vient tendre à Polyphème la cruche que celui-ci vide avidement.

Tu souffres ?

POLYPHÈME.

Un peu... Puis, j'ai marché dans les champs ;
Je suis las.

Attirant Lycas à lui.

Mais appproche...

Il le regarde un instant et semble hésiter. — A part.

Oh ! ce rôle m'écœure.

Haut.

Acis et Galatée étaient là tout à l'heure ?...
N'est-ce pas ?

LYCAS.

Oui. Pourquoi ?

POLYPHÈME, la voix un peu tremblante.

Que faisaient-ils ?... réponds.

LYCAS.

Rien.

POLYPHÈME.

Rien?... Que disaient-ils?

LYCAS.

Je ne sais.

POLYPHÈME.

Ah! voyons!...

LYCAS, cherchant un moment.

Galatée a trouvé tes fruits... Mais ta main tremble!...

POLYPHÈME.

Ce n'est rien.

LYCAS.

Ils les ont alors mangés ensemble.
Galatée en mettait à la bouche d'Acis.
C'était drôle!... Ils riaient... tu comprends...

POLYPHÈME.

Oui, mon fils.

LYCAS.

Moi, je ne l'aime pas, Acis; son air m'agace.

POLYPHÈME.

Pourquoi?

LYCAS.

Quand il est là, toujours, quoi que je fasse,
Je suis grondé! Jamais je n'ai part à leurs jeux,
Jamais je n'ai le droit de rien faire avec eux.

POLYPHÈME.

Vient-il souvent ici?

LYCAS.

Tous les jours.

POLYPHÈME, à part.

La menteuse!

Haut.

Quand il vient, n'est-ce pas, Galatée est joyeuse?

LYCAS.

Qui te l'a dit?... tu sais?... A travers le jardin
Elle court, elle rit, elle chante et soudain
Me couvre de baisers, ou bien me prend sur elle

Et me câline... Elle est si bonne et puis si belle!...
Acis ne t'aime pas, lui.

POLYPHÈME.

Tu crois?

LYCAS.

J'en suis sûr.
Même il a fait de toi des portraits sur un mur...
Oh! mais comme ton front tout à coup devient sombre!

POLYPHÈME, lui prenant le bras, tout bas et d'une voix étranglée.

S'embrassent-ils... parfois?

LYCAS, étonné.

S'embrasser?

POLYPHÈME.

Oui... dans l'ombre...
Le soir... n'as-tu pas vu?... Parle, petit enfant,
Parle!

LYCAS.

Mais... je ne sais... puis ma sœur me défend...

POLYPHÈME.

Parle, te dis-je!... Allons!

A part.

Oh! ces sueurs de honte!...
Parle! S'embrassent-ils? Ah! la rage me monte!...

Le secouant avec violence.

Réponds donc, à la fin!

LYCAS, criant et prêt à pleurer.

Oh! mais tu me fais mal!

POLYPHÈME, hors de lui.

Réponds!... S'embrassent-ils?

Lycas, effrayé et tremblant, fait signe que « oui », avec la tête, puis, comprenant d'instinct qu'il cause une grande souffrance, il se jette spontanément dans les bras de Polyphème.

POLYPHÈME.

Ah dieux!

Il étreint fébrilement Lycas contre lui; tous deux sanglotent, un moment; Polyphème se reprend par degrés.

POLYPHÈME, sombre et accablé.

C'était fatal!...

Cent fois j'ai dit qu'ainsi je viendrais à l'apprendre...

Fermant les yeux comme prêt à défaillir, et tout bas.

C'est atroce !

Lycas veut s'approcher.

Va-t'en... Tu ne peux pas comprendre.
Laisse-moi, par pitié.

LYCAS, avec tristesse, s'éloignant.

Je m'en vais... Au revoir !

POLYPHÈME, pris de remords, le rappelant.

Viens là... Je t'ai fait mal... mais c'est sans le vouloir...
Tu le sais... mon petit.

Il l'embrasse.

LYCAS.

Va, ce n'est rien.

Tournant la tête.

Écoute...
J'entends venir.

POLYPHÈME,

Va voir.

LYCAS, courant jusqu'au chemin.

C'est ma sœur sur la route...

POLYPHÈME, avec un brusque sursaut.

Et seule ?

LYCAS, mentant, d'une voix hésitante.

Seule...

Polyphème se lève et s'avance d'un air menaçant. Lycas alors, se jette brusquement vers lui, les mains suppliantes.

Oh ! dis... tu ne lui feras rien,
A Galatée !

POLYPHÈME, l'écartant.

Allons !

LYCAS, s'attachant à lui.

Tu l'aimes, je sais bien...
Elle ne pensait pas te faire de la peine...

POLYPHÈME, désignant la grotte.

Va-t'en là !...

Il le repousse si violemment que Lycas tombe. L'enfant se relève doucement, et, sans une plainte, rentre à reculons dans la grotte, en regardant toujours Polyphème qui reste dans la même attitude, le bras étendu.

POLYPHÈME, seul, avec dégoût contre lui-même.

Je n'ai plus au cœur que de la haine !

Il arpente la scène, dans une muette et terrible agitation. Il cherche un moment, va vers le fond, puis se cache dans le feuillage, du côté opposé à celui qu'occupe le lit de Galatée. Silence. — On entend les rires de Galatée et d'Acis qui se rapprochent.

POLYPHÈME.

Ils viennent ; ils sont loin de croire à mon retour.
Pour eux, je suis là-haut...

Acis et Galatée entrent, entrelacés.

GALATÉE.

Ah ! laisse, mon amour...
Mes cheveux sont défaits... Que je reprenne haleine ;
Un moment... Tu m'as fait trop courir dans la plaine ;
Puis, ce méchant taureau qui nous a poursuivis...

ACIS.

C'est ta faute ! Toujours tu ris de mes avis.
Je t'avais prévenue...

GALATÉE.

Et mes oiseaux ?

ACIS.

Sans doute,
Des enfants les ont pris.

GALATÉE.

J'en étais sûre.

ACIS.

Ecoute,
Je t'en retrouverai d'autres.

GALATÉE.

Mais pas si beaux...

Montrant sa robe.

Tiens, regarde !

ACIS.

Quoi donc ?

GALATÉE.

Vois ma robe en lambeaux...
En t'aidant à cueillir au mur les églantines,
Tu m'as comme à plaisir déchirée aux épines.

ACIS, railleur.

As-tu poussé des cris pour franchir le torrent!

GALATÉE.

Ce n'est pas vrai!... D'ailleurs, tu n'étais pas très franc
Toi-même... et je t'ai vu reculer... Quelle course!...
Et cette idée aussi de descendre à la source!
Tous ces affreux sentiers de gros cailloux remplis...

ACIS.

Mais tes pieds nus dans l'eau claire sont si jolis!

GALATÉE.

Asseyons-nous : j'ai ri, vois-tu, comme une folle;
Je suis lasse...

Elle s'assied sur le banc de gazon qui d'un côté fait tertre et où elle va s'étendre peu à peu avec Acis. — Appelant Acis et lui désignant une place auprès d'elle.

Viens là, l'herbe est ici plus molle.

ACIS, prenant une grande feuille.

Veux-tu que je t'évente?

GALATÉE.

Oui, l'air est étouffant.

ACIS.

Veux-tu que je te berce aussi comme une enfant?

Il la berce, un moment, les yeux tournés vers la montagne.

GALATÉE.

Que regardes-tu là?

ACIS.

Le soleil qui se couche...
Dis-moi, n'est-ce pas l'heure où ton maître farouche
Revient?

GALATÉE.

Oh! non!... plus tard... Il traîne son ennui
Là-haut, et bien souvent ne rentre pas la nuit.

ACIS.

Et seul, toujours seul... Dieux! que son humeur est noire!
Des jours entiers, il rêve en haut du promontoire,
Les yeux fixes. Cent fois ainsi je l'ai trouvé...
Même, un jour, ignorant qu'il était observé,

Je l'ai vu se traîner à genoux dans les ronces,
Imitant comme un fou ta voix et tes réponses,
Et poussant des sanglots si terribles, vois-tu,
Et si tristes qu'au cœur un frisson m'a couru !...
Il est très malheureux.

GALATÉE.

Bah ! laisse Polyphème.
Tu ne vas pourtant pas demander que je l'aime !

ACIS.

S'il nous voyait !...

GALATÉE, impatientée.

Encor !...

S'accoudant doucement.

Nous sommes seuls... Le soir
Tombe ; n'entends-tu pas les feuilles s'émouvoir,
N'entends-tu pas flotter en rumeurs incertaines
Le chœur aux voix d'argent des eaux et des fontaines ?
Les troupeaux rassemblés descendent des hauteurs :
N'entends-tu pas sonner la corne des pasteurs ?...
Taisons-nous.

Au loin, de vagues accords, puis un chant.

CHŒUR.

Nymphes des bois, nymphes des eaux,
Naïades ceintes de roseaux,
Petites nymphes des ruisseaux,

Qui courez tout le jour à travers les étangs
Sur les grands nénufars flottants,

Un vent frais s'est levé sur les routes poudreuses :
Quittez vos retraites ombreuses
Et livrez vos bras nus aux brises amoureuses.

Les feux du jour sont apaisés...
La brise apporte ses baisers
Aux grands calices épuisés.

Sur la mer aux rumeurs lointaines,
Des voiles s'en vont vers Athènes...
Penchez vos longs cheveux au marbre des fontaines.

La mer rose palpite au couchant enflammé :
Vers le soleil qui meurt que notre hymne s'élève !
Chantons, mes sœurs, voici qu'un jour encor s'achève...
Chantons, mes sœurs, le soir limpide et parfumé !

Et saluons la nuit, la nuit grave aux longs voiles
Qui pose ses pieds bleus sur les nuages d'or,
Et porte doucement, sous son manteau d'étoiles,
Le crépuscule qui s'endort...

Nymphes des sources, des rivières,
Nymphes des bois et des clairières,

Enlacez-vous... Tournez sous le feuillage obscur,
Tournez, robes d'argent, d'hyacinthe et d'azur...

La mer murmure, solitaire,
Les fleurs se ferment sur la terre,
La lune monte avec mystère...

Les voix s'éloignent lentement; aux dernières mesures, Polyphème se rapproche comme en rampant et vient se cacher derrière Acis et Galatée.

GALATÉE.

Oh! rester ainsi toute la nuit !...
Le calme est si profond ! Tout s'endort ; plus un bruit.
Un dernier rayon meurt sur le temple d'Hercule.
C'est étrange, quand vient ainsi le crépuscule,
Toujours je sens mon cœur malgré moi se serrer,
Et mes yeux, pour un mot, se mettraient à pleurer.

ACIS.

Même ainsi, près de moi, ce frisson te pénètre ?

GALATÉE.

Oui, ce soir, près de toi, plus que jamais peut-être.

ACIS.

C'est que nous éprouvons la présence des dieux :
A cette heure le bois devient mystérieux ;
D'eux-mêmes, sur le bord des eaux les roseaux sonnent;
La broussaille s'anime et les feuilles frissonnent ;
Jusqu'à l'aube, entr'ouvrant les arbres, les Sylvains
Avec les chèvre-pieds mènent leurs jeux divins ;
Les rochers sont vivants ; de grands éclats de rires

Sortent des antres noirs où dansent les Satyres,
Et la Sirène bleue, en nageant sur le bord,
Laisse traîner sa voix comme un grand filet d'or!...
Même on entend parfois un bruit de meute en chasse,
Là-haut, les nuits d'hiver... Et c'est Diane qui passe.

GALATÉE.

T'arriva-t-il jamais de voir les dieux de près?

ACIS.

Oui, j'ai vu Pan, un soir... j'étais seul, dans les prés;
On eût dit un grand bouc. Sa poitrine était brune;
Ses cornes découpaient leurs pointes sur la lune.
Des bêtes l'entouraient en cercle. Un jet de feu
Sortait de sa prunelle, et je tremblais un peu.

GALATÉE.

Moi, je mourrais de peur d'une telle aventure...
Que fais-tu?

ACIS.

Je dénoue un peu ta chevelure
Tes cheveux d'une soie égalent la douceur...
Ah! laisse-moi poser la tête sur ton cœur.

GALATÉE.

Tiens, mon amour, respire aussi ces belles roses;
Elles sont, ce soir même, à mon corsage écloses.

ACIS.

J'entends battre ton cœur.

GALATÉE.

Laisse-moi voir tes yeux:
Ils sont plus grands dans l'ombre et me caressent mieux...
Pour un simple berger comme ta main est douce!
Tu sais que sur ta joue un léger duvet pousse?...

Polyphème se soulève légèrement pour mieux les voir. — Galatée seule, l'a entendu.

ACIS.

Pourquoi tressailles-tu?

GALATÉE.

C'est la fraîcheur du soir...

Se penchant sur Acis.

Il faut nous rapprocher encor pour mieux nous voir!
Dieux! que la solitude alentour est profonde!

On dirait qu'il n'est plus que toi et moi au monde.
Montre tes yeux...

ACIS.

Les tiens ont la couleur du ciel.

GALATÉE.

Les tiens ont la douceur du vin d'or et du miel,
De l'eau fraîche du puits quand la soif vous altère,
De tout ce que je sais de plus doux sur la terre.
Oh! que mon cœur est lourd!... Je ne sais pas pourquoi,
Jamais je n'ai senti tant de douceur en moi.
Je te trouve si beau!... Ce soir, je voudrais même
Me fondre sous tes dents comme un fruit, tant je t'aime!...
Et toi, dis, m'aimes-tu?

ACIS, l'attirant à lui.

Penche-toi, viens plus près :
Tu sais bien que l'amour dit tout bas ses secrets...
L'odeur de tes cheveux me grise... Encore!... encore!

Il plonge sa figure dans la chevelure de Galatée.

Ta bouche!... donne-moi ta bouche!...

GALATÉE, à demi pâmée.

Je t'adore!

L'obscurité est presque complète. — A ce moment, Polyphème surgit. Brusquement, comme si quelque bouleversement mystérieux se passait en lui, il s'arrête et, lentement, lentement, il abaisse ses poings.

POLYPHÈME, à part, tordant ses mains.

Quel sentiment étrange arrête ainsi mes bras?
J'ai beau vouloir... je sens que je ne pourrai pas.
Tant d'amour devant moi!... dérision vivante!...

Il veut encore s'élancer, puis reste comme pétrifié.

Je ne peux pas tuer!... Leur bonheur m'épouvante!...

Vaincu, il recule lentement.

GALATÉE, se dressant à demi.

N'as-tu pas entendu ce bruit dans le buisson?

ACIS, la ramenant à lui doucement.

Oui, souvent la nuit donne aux feuilles ce frisson.

Bruit de baisers. — Polyphème écoute : une brusque poussée de fureur le rejette en avant ; puis il s'arrête raidi de souffrance.

POLYPHÈME, à part.

Oh! ces larges baisers qui tombent goutte à goutte!...

GALATÉE.

Entends-tu ces pêcheurs qui passent sur la route?...
Vois-tu, mêlés ainsi dans un même soupir,
Cela ne me ferait presque rien de mourir...

Polyphème étouffe un cri de désespoir et brusquement s'enfonce dans la forêt.

GALATÉE, se dressant encore.

N'as-tu pas, cette fois, vu se mouvoir une ombre?

ACIS.

Non, je n'aperçois rien... C'est quelque branche sombre.

GALATÉE, se levant du tertre.

N'importe, j'aime mieux que nous nous séparions.
Doucement.
Va-t'en.

ACIS.

Partir déjà?... Quand, aux premiers rayons
De la lune, la mer est à peine argentée?...

GALATÉE.

Oui, va-t'en : malgré moi mon âme est agitée.
Cette nuit est, vois-tu, si douce que j'ai peur,
Comme un vase trop plein, de répandre mon cœur.
Va-t'en... Je te verrai demain soir à l'orée
Du bois... Adieu!... Je t'aime!

Ils s'embrassent.

ACIS.

Adieu... mon adorée!

GALATÉE, remontant la scène; de loin.

Prends le sentier qui va de la vigne aux étangs :
Mes yeux pourront ainsi te suivre plus longtemps.

Elle reste, un moment, accoudée à un arbre. — Grand silence. — Elle redescend, pensive.

Il est parti... Pourquoi faut-il que l'heure arrive
De se quitter ainsi, l'âme encor toute vive?...
Demain... Demain!... Un jour est si long à finir!
Mais je veux jusqu'à l'aube avec mon souvenir
M'endormir sous le ciel, les deux mains enlacées,
En serrant sur mon cœur mes plus douces pensées.

Elle contemple la nuit.

Comme la terre est douce et le firmament pur!
Tout un scintillement fait palpiter l'azur.

Elle fait quelques pas, puis semble écouter avec recueillement.

Le silence est sonore et ressemble, ô merveille!
Au bruit d'un coquillage appuyé sur l'oreille...
Même je suis saisie en entendant ma voix.
Tout dort... et seuls, des feux de bergers, par endroits,
Font au sommet des monts une petite flamme.

Elle demeure un moment rêveuse. Soudain on entend un grand cri terrible, suivi d'un grand silence.

Oh! ce cri!... c'est affreux... J'en ai froid jusqu'à l'âme!

Elle court au fond de la scène, éperdue.

Acis!... C'est toi?...

Elle écoute.

Mais non, j'entends sur le chemin
Sa chanson... Mon cœur bat à rompre sous ma main...

Respirant.

Alors, c'est sur les monts, là-haut, dans quelque gorge.
Quelque monstre blessé que Polyphème égorge.

Elle écoute un moment encore.

Oui, car tout redevient déjà silencieux;
Rien... plus rien que le bruit des vagues sous les cieux...
Dieux, que le doux sommeil descende sur ma couche!

Elle retire lentement ses voiles, s'asseyant sur sa couchette.

Ah! les baisers d'Acis sont encor sur ma bouche...

Elle s'étend et murmure ces derniers vers comme en songe, en diminuant toujours, pour exhaler le dernier comme un soupir.

Je veux le croire encore auprès de moi... Je veux
L'entendre encor parler... tout bas... dans mes cheveux...
Et sous la nuit sereine, où s'apaisent les fièvres,
M'endormir... l'âme heureuse... et son nom sur mes lèvres...

Elle s'endort. — La scène reste vide un moment. Soudain de rauques gémissements s'élèvent.

POLYPHÈME, appelant.

Lycas!... Lycas!...

Il entre, les bras en avant, tâtonnant.

LYCAS, sortant de la grotte.

C'est toi?...

POLYPHÈME.

C'est moi, mon enfant... Viens,
Approche-toi.

LYCAS.

Qu'as-tu?

POLYPHÈME.

Prends mes doigts dans les tiens.

LYCAS.

Tes mains tremblent... J'ai peur!...Ta démarche chancelle...
Oh! c'est affreux... Du sang sur ta barbe ruisselle!
Réponds-moi... Quels malheurs te sont-ils arrivés?

POLYPHÈME.

Je ne vois plus.

LYCAS.

Aveugle?

POLYPHÈME.

Oui, mes yeux sont crevés!
Conduis-moi, mon enfant.

LYCAS.

Horreur!... Est-ce possible!...

POLYPHÈME.

N'as-tu pas entendu comme un grand cri terrible,
Dans la nuit, tout à l'heure?

LYCAS.

Oui.

POLYPHÈME.

C'était moi.

LYCAS.

Grands dieux!

POLYPHÈME.

Oui, j'ai crevé mes yeux! Oui, j'ai crevé mes yeux!...
Mes yeux, mes pauvres yeux, si joyeux à l'aurore...
Après ce que j'ai vu, pouvaient-ils voir encore?
J'ai couru dans les champs devant moi comme un fou...
J'allais... J'aurais voulu m'enfoncer dans un trou,
J'aurais voulu sur moi qu'on entassât des pierres!
Mais je les avais là, tous deux, sous les paupières,
Enlacés et buvant leur amour à pleine âme!...
Oh! cette vision de caresse et de flamme,
La sentir implacable à mon front s'attacher!...
Comme une robe en feu j'ai voulu l'arracher!
Et maintenant, levant mes prunelles funèbres,

Je suis le malheureux qui tâtonne aux ténèbres...
C'est bien ainsi, d'ailleurs! J'absous la trahison :
Les dieux avec l'amour leur ont donné raison...
Mais livrer en jouet son âme pantelante,
Avoir à chaque fibre une goutte sanglante,
Ne plus garder un coin qui ne souffre en son cœur...
J'ai mieux aimé d'un coup dépasser mon malheur!

Appelant.

Lycas!

LYCAS.

Oui.

POLYPHÈME.

Galatée?

LYCAS.

Elle dort.

POLYPHÈME.

Que je touche
Sa robe seulement... Mène-moi vers sa couche.

Il s'avance en chancelant conduit par Lycas.

Est-ce ici?

LYCAS.

Pas encor.

POLYPHÈME.

Ici?

LYCAS.

Non.

POLYPHÈME.

Là?

LYCAS.

Plus près.

POLYPHÈME, s'arrêtant et relevant la tête.

Ah! j'ai senti frémir la mer et les forêts :
Laisse-moi respirer un peu le vent qui passe;
C'est comme la pitié de la nuit sur ma face...

Se baissant.

Elle est là... Je frissonne... et mon cœur se souvient.

LYCAS.

J'ai peur... Que vas-tu donc lui faire?

POLYPHÈME.

Ne crains rien...
C'est bien elle!... Voici sa couche de feuillage,

Ici sont ses bras nus... et voici son visage...
Petit oiseau d'amour, ô tout ce que j'aimais !
Mon rayon de soleil... disparu pour jamais !...
T'en vouloir ?... A quoi bon ?... Petite âme imprudente !
Tu jouais. Tu riais de ma détresse ardente...
Tu riais... Tu riras, sans doute, encor demain.
Quelques pleurs essuyés du revers de la main,
Et ce sera fini... Tu riras... pour lui plaire !...
C'est terrible... Et je dis tout cela sans colère.
Tout à l'heure un désir effrayant m'a mordu :
Fou d'amour et d'horreur, un instant, j'ai voulu,
Oui, j'ai voulu bondir sur toi comme un sauvage,
Et t'écraser la tête aux rochers du rivage !
Mais un éclair étrange a frappé mes pensers,
Mes poings levés se sont d'eux-mêmes abaissés;
Et j'ai senti soudain ma fureur et ma rage
Crever et ruisseler à flots comme un orage,
Ne laissant à leur place, ayant tout emporté,
Que la grande douceur triste de la bonté...
Va, dors bien doucement; ne crains pas ma justice.
Dors sans comprendre même un peu mon sacrifice,
Dors...

Il se penche sur le visage de Galatée.

Ton souffle est égal. Je n'ai qu'à me baisser
Pour sentir sur mon front ton haleine passer.
On dirait que ta bouche entr'ouverte murmure...

Il écoute, avec un frisson.

Acis! toujours Acis!...
Oh! l'affreuse torture
Est toujours là! J'ai peur!...

Se raidissant.

Soutenez-moi, grands dieux!
Qu'une dernière fois je baise ses cheveux.

Il baise la chevelure de Galatée, gravement.

Vents de la mer!... Parfums des bois!... Souffles nocturnes!..
Petites fleurs dont la rosée emplit les urnes,
Grands arbres doucement par la brise agités,
Plaines, coteaux, vallons des nymphes habités,
Bonne terre et toi, nuit, dont la majesté veille,

Protégez à jamais cette enfant qui sommeille!...

S'abandonnant peu à peu, comme malgré lui.

Qu'elle ignore le mal par le mal expié :
Ayez pour elle, ayez un peu de ma pitié!
Et puisqu'il n'est ici nul regard que je blesse,
Puisque nul ne peut voir ma honte et ma faiblesse,
Puisque j'ai tant souffert, et que je souffre tant,
Ah! laissez-moi pleurer un peu comme un enfant!

Il pleure un moment, à genoux, brisé, il sanglote; puis il se redresse lentement.

C'est fini maintenant, ma force est revenue :
Je sens en moi descendre une paix inconnue ;
Mon cœur se calme et rend à présent sous ma main
Un beau son grave et fort, comme une urne d'airain.

Touchant Lycas de ses mains tremblantes.

Lycas! c'est toi... je sens ta douce chevelure...
Toi seul as su m'aimer, petite créature :
Laisse-moi t'embrasser.

Il l'embrasse. — Ici, musique lointaine et vague jusqu'à la fin.

Tu ne peux pas savoir...
Des yeux d'enfant sont si profonds pour qui sait voir!
Toi seul as su parfois sur ta petite bouche
Trouver naïvement la parole qui touche...
Aime bien Galatée : elle est ta grande sœur ;
Aime-la de toute la force de ton cœur!
Obéis-lui, sois doux pour elle... Galatée!
Oh! ce nom où la fleur de sa chair est restée...
Adieu, jardins feuillus, pleins d'ombre et de soleil,
Jardins étincelants de son rire au réveil,
Vergers, bois familiers, frais ruisseaux, lits de mousse,
Adieu, tout ce qui fait que la terre est si douce...
Adieu, ma vie... adieu, tout ce qui me fut cher!

LYCAS.

Où faut-il te mener, grand ami?

POLYPHÈME.

Vers la mer.

ALBERT SAMAIN.

L'ÉLECTRO-CHIMIE

L'électro-chimie : c'est le nom d'une science patiemment élaborée, dans la paix des laboratoires et depuis près d'un siècle, par des hommes qui s'appellent Davy, Faraday, Jacobi, Becquerel, Minet, Moissan ; c'est aussi le nom d'une industrie, vieille de quinze ans à peine, mais dont le développement est assez rapide pour qu'on doive tout attendre de son avenir. Ainsi, la question est double, à la fois scientifique et économique. Pour le savant, elle est attachante par tout le mystère qu'elle renferme encore, par les découvertes qu'elle promet comme par celles qu'on y a déjà faites. A l'économiste, elle offre le spectacle d'une industrie, née d'hier et dont les produits annuels dans le monde dépassent sept cents millions[1].

1. En voici la liste approximative et incomplète :

Produits.	Poids fabriqués en tonnes.		Valeur en millions de francs.	
	Dans le monde.	En France.	Dans le monde.	En France.
Aluminium	12 000	6 000	34	17
Argent	1 500	25	150	2,5
Cuivre	190 000	8 000	325	15
Or	21	0.3	75	1
Sodium	260	»	1,5	»
Carborundum	1 600	800	2	1
Carbure de calcium	250 000	37 000	90	13
Céruse	2 500	?	1,4	?
Chlorate de potasse	11 000	6 400	9	5,2
Chlorure de chaux	225 000	110 000	25	12
Potasse caustique	17 000	»	8	»
Soude caustique	85 000	46 000	16	8,7
Totaux			736,9	75,4

A coup sûr, si une aussi formidable poussée industrielle s'était manifestée dans les grandes villes, elle aurait attiré l'attention; mais elle s'est produite dans les recoins les plus ignorés des Alpes et des Pyrénées, et par suite est passée presque inaperçue. Il est vraisemblable qu'aux yeux du plus grand nombre, l'électro-chimie apparaît comme une industrie secondaire, comparable à la fabrication des confetti ou des fleurs artificielles. C'était vrai, il y a dix ans, mais les choses ont changé : en France seulement, l'électro-chimie utilise une puissance voisine de cent quarante mille chevaux, égale à celle que Paris, cette grande ruche, emploie pour faire tourner toutes ses machines, et elle nous offre le spectacle consolant d'une industrie qui, pour vivre et prospérer, ne demande rien que la liberté, alors que tant d'autres n'arrivent à se soutenir qu'à l'aide des commandes de l'État, ou par sa protection.

Loin de faire appel aux pouvoirs publics, l'industrie électrochimique cherche plutôt à s'en faire oublier, sachant bien qu'elle n'en obtiendrait que des impôts, comme en Italie, ou, ce qui serait pire, une législation tracassière et compliquée. Aussi est-elle discrète ; elle ne fait de réclame que juste ce qu'il en faut pour écouler ses produits, et évite cette publicité tapageuse qui est, paraît-il, indispensable à nombre d'industries modernes : à l'exposition passée, où les producteurs du monde entier cherchaient à se présenter avec tous leurs avantages, elle s'était faite tellement, tellement modeste, que sans la brillante collaboration de M. Moissan elle eût peut-être passé inaperçue ; reléguée au fond du Champ de Mars, n'offrant guère aux yeux du public que des graphiques ou des échantillons, elle semblait avoir mis à s'effacer autant de soin que d'autres en prennent pour paraître.

A ce point de vue, nos modernes électro-chimistes sont bien les successeurs des alchimistes du moyen âge ; comme eux, ils gardent soigneusement le secret de leurs procédés, et ne laissent pénétrer dans leurs laboratoires que de rares initiés ; quant aux brevets d'invention, ils sont rédigés avec un laconisme désespérant. Et sans doute, si, aujourd'hui comme au moyen âge, les mêmes procédés se reproduisent, c'est que les causes sont les mêmes ; c'est de l'or que faisaient ou croyaient faire les alchimistes avec la poudre de projection, l'élixir des

philosophes ou la pierre philosophale ; et c'est en or aussi que se transmue aujourd'hui, dans les usines électro-chimiques, l'énergie des torrents dévalés des glaciers alpestres.

Malgré cette obstination dans le silence, d'ailleurs parfaitement légitime, l'obscurité, peu à peu, se dissipe. Les principes des procédés employés appartiennent à la science, ils nous sont pleinement connus ; seuls quelques détails techniques, quelques tours de main, nous échappent, mais nous en savons assez pour comprendre et pour expliquer. Les données statistiques nous manquent encore, ou ne sont que grossièrement approchées ; chose naturelle dans une industrie en voie de développement rapide, et explicable encore par la réserve des industriels qui évitent de faire connaître la valeur de leur production, l'expérience leur ayant appris que la statistique est l'avant-courrière de la taxation. Néanmoins, pour les esprits moins curieux de chiffres précis que d'idées générales, il est possible, dès à présent, de se représenter l'état de l'industrie électro-chimique, et même de prévoir avec quelque vraisemblance les directions dans lesquelles elle est appelée à se développer.

*
* *

A la base de l'électro-chimie, comme de la plupart des industries modernes, se trouvent des notions scientifiques qu'il est indispensable d'exposer brièvement ; elles auront l'avantage de nous permettre, dès à présent, d'établir une classification entre tant d'applications différentes. En effet, ce qu'il importe de bien voir tout d'abord, c'est que les opérations de l'électro-chimie se rapportent à deux types bien distincts pour lesquels on a créé les noms, d'ailleurs peu engageants, d'*électro-thermie* et d'*électrolyse*.

L'électro-thermie, c'est tout simplement le chauffage à l'électricité : quand le courant traverse le filament de charbon d'une lampe à incandescence, ou quand il fraye sa route entre les deux crayons de l'arc électrique, il dégage assez de chaleur pour les porter au rouge blanc, et ainsi l'énergie du courant se retrouve tout entière sous forme de chaleur. La caractéristique de ce dégagement de chaleur, c'est qu'il peut être localisé exactement au point voulu, car il n'apparaît

qu'aux endroits résistants du circuit, et d'autre part qu'il peut être accru à volonté, puisqu'il croît avec l'intensité du courant employé. Attelez, comme l'a fait M. Moissan, un moteur de trois cents chevaux à une dynamo de même puissance, et employez le courant produit à entretenir un arc électrique. Toute l'énergie de cette puissante machine va se dépenser dans l'espace qui sépare les deux crayons de l'arc, à peu près comme si vous aviez brûlé, dans ces quelques centimètres cubes, toute la houille qu'a dévorée le foyer; renfermez maintenant l'arc dans un bloc de chaux vive, évidée en son centre; cette chaleur, au lieu de rayonner dans l'espace, se concentre dans une cavité inférieure à un litre, où la température atteint environ trois mille degrés : vous avez alors le four électrique, qui n'est, en somme, qu'un laboratoire à haute température. Mais, tandis que les procédés utilisés jusqu'ici par les chimistes et les métallurgistes avaient à peine permis d'atteindre deux mille degrés, nous pouvons maintenant obtenir une température bien supérieure, où les conditions d'équilibre chimique sont profondément modifiées. Toute une chimie nouvelle s'offre à nous; prise dans son ensemble, c'est la chimie des corps réfractaires, du carbone, des oxydes terreux, des métaux difficilement fusibles, corps dont les énergies chimiques semblent sommeiller aux températures plus basses, pour ne se réveiller qu'à l'ardeur de cette fournaise. Mais ce qu'il importe de constater, c'est que, dans ce four, l'électricité n'a agi que sous forme de chaleur, et comme un moyen commode de maintenir des températures élevées; et la preuve, c'est qu'on utilise indifféremment dans le four le courant continu ou le courant alternatif, c'est encore que les produits du four électrique ont pu, depuis quelques années, être réalisés par d'autres moyens, où l'électricité ne joue aucun rôle, et que nous aurons bientôt l'occasion de signaler.

Tout autre est le rôle de l'électricité dans l'électrolyse. Ici elle intervient par elle-même; c'est elle qui, par un mécanisme encore mystérieux, brise les chaînes qui unissent les atomes dans les molécules, et provoque, au sein des liquides qu'elle traverse, cent produits nouveaux dont la nature et les proportions ne dépendent pas seulement de la composition

de ce liquide, mais de sa température, de la nature du courant qui le traverse, et d'autres causes encore ; si bien qu'à côté des lois fondamentales et très simples de l'électrolyse, telles que les a indiquées Faraday, nous trouvons le chaos des cas particuliers, tellement nombreux, tellement complexes, que c'est à l'expérience seule qu'il appartient, jusqu'ici, de les étudier. Circonstance fâcheuse, peut-être, pour ceux qui aiment à trouver une belle ordonnance de faits découlant logiquement de lois simples, mais heureuse, en somme, puisque la complexité des faits manifeste la fécondité de la méthode électrolytique, son aptitude à reproduire les corps connus, simples ou composés, et à en fournir de nouveaux.

Aujourd'hui, dans les universités et ailleurs, des laboratoires sont uniquement consacrés à l'étude systématique des réactions électrolytiques ; c'est là, sans nul doute, que s'élabore, en grande partie, la chimie de l'avenir. Mais pour prendre une idée générale de l'électro-chimie électrolytique, il suffit de s'en tenir aux règles posées par Faraday : que l'électrolyse n'opère que sur les sels fondus ou dissous ; qu'elle exige un courant toujours de même sens, amené par deux conducteurs, ou électrodes, plongés dans le liquide, l'électrode positive pour l'entrée du courant, la négative pour sa sortie ; que les produits libérés par l'électrolyse apparaissent exclusivement sur les électrodes et dans leur voisinage immédiat ; enfin, que le poids de ces produits est proportionnel à la quantité d'électricité qui a traversé le bain, ou, dans un temps donné, à l'intensité du courant. C'est avec ce mince bagage de souvenirs que nous allons entreprendre, non une étude systématique des opérations électrolytiques, car celles-là seules qui ont pris pied dans l'industrie nous entraîneraient plus loin qu'il ne convient, mais un examen sommaire de quelques-unes de ces opérations, choisies comme types, en raison de leur importance industrielle.

*
* *

De toutes ces industries, la plus ancienne, actuellement encore une des plus prospères, c'est la fabrication électrolytique du cuivre pur. Sur les 475 000 tonnes de cuivre qui

sont sorties, en 1899, des usines métallurgiques, la moitié environ a passé par les usines de raffinage électrique dont les produits peuvent s'évaluer, de ce chef, à près de quatre cents millions de francs : nous sommes loin des temps où la galvanoplastie se renfermait dans la reproduction des médailles ou des statuettes. De cette transformation, l'électricité a été à la fois la cause et l'effet : l'effet, parce que seuls les progrès de l'électrotechnique permettaient d'obtenir à bon compte les courants intenses et réguliers que nécessite le raffinage électrique; la cause, parce que c'est l'électricité qui a créé le besoin du cuivre pur. Jadis, le cuivre brut, résultat du traitement des minerais par grillages et réductions successives, suffisait aux besoins industriels ; c'était un métal impur, fortement mélangé d'oxyde, d'arsenic, de plomb, de zinc, de fer, même d'or et d'argent. Or, ce cuivre brut, en dehors même de ses qualités plastiques inférieures à celles du métal pur, présentait une conductibilité électrique très variable, toujours plus faible que celle du cuivre électrolytique. Les électriciens ne tardèrent pas à exiger, pour leurs différents types de conducteurs, un métal exactement purifié, employé tel quel ou allié en proportions définies à d'autres métaux. Les mines de cuivre natif du lac Supérieur fournissent, il est vrai, un métal pur et applicable directement aux emplois électriques, mais elles ne peuvent suffire à la demande. Aussi, il y a une vingtaine d'années, un grand nombre d'usines de raffinage électrolytique se créèrent en Allemagne, en France et en Angleterre. D'abord très prospères, elles subirent bientôt la concurrence d'usines similaires organisées aux États-Unis. Celles-ci, plus rapprochées des centres de production du cuivre brut, organisées en grand et avec cette admirable entente des questions industrielles qui caractérise l'esprit américain, ont depuis imposé leurs produits au monde entier, et, actuellement, le raffinage du cuivre est, dans l'ensemble, un monopole des États-Unis.

Voyons donc comment opèrent les usines américaines, par exemple cette gigantesque *Anaconda Mining Co.*, qui produit journellement cent cinquante tonnes de cuivre pur. Trois immenses halls placés côte à côte renferment les bacs à électrolyse, sortes d'auges en bois doublées intérieurement de

plomb ; dans chacune plongent, au sein du sulfate de cuivre, deux électrodes : l'une, la positive, est en cuivre brut ; l'autre, la négative, est une mince lame de cuivre pur ; le courant passe et dépose sur celle-ci du cuivre pur, un des produits de l'électrolyse, tandis que l'autre, l'acide sulfurique, attaque l'électrode positive et reforme dans le bain autant de sulfate qu'il en avait été détruit par l'électrolyse. Peu à peu l'électrode négative engraisse, l'électrode positive maigrit, et les impuretés qu'elle contenait viennent dans le bain, dont elles virent la couleur du bleu au vert sale, puis s'oxydent au contact de l'air et tombent au fond des bacs sous forme de boues grisâtres. Les électrodes en cuivre pur, amenées à l'épaisseur voulue, sont retirées du bain, fondues et remplacées par de nouvelles lames ; ainsi l'usine ne chôme ni le jour ni la nuit. En même temps, un jeu de pompes assure la circulation du sulfate d'un bac au suivant, et tout le liquide passe ainsi dans d'immenses citernes de décantation, où il abandonne ces précieuses boues, riches de tout l'or et de tout l'argent contenus dans le cuivre brut : à elle seule, la valeur des boues couvre les frais du raffinage, si bien que le cuivre pur peut être livré presque au même prix que le cuivre brut[1].

Grâce à l'admirable organisation des usines américaines, il n'y a plus place, en Europe, pour des opérations analogues ; seules, quelques petites usines ont pu s'y maintenir à la faveur de circonstances particulières, comme, dans la région lyonnaise, l'utilisation des déchets de tréfilerie et d'orpaillage. Mais l'ancien continent peut encore lutter, à condition de produire le cuivre non plus à l'état brut, mais ouvré, et de revenir ainsi aux traditions et aux procédés de la galvanoplastie. C'est ce que réalise avec succès, bien que loin des centres producteurs et des forces motrices économiques, une des plus belles usines électro-chimiques du monde : je veux parler des usines électro-chimiques de Dives (Calvados) qui, fondées il y a dix ans, occupent actuellement plus de mille ouvriers et produisent annuellement huit mille tonnes de

1. Le raffinage du cuivre donne annuellement, comme sous-produits, 620 000 kilogrammes d'argent et 3 100 kilogrammes d'or.

métal, cuivre pur, cupro-manganèse et laiton, sous formes de tubes obtenus directement par galvanoplastie, de lames et de fils.

*
* *

Le cas, actuellement unique en Europe, des usines de Dives, marque clairement quelles sont, pour le producteur européen, les conditions avantageuses de l'électro-métallurgie du cuivre. Cet exemple mérite d'être suivi [1]; la consommation des cuivres ouvrés est assez considérable dans le monde pour qu'il reste, de ce chef, une large place aux opérations industrielles. Mais un entraînement, peut-être irréfléchi, semblable à la fièvre de l'or qui prend les hommes après la découverte de certains placers, pousse aujourd'hui nos électrochimistes français bien loin de ces trop vieilles applications, et oriente toutes les intelligences, tous les capitaux, vers de nouvelles et retentissantes découvertes de l'électro-chimie.

De ce côté, il est vrai, tout a le charme des idées neuves et l'attrait de l'imprévu ; on est suspendu entre la fortune et la faillite, et les imaginatifs, oublieux des mécomptes, se redisent les résultats admirables obtenus dans certaines usines : telles les légendes qui, aux mines d'or, se créent autour de claims privilégiés. En tout cas, celui qui étudie ces questions en dehors de toute préoccupation financière doit constater que l'usine électro-chimique moderne a pour elle une véritable originalité ; jusqu'en ses détails, elle se différencie du raffinage du cuivre, cette douairière de l'électro-chimie, une douairière vieille de vingt ans ! Tout comme les usines de Dives, les usines américaines de cuivre empruntent au charbon leur force motrice. L'électro-chimie moderne dédaigne ces antiques procédés ; elle est toute aux procédés hydro-électriques. C'est aux torrents des Alpes et des Pyrénées qu'on demande aujourd'hui l'énergie nécessaire. Il y a dix ans encore, ils bondissaient, gais et libres, de roc en roc; aujourd'hui, combien d'entre eux, enfermés dans un corset d'acier, s'en vont tourner la meule au fond des usines ! Ainsi, formant des chutes artificielles dont la hauteur atteint parfois six cents mètres,

1. Deux usines analogues sont en construction, l'une en Russie, l'autre en Angleterre.

ils dévalent du haut de leurs montagnes, à une vitesse de projectile, jusqu'aux ailes de bronze des turbines qu'ils entraînent et dont la rotation commande celle des générateurs électriques, dynamos à courant continu pour l'électrolyse, alternateurs pour les fours électriques.

Le rêve des électro chimistes, comme de tous les industriels, est de transformer un produit abondant et peu coûteux en un autre d'un prix élevé et d'une grande consommation ; à ce point de vue, l'électrolyse du chlorure de sodium ou sel marin, et de son sosie le chlorure de potassium, constitue l'opération idéale. Comme matière première, un des corps les plus abondants de la nature, et, comme produit, toute une série de corps appartenant à la grande industrie chimique et dont les débouchés sont, pour ainsi dire, illimités : le chlore et les hypochlorites, aux innomblables emplois décolorants et désinfectants ; la potasse et la soude, utilisées pour la verrerie, la cristallerie, la fabrication des savons ; l'acide chlorhydrique ; les chlorates et perchlorates, utilisés en médecine et pour la préparation des explosifs. Aussi, nulle opération électrolytique n'a-t-elle, plus que celle-là, excité l'ingéniosité des chercheurs, nulle aussi n'a connu de plus éclatants succès, de plus affligeantes déconvenues ; elle cache, en effet, sous l'apparence d'une facilité tentatrice, des difficultés de premier ordre. La première est l'abondance même des produits qu'elle offre, pêle-mêle, à l'opérateur ; pour obtenir chacun d'eux séparément, et avec son rendement maximum, il a fallu des années d'efforts laborieux. Il a fallu secondement triompher d'un autre ennemi, le chlore, terrible rongeur d'électrodes, et ç'a été pour les inventeurs la tâche la plus ingrate, celle où nulle vue théorique ne guide les essais, où la réussite ne dépend presque que du hasard ; souvent encore, il a fallu parquer ce produit encombrant dans un coin de l'auge électrolytique, pour préserver de son action le reste du liquide, et on y est parvenu à l'aide de cloisons poreuses, mais combien difficiles à réaliser pour être en état de résister à ce corps qui se combine à tant d'autres, et qui désagrège ceux auquels il ne peut se combiner !

Malgré ces difficultés rebutantes, l'électrolyse des chlo-

rures occupe aujourd'hui de nombreuses usines et doit être considérée comme une des branches de l'électro-chimie dont l'avenir est le plus grand, à cause de ses débouchés presque illimités. C'est ainsi qu'en Allemagne le chlorure de potassium des inépuisables gisements de Stassfurt est traité électrolytiquement pour fabriquer la potasse ; la fabrication de la soude électrolytique s'est concentrée dans les Alpes françaises, à proximité des savonneries de Marseille, des verreries de Lyon et de la Loire ; la préparation électrique du chlorure de chaux, corollaire des précédentes, suffit amplement, dès aujourd'hui, aux besoins de l'industrie ; les hypochlorites décolorants, et spécialement celui de soude, sont devenus les auxiliaires des industries du papier, par leur emploi au blanchiment de la pâte ; enfin, la préparation du chlorate et du perchlorate de potasse, utilisant les méthodes découvertes par MM. Gall et de Montlaur, est devenue, dans les Alpes françaises, le Jura suisse et la Suède, une des plus fructueuses parmi les industries électro-chimiques. Elle a même eu cette heureuse fortune de supprimer l'ancienne préparation par voie chimique, il y a peu d'années encore monopolisée par l'Angleterre ; puis, désireuse d'étendre ses débouchés, elle a cherché et trouvé des emplois nouveaux dans la fabrication des explosifs : on prépare actuellement, à l'usine de Chedde, près Chamonix, un produit nommé *cheddite* et qui n'est autre chose qu'un composé nitré, généralement de la nitronaphtaline en solution dans l'huile de ricin, et auquel est incorporé du chlorate de potasse pulvérisé. Ce corps, dont le monopole de l'État français en matière d'explosifs n'a pas permis l'emploi chez nous, s'exporte actuellement à l'étranger en quantités considérables, principalement en Allemagne et en Russie.

Ainsi, dans toute cette branche des opérations industrielles, nous assistons à une lutte prodigieusement active entre les anciens procédés chimiques, aux assises centenaires, et les méthodes nouvelles. Les premiers, avec les capitaux puissants dont ils disposent, avec toutes les industries dont ils sont solidaires, sont capables d'une longue résistance ; pourtant on les voit faiblir, et il est présumable qu'un jour le marché de la potasse, de la soude et des chlorures décolorants finira par leur échapper, comme le cas s'est déjà réalisé

pour le marché plus restreint des chlorates. Déjà cette évolution avait été nettement aperçue par une des sommités scientifiques de la Suisse, le professeur Lunge, qui disait, il y a deux ans, dans une conférence faite à Liverpool : « Autant que nous puissions le voir par la marche générale des recherches entreprises, la prochaine génération tirera tout son chlore de l'électrolyse », et il est vraisemblable que cette prédiction ne péchait que par excès de prudence.

*
* *

Mais, en même temps qu'elle s'étendait sur le domaine de la grande industrie chimique, l'électricité conquérait à l'humanité de nouveaux produits, ou du moins faisait passer leur préparation du laboratoire à l'usine. Tel est le cas de l'aluminium, ce métal léger comme le verre, inaltérable comme l'argent, ce métal dont le minerai est peut-être le plus répandu sur la terre, puisque l'argile de notre sol en est faite, et que pourtant l'humanité semble avoir ignoré jusqu'en ces dernières années. Ici, toutefois, la légende a précédé l'histoire : à l'en croire, un pauvre artisan romain aurait jadis tiré du verre un métal, léger comme lui, avec lequel il fit une coupe qu'il offrit à l'empereur Tibère. César accepta ce don, loua l'ouvrier, puis, pris d'une inquiétude soudaine, lui demanda s'il avait révélé son secret. « Il n'est connu que de moi seul et de Jupiter », répondit l'homme. Tibère alors, craignant que la valeur de l'or et de l'argent ne vînt à être subitement dépréciée par un métal aussi répandu que l'aluminium, donna ordre de détruire l'atelier du malheureux artisan, et à lui-même il fit trancher la tête, *eum decollari jussit imperator*.

De fait, il est possible, à la rigueur, qu'en chauffant dans ses creusets un mélange d'argile, de charbon et de borax, quelque artisan y ait pu trouver des parcelles d'aluminium ; mais, il faut le déclarer hautement, l'homme qui a vraiment trouvé l'aluminium, celui qui nous a révélé toutes ses propriétés, ses procédés de fabrication, ses principales applications, c'est Henri Sainte-Claire Deville, le savant illustre qui, suivant l'expression de Pasteur, a tenu durant trente années,

jusqu'à sa mort, en 1881, le sceptre de la chimie minérale. Par malheur, au moment de ses études sur l'aluminium, vers 1855, les piles étaient le seul électrogène connu, et il fallut se contenter des procédés purement chimiques qui, passant par l'intermédiaire du sodium, mettaient l'aluminium, par son prix de revient, à côté des métaux précieux auxquels semblait le rattacher son inaltérabilité. En 1886 encore, l'industrie chimique de l'aluminium était localisée à Salindres, dans le Gard ; elle occupait trois ouvriers, et le métal valait 80 francs le kilogramme. Mais, depuis, les progrès de l'hydraulique et de l'électricité ont permis d'obtenir à bas prix l'énergie électrique, et les méthodes électrolytiques indiquées par Deville ont pu recevoir leur application. De ce fait, l'aluminium est descendu au palier des métaux communs, à côté du cuivre ; sa production annuelle est voisine de douze mille tonnes, et occupe quatre mille ouvriers, et son prix de revient, voisin de 2 fr. 50 le kilogramme, est peut-être destiné à s'abaisser encore, mais il ne faut pas se dissimuler que le problème ainsi posé n'est pas du ressort de l'électricité, car le prix du métal est commandé par celui de son oxyde, l'alumine, obtenue actuellement aux dépens de la bauxite par des opérations assez longues et coûteuses [1].

Actuellement, la production mondiale de l'aluminium est localisée dans un petit nombre d'usines [2] ; les procédés employés sont par suite peu nombreux ; on peut même, en négligeant de légères divergences qui n'ont sans doute pour but que de justifier les brevets, les ramener à un seul : l'électrolyse de l'alumine dissoute dans la cryolithe, composé naturel de sodium et d'aluminium dont le Groenland et l'Oural renferment d'importants gisements. L'opération se fait dans des fours en aggloméré de coke, tantôt profonds et cylindriques,

1. Dépenses approximatives nécessaires pour la production d'un kilogramme d'aluminium :

Alumine	Fr.	1 50
Cryolithe		» 06
Électrodes en charbon		» 50
Force motrice		» 44
TOTAL . .	Fr.	2 50

2. Dont deux en France, à La Praz et à Saint-Michel de Maurienne (Savoie).

tantôt évasés en forme de cuvette, par où ressort le courant amené par une électrode également en aggloméré ; mais ce qui caractérise ces fours électriques, c'est qu'ils sont chauffés, non du dehors, mais en dedans, par le courant même qui les traverse et qui les maintient à une température voisine de 850 degrés. A cette température, la cryolithe est liquide et dissout l'alumine ; celle-ci s'électrolyse, donne de l'aluminium qui tombe liquide au fond du bain, tandis que l'autre élément, l'oxygène, s'unit au charbon de l'électrode mobile pour donner de l'oxyde de carbone, dont la flamme bleuâtre voltige au-dessus du bain fondu ; de temps en temps, on ajoute de l'alumine pour remplacer celle qui s'est décomposée, et, toutes les vingt-quatre heures, on procède à la coulée du métal formé dans les fours.

Telle est, réduite à son squelette, l'opération électrochimique. Perfectionnée peu à peu dans ses détails, elle livre actuellement un métal remarquablement pur, à 99 et même 99,5 p. 100 d'aluminium : condition essentielle pour nombre d'emplois, car, si le métal pur résiste bien aux agents ordinaires, air, eau, acides, en revanche l'aluminium souillé d'impuretés est promptement rongé, surtout par l'eau de mer, et transformé en une masse spongieuse qu'une épingle traverse aisément. Actuellement déjà, et bien que la période des discussions et des essais ne soit pas close encore, l'aluminium pur a reçu de nombreux emplois pour lesquels sa légèreté et son inaltérabilité le rendent sans rivaux : il suffira de rappeler sa récente introduction dans l'armée, en remplacement des ustensiles de campement en fer blanc. Pour les canalisations électriques, l'aluminium se pose aussi en rival du cuivre, auquel il est substitué dans nombre d'installations modernes. Mais c'est plutôt comme associé du cuivre que comme son rival, qu'il a trouvé ses plus nombreux emplois : formant avec lui une admirable série de bronzes inaltérables, légers, élastiques, tenaces, il trouve ainsi dans les arts et l'industrie cent applications diverses.

Chose curieuse, ce métal, dont la propriété la plus précieuse nous a paru être l'inaltérabilité, doit la plus importante de ses applications à une propriété inverse de celle-là. Expliquons-nous : l'apparente froideur de l'aluminium vis-à-vis

des agents atmosphériques, de l'oxygène en particulier, n'est qu'un masque trompeur dû sans doute à une mince couche d'oxyde qui protège sa surface à la manière d'un vernis; qu'on chauffe le métal, le masque tombe, ou s'écaille, et l'aluminium se révèle à nous avec son vrai caractère : il se combine alors à l'oxygène avec autant de violence que son voisin, le magnésium, et peut brûler, comme lui, avec un incomparable éclat. Il est même capable, le cas échéant, de dérober leur oxygène à ses voisins : des mélanges d'oxydes métalliques et d'aluminium en poudre réagissent, quand on les enflamme en un point, avec une extrême énergie, et on raconte même que c'est de semblables compositions qu'étaient remplis les obus avec lesquels les Américains incendièrent, en vue de Cuba, la malheureuse flotte espagnole. Mais ces propriétés réductrices de l'aluminium ont reçu d'autres applications, d'une utilité moins discutable, dans les usines métallurgiques : avant la coulée, on jette dans la poche pleine d'acier fondu une faible quantité d'aluminium, environ deux cents grammes par tonne; le métal se répand dans la masse fondue, y traque les oxydes, les réduit, et donne par suite à l'acier une netteté et une homogénéité qui accroissent grandement sa résistance à la rupture.

Ainsi, en fabriquant l'aluminium, c'est véritablement d'un combustible nouveau qu'on a doté l'industrie, et la chose est devenue plus visible encore depuis qu'un industriel d'Essen, M. Goldschmidt, a créé sur ces données une nouvelle métallurgie, applicable surtout aux métaux réfractaires, et qu'on nomme aujourd'hui l'alumino-thermie. Veut-on, par exemple, obtenir du chrome métallique? Au lieu de réduire, suivant les vieilles règles de la métallurgie, l'oxyde par du charbon, on le réduira par l'aluminium : un mélange d'oxyde de chrome et d'aluminium en poudre est introduit dans un creuset; on l'enflamme avec une cartouche spéciale et un fil de magnésium; aussitôt la réaction s'amorce, l'aluminium s'empare de l'oxygène, la chaleur dégagée est telle que la température est comparable à celles qu'on a réalisées dans le four électrique; puis la réaction s'arrête, et au fond du creuset, sous une couche à demi cristallisée d'alumine, on trouve un culot massif de chrome. Et c'est ainsi qu'actuellement, aux forges

d'Essen, on prépare par centaines de kilogrammes le manganèse et le chrome utilisés pour la fabrication d'aciers spéciaux, avec lesquels se font obus et plaques de blindage.

*
* *

Après avoir marqué nettement, comme nous avons essayé de le faire au début de cet article, la différence théorique qui sépare l'électrolyse de l'électro-thermie, nous devons nous attendre à ce que des opérations aussi distinctes exigent des dispositifs, des appareils entièrement différents. Dans la pratique, il n'en est rien, et on voit couramment les usines électro-chimiques préparer indifféremment et dans les mêmes fours, suivant la demande et le prix de vente, l'aluminium ou le carbure de calcium. C'est ce qui s'est produit surtout il y a quelques années, alors que l'industrie du carbure, encore à ses débuts, permettait d'entrevoir et parfois de réaliser de grands bénéfices. A ce moment, les droits résultant des brevets n'étaient pas clairement délimités, de telle sorte que toutes les usines électro-chimiques s'étaient jetées sur ce nouveau produit; en même temps, des usines en nombre considérable s'édifiaient en vue de sa fabrication; ce fut vraiment la folie du carbure, et en 1899, rien qu'en France, la moitié des forces utilisées pour l'électro-chimie, soit soixante mille chevaux, travaillait pour cette seule industrie.

Ces beaux jours ont eu des lendemains moins heureux; à un certain moment, on a même pu craindre un krach formidable qui, il faut l'espérer, sera évité par le développement progressif de l'éclairage à l'acétylène; au reste, le temps a fait son œuvre, et cette industrie est entrée dans une phase normale, où il est possible de l'étudier et de démêler quelques-uns des problèmes qu'elle pose. Problème historique d'abord, et l'existence même d'un tel problème semble un défi à la raison humaine. Voilà une découverte, capitale pour l'humanité, qui a été faite il y a quelques années à peine, presque sous nos yeux, et il nous est presque impossible de nommer son auteur! Les Américains désignent leur compatriote Wilson, les Allemands, Borchers, les Français, MM. Moissan et Bullier. Ils prennent des brevets, et, dans chaque pays, les

tribunaux trouvent des raisons valables pour accepter seulement ceux de leurs compatriotes. En France, après plusieurs années de procès, la vérité légale est la suivante : l'invention du carbure de calcium appartient à M. Moissan et à son collaborateur M. Bullier.

Par bonheur, la vérité scientifique paraît moins difficile à établir. Presque tout ce que nous savons de précis sur le carbure, nous le devons à M. Moissan et à ses collaborateurs, et n'est d'ailleurs qu'un chapitre dans une mémorable série de travaux scientifiques, commencés, dès 1891, par les études sur le carbone et le diamant. D'autres, à coup sûr, ont obtenu ce carbure, qui se forme spontanément dans les fours électriques faits d'un bloc de chaux vive. Mais c'est M. Moissan qui nous a appris comment, aux températures élevées produites dans ce four, la chaux et le charbon pouvaient réagir avec élimination de gaz oxyde de carbone, pour donner un produit chimique contenant, uni au carbone, le métal dont la chaux est l'oxyde, c'est-à-dire le calcium; que ce produit, liquide à cette température, était à froid un solide compact, grisâtre, et dont la propriété caractéristique est de décomposer l'eau, sitôt mise en contact avec elle, en donnant, avec un résidu de chaux, un gaz, l'acétylène, à peine connu autrefois, mais qu'on a pu appeler du carbone gazeux, car il contient 92 p. 100 de son poids de carbone, uni à 8 d'hydrogène. Ce gaz, en brûlant dans l'air dans des conditions convenables, y produit la flamme, d'une blancheur et d'un éclat incomparables, que chacun connaît aujourd'hui.

Autour de ces découvertes fondamentales viennent se grouper une multitude de travaux se rapportant, les uns à l'utilisation du carbure, les autres à sa production. Il a fallu créer tout un outillage pour l'éclairage à l'acétylène, et c'est à cette période d'essais que se rapportent quelques accidents dus à l'emploi de ce gaz; ces accidents ont pu un moment ralentir l'essor de l'éclairage à l'acétylène, mais la preuve est faite aujourd'hui que le nouveau gaz est tout aussi maniable que le gaz d'éclairage, et nullement plus dangereux.

En même temps, les conditions économiques les plus favorables à la production du carbure étaient minutieusement étudiées. On reconnaissait que les températures primitivement

employées étaient trop élevées pour un bon rendement, on modifiait la forme des fours et les constantes du courant électrique; et les résultats obtenus étaient tels que la production en carbure par jour et par cheval passait de 2 kil. 4 à 4 kil. 6. Aujourd'hui que les secrets de fabrication ont été percés à jour, que les brevets ont reçu une sanction juridique, et que chacun a pu voir fabriquer du carbure de calcium à l'Exposition universelle, il est possible de visiter les usines à carbure. Prenons-en une comme type, celle de Notre-Dame-de-Briançon où sont exploités les brevets Bullier.

L'usine, située sur les bords de l'Isère, dans un des plus beaux sites de la Savoie, emprunte son énergie à deux torrents : l'un, l'Eau Rousse, voisin de l'usine, fournit 3 500 chevaux, l'autre, le torrent de Belleville, à douze kilomètres de là, engendre 6 500 autres chevaux de puissance qui, convertis en courant électrique à haute tension, sont transportés sur des fils de cuivre jusqu'à Notre-Dame-de-Briançon. Puis toute cette énergie électrique, ramenée par des transformateurs à l'état de courant à grande intensité et de faible tension, pénètre dans la salle des fours. Ils sont là une vingtaine, placés côte à côte, construits extérieurement en briques réfractaires, intérieurement en agglomérés de coke; une électrode en charbon, grosse comme le corps d'un homme, plonge dans chacun d'eux; par le haut ouvert du four on introduit le mélange, préparé à l'avance, de chaux vive et de coke concassés en menus morceaux; un ouvrier maintient la fixité du courant à travers la masse en agissant sur l'électrode mobile; une flamme bleuâtre, celle de l'oxyde de carbone qui se dégage, voltige à l'orifice du four. Toutes les deux heures, on débouche avec un ringard en fer le trou de coulée placé à la partie inférieure; alors un jet éblouissant de carbure fondu s'écoule dans la lingotière. Bientôt solidifié, il est concassé et scellé hermétiquement dans des bidons en fer; ainsi placé à l'abri de l'humidité qui le décomposerait, il est prêt pour l'expédition. Chaque jour, vingt tonnes de carbure sortent de l'usine, représentant, au cours moyen de quatre cents francs la tonne, une somme voisine de huit mille francs.

Ce carbure, c'est en somme de l'énergie qui voyage, l'énergie des chutes d'eau qui ont servi à sa préparation.

Un kilogramme de carbure représente, par sa combinaison avec l'eau et la combustion de l'acétylène produite, environ 5 000 calories, soit un peu moins qu'un kilogramme de houille; cette énergie, ainsi concentrée sur un petit volume, n'a guère servi jusqu'ici qu'à faire de la lumière, mais qui peut prévoir le rôle qui l'attend? Il faut, à coup sûr, se garer des utopies et ne pas trop compter sur le carbure comme producteur de force motrice, mais c'est plutôt sous forme de réactions chimiques que son énergie pourra être utilisée. Déjà, on l'a employée pour la métallurgie; en outre, il peut servir de point de départ pour l'élaboration d'un grand nombre de produits organiques : M. Berthelot n'a-t-il pas indiqué jadis une méthode pour transformer en alcool son principal dérivé, l'acétylène? Mais, en laissant de côté des applications encore problématiques, il reste, pour le moment, comme assise de la nouvelle industrie, l'éclairage à l'acétylène, dont l'avenir est assuré; il possède, en effet, sur l'éclairage électrique et sur le gaz, l'avantage d'être portatif et applicable à de petites installations, et sur le pétrole, son plus sérieux rival, celui de fournir une lumière incomparable.

*
* *

Le carbure de calcium est un type : sur le même patron sont taillés bien d'autres carbures, siliciures, phosphures, produits inconnus il y a dix ans, que le four électrique nous a révélés, et dont la liste s'allonge chaque jour. Rien de plus attrayant pour le chimiste que de voir apparaître, aux températures élevées, ces affinités nouvelles que rien ne permettait de présumer et qui organisent la matière en de nouveaux équilibres; mais il est assez vraisemblable que les chercheurs auront bientôt épuisé le sujet, à voir l'ardeur avec laquelle ils s'y attaquent. En effet, il semble probable que le nombre des composés stables à ces très hautes températures est assez limité; déjà les chimistes en sont réduits à l'étude des corps les plus rares, et il faut bien avouer que, s'ils y découvrent d'intéressants sujets de thèses, on n'en doit plus guère attendre de produits d'application courante. Aussi, tout en sachant quelle réserve est nécessaire quand il s'agit de

pronostics scientifiques, on peut présumer que le rôle industriel du four électrique se limitera à un petit nombre d'opérations industrielles, dont la fabrication du carbure de calcium restera peut-être la seule importante ; à moins — ce que rien jusqu'ici ne permet de prévoir — que le four électrique ne vienne transformer la métallurgie du fer et de l'acier.

Si, nous fondant sur de simples vraisemblances, nous sommes amenés à limiter le rôle de l'électro-thermie, l'avenir de l'électrolyse, en revanche, nous apparaît comme illimité. Elle opère aux températures ordinaires, où les corps simples peuvent s'associer en d'innombrables combinaisons, et tous ces échafaudages moléculaires, l'électricité, avec son ordinaire souplesse, est aussi habile à les former qu'à les détruire. Elle fournit déjà à l'industrie moderne quelques-uns de ses corps simples, le chlore, le fluor, l'oxygène, l'hydrogène, l'or, l'argent, le cuivre, le zinc, le nickel, l'aluminium; elle a permis d'obtenir nombre de corps composés, anciennement préparés par d'autres voies, dont nous avons cité quelques-uns; elle nous en a donné d'autres, les percarbonates, les persulfates, les composés du vanadium qui, grâce à elle, font actuellement leur entrée dans l'industrie.

Mais c'est peut-être dans le domaine de la chimie organique que son rôle à venir est le plus important. Pour manier et transformer ces si délicates constructions d'atomes, il faut une main légère, sous peine d'en briser le fragile échafaudage; les méthodes ordinaires de la chimie sont souvent brutales; l'électricité, au contraire, apparaît comme l'ouvrier par excellence de cette œuvre nouvelle. On s'en aperçoit déjà aujourd'hui. L'industrie sucrière l'utilise pour l'épuration des jus sucrés, et on cite des usines où plusieurs centaines de chevaux électriques sont attelés à cette tâche ; le traitement des vins, le tannage des peaux, semblent vouloir utiliser à bref délai les procédés électriques ; déjà, on remplirait des pages avec la liste des produits organiques obtenus par électrolyse, dont quelques-uns dans des conditions remarquables de pureté et d'économie : chloroforme, bromoforme, iodoforme, cyanures, vanilline et une série interminable de matières colorantes.

Voilà donc toute une branche de l'électro-chimie, consacrée

aux produits organiques, devant laquelle s'ouvre un avenir illimité; et ce qui la caractérise, c'est qu'elle n'exige pas, pour être productive, de grandes quantités de puissance électrique, obtenue à très bon compte. Les produits organiques se vendent, non à la tonne, mais au gramme; leurs éléments premiers sont les corps les plus communs à la nature; pour les assembler en ces délicates constructions moléculaires, il faut plus d'adresse que de force. Aussi peu importe pour leur prix de revient que le courant soit engendré par des machines à vapeur ou par les turbines; c'est un élément accessoire. Il résulte de là que si, en ce qui concerne les autres industries électro-chimiques, les pays à puissances hydrauliques abondantes, comme la France, sont privilégiés, ils sont tous sur le même pied pour la production des composés organiques.

C'est ce qu'ont admirablement compris les Allemands, et c'est pour cela qu'avec une vision nette du but à atteindre, ils préparent, dans leurs universités, la voie à l'avenir industriel de leur pays. Chez eux, des laboratoires, des revues spéciales sont consacrés exclusivement à la science nouvelle. Voici d'ailleurs les conseils qu'un de leurs savants les plus autorisés, M. Ostwald, donnait à ses compatriotes, au congrès de Göttingen de la Société allemande d'électro-chimie. Après avoir constaté que d'autres pays sont mieux placés que l'Allemagne pour la production économique de l'énergie électrique, il invitait ses compatriotes « à porter surtout leur activité vers la fabrication des corps qui possèdent une valeur de production, on pourrait dire une valeur intellectuelle. L'industrie des matières colorantes est un exemple à suivre; il suffit de comparer le prix des couleurs avec celui des matières premières pour se rendre compte de quelle façon la valeur marchande d'un produit peut être plus de dix fois centuplée par addition d'intelligence. C'est par de semblables procédés qu'une industrie assure sa domination dans le monde. »

Ainsi, les mêmes qualités de clairvoyante opiniâtreté qui ont monopolisé en Allemagne la préparation des produits organiques, vont à nouveau être mises en œuvre pour maintenir ce monopole. Plus que tous les autres, M. Haller, professeur à la Sorbonne, a appelé l'attention, en France, sur cette évolution des industries chimiques, sur l'intérêt qu'il y

aurait pour nos laboratoires, pour nos industries, à ne pas s'en désintéresser ; il faut souhaiter qu'il soit entendu, et qu'au moins dans quelques centres, à Paris, à Nancy, à Lyon, puissent se constituer des centres d'études systématiques pour les problèmes électro-chimiques ; leurs efforts, on peut en être assuré, ne seront pas stériles.

*
* *

En marquant, comme nous avons essayé de le faire, l'état actuel de l'électro-chimie, en essayant de deviner son avenir, nous avons peut-être péché par omission : rien ne nous assure que l'électro-thermie et l'électrolyse resteront éternellement les deux seuls moyens pratiques que l'électricité mette à notre disposition pour réaliser des réactions chimiques ; dès à présent, il en existe un autre, l'effluve électrique, mais si peu connu dans sa théorie, si nouveau dans ses applications, qu'il est impossible de se prononcer sur son avenir.

Il y a bien des années déjà, notre grand chimiste, M. Berthelot, utilisait pour certaines réactions la décharge obscure et silencieuse qui jaillit entre deux conducteurs de large surface, reliés aux pôles d'une bobine d'induction ; avec elle, il parvenait, entre autres opérations, à transformer l'oxygène en cette modification allotropique aux affinités surexcitées qu'on appelle l'ozone. Depuis, les progrès de l'outillage électrique ont permis d'obtenir l'effluve dans des conditions d'intensité et d'économie inconnues à nos devanciers. Par là, la production de l'ozone est devenue industrielle, et ses applications commencent à se développer.

Mais des savants, et non des moindres, sont allés plus loin Sir William Crookes, le très savant et très original physicien anglais, a fait, en 1898, devant le meeting de Bristol de l'Association britannique, une conférence infiniment suggestive et dont la lecture a eu le don de mettre aux champs les imaginations des chercheurs. L'acide nitrique, nous dit-il, et, par suite, les nitrates peuvent être obtenus par l'effluve : si l'azote de l'air ne brûle pas au contact de l'oxygène, si notre atmosphère tout entière ne s'embrase pas d'une seule flambée, c'est que la température de cette flamme ne suffit

pas à en assurer la propagation; mais qu'intervienne l'effluve; elle fournira à l'atmosphère l'énergie supplémentaire requise, et alors ses deux gaz constitutifs pourront entrer en combinaison. De fait, l'expérience n'est pas nouvelle, elle a été faite il y a plus d'un siècle par Cavendish; mais aujourd'hui, en tenant compte des prix pratiqués au Niagara pour la production de l'énergie électrique et des expériences de lord Rayleigh sur l'énergie nécessaire pour entretenir la réaction, on trouve que cette réaction, où les matières premières sont l'atmosphère même et le sel de la mer, permettrait d'obtenir le nitrate de soude au prix de 125 francs la tonne, alors que les nitrates du Chili reviennent à 187 francs. Dès à présent, c'est la perspective d'une industrie avantageuse; pour l'avenir, quand les maigres réserves du Chili seront épuisées, c'est l'assurance d'un monopole.

Tel est le raisonnement de Crookes. Que manque-t-il pour passer de la théorie à l'acte? Une mise au point industrielle d'une expérience de laboratoire. Les difficultés sont grandes, est-ce à dire qu'elles soient insurmontables? Qu'on en vienne à bout, et voilà tout d'un coup, pour l'électro-chimie, un nouvel avatar, plus brillant que tous les autres : c'est l'électricité productrice du blé, et nourricière des hommes; besogne autrement importante que la préparation du carbure ou de l'aluminium, et qui suffirait à elle seule à utiliser toutes les chutes d'eau des deux mondes. Nous n'en sommes pas là, mais il faut laisser le temps faire son œuvre; lui seul nous dira s'il s'agit d'un espoir sans lendemain, ou si vraiment l'électro-chimie est destinée à un tel avenir.

L. HOULLEVIGUE

MOUSSE[1]

XLIII. — UNE FEMME A BORD

C'est très grave. Les matelots sont agités ; Biniou ne cesse de répéter en se grattant l'oreille d'un air soucieux :

— Tout ça n'est pas réglementaire...

Qu'y a-t-il donc? Peu de chose, en vérité : nous ne mettons à la voile que ce soir, parce que le cap'taine autorise l'embarquement d'un Brésilien marié depuis deux jours et de sa femme. Un serviteur nègre accompagne nos passagers. Mais tout cela nous retarde, car il faut aller prendre les bagages à l'estacade, au fond de la baie, parlementer avec les insurgés, répondre aux mille questions posées par les gouvernementaux, — ceux-ci voient des traîtres partout ! — informer notre consul. Bref, toute la matinée est perdue.

La femme du Brésilien est jeune, impérieuse et, surtout, capricieuse : elle entend, sur un voilier, doubler le cap Horn — rien que pour le plaisir de le doubler — et le mari s'incline.

Ce nouveau marié a un « je ne sais quoi » de parfaitement ridicule ; il est même trop classique. Je le plains, car sa femme, au contraire, me semble très belle et très spirituelle. N'a-t-elle pas dit au cap'taine, en me désignant :

1. Voir la *Revue* des 1er et 15 juillet.

— C'est votre mousse, capitaine ?

— Oui, madame.

— On dirait un ouistiti !...

Quelle fine comparaison ! Et comme je lui suis reconnaissant de me trouver l'air gracieux d'un mignon ouistiti ! Je ne vais pas m'embêter... car c'est moi, naturellement, qui suis chargé de les servir.

La dame — Zélia de... de ce que vous voudrez : un nom composé, très long, et qui se termine en « or » — rit comme une petite folle en pensant à ma cuisine. Rira bien qui rira le dernier, madame !...

Tous deux parlent un français joli, plein d'imprévu : c'est du portugais dénaturé. Elle, surtout, a des trouvailles charmantes,

Madame de... est une personne du beau monde ; fille unique, orpheline fort riche, appartenant à la plus haute aristocratie de Rio-de-Janeiro. Musicienne avec cela, je n'arrive pas à m'expliquer pourquoi elle a choisi ce mari stupide : le cigare, le rhum et le poker, — qu'il joue déjà en compagnie du cap'taine et du second, — l'absorbent entièrement.

A notre grande joie, elle emporte un excellent piano : on va danser !...

Dès le premier repas, avant que les ancres soient levées, madame de... se montre assez libre. Le capitaine, le second et cette brute de bosseman partagent le festin du bord avec nos deux passagers. Le domestique nègre m'aide à faire la cuisine. C'est par lui que j'obtiens quelques renseignements sur la belle Zélia. Ce nègre parle français ; il a été, me confie-t-il, le serviteur d'un homme célèbre en France.

Après le dîner, pendant que la bordée de quart vire les ancres à pic, paré à déraper, la créole se met au piano, installé sous la tente d'arrière. Pour nous montrer sa connaissance de nos mœurs, elle débute, en riant, par une chanson d'actualité parisienne :

En montant à
La tour Eiffel...

C'est idiot ; mais, à l'avant, les matelots virent au guindeau avec un entrain merveilleux. Seul, Biniou, qui n'est pas de quart, couché sur le panneau de la grande cale, proteste :

— Ça n'est pas réglementaire!...

Il n'en démord pas. Ensuite, la suave et distinguée personne attaque les morceaux des grands maîtres :

Elle ne savait pas, dans sa candeur naïve...

Sa voix de contralto a des notes vibrantes; elle chante en actrice consommée : timbre, expression, pose, geste, regard, tout en elle forme une délicieuse harmonie. Je suis sous le charme de son exaltation communicative. En versant le café, mes yeux rencontrent les siens; et je sens une flamme brûler mon corps. Le capitaine, la bouche ouverte, la contemple, dans une véritable extase...

Soudain, sur tribord, la canonnade des insurgés éclate dans la nuit; le bombardement recommence et le capitaine commande, au milieu du fracas :

— Chacun son poste pour l'appareillage!... Largue tout... et dérape!...

Une demi-heure après, *la Réunion* franchit, plein vent arrière, la passe hérissée de canons. Sur la dunette, notre passagère agite des fleurs, dont elle apporta une brassée. Salut gracieux à Rio, ville superbe ensanglantée par la guerre civile. Je crois entendre le génie de sa rade magnifique pleurer au fond des eaux.

XLIV. — SES YEUX

Oh! ses yeux... ses grands yeux sombres, cerclés de bleu... J'ai rêvé d'eux toute la nuit — et, maintenant, je les admire en versant le café...

— Dis, donc, mousse, tâche moyen d'être convenable, espèce de morveux!...

Mais, doucement, gentiment, elle prend ma défense :

— Voyons, capitaine, c'est bien naturel, à son âge... Laissez-le, cet enfant! Et puis, vous savez, je n'ai point sollicité un passage sur votre navire pour être une cause de gêne ou d'ennui... Je veux être considérée, ici, à bord, comme un garçon, un mauvais sujet, un camarade... N'est-ce pas, Domingo?

Le mari, dans son hamac, remue quelques doigts paresseux en signe d'assentiment.

C'est égal, je vais ouvrir l'œil, car le cap'taine m'a fait une terrible grimace... Serait-il jaloux, déjà?...

Biniou, décidément hostile, me dit, avec mauvaise humeur:

— Tu sais, mousse, ta passagère, c'est pas grand'chose de bon...

— Biniou!...

— Assez! j'y vois clair... Tu louches déjà en la regardant. Méfie-toi! Si jamais les officiers s'aperçoivent de ton manège, je ne réponds pas de tes côtes...

— Mais comment veux-tu, Biniou, que cette dame prenne garde à moi?

— Mais oui, bien sûr, qu'elle y prendra garde...

— Que dis-tu, Biniou?

— Suffit!... Cette femme nous portera malheur... Son mari, elle s'en f... comme de coller un tampon, et son embarquement est une lubie désastreuse pour nous. Tu connaîtras bientôt que cette gueuse parfumée nous est envoyée par le démon... Cela finira mal... Et qui te dit qu'elle n'est pas le grand diable d'enfer en personne?...

— Biniou, si le diable est une jolie femme, j'aime beaucoup le diable.

— Taisez-vous, blagueur de Parisien!... Car tu entends bien, mousse? Nous avons encore un mois de mer avant d'atteindre Buenos-Ayres : eh bien! je veux que le cric me croque si d'ici là nous ne nous battons pas à cause d'elle. Remarque ce que je te dis... et méfie-toi!

Je quitte Biniou, étant peu disposé à écouter un sermon; mais, comme lui, je pense que la vie du bord va changer...

Le jour se lève, magnifique.

Je filtre, avec soin, le café du matin, en aspirant la brise à pleins poumons. Nous avons toutes voiles et brise ronde. Là-bas, aux confins de la plaine bleue, le soleil monte. Et le voici, Dieu superbe, qui apparaît nu dans le ciel : — il doit avoir si chaud, ce soleil fou qui miroite comme un bloc d'or en fusion!

Biniou qui tient — il est agaçant! — à faire de *la Réunion* un navire hanté, vient m'aider à moudre le moka.

— Beau temps, hein, mousse?

— Oui, Biniou, beau temps.

— Tu ne crois pas au diable, Parisien?

— Encore!... Ah! tu m'embêtes à la fin!...

— Tu n'y crois pas... Tu as bien tort. Moi qui te parle, j'ai vu un korrigan, aussi vrai que je te vois...

— Tu étais saoul, Biniou.

— Tâche d'être poli, hein?

— Voyons, sérieusement, gabier, le démon apparaît-il quelquefois sous les traits d'une jolie femme?

— Certainement; cela s'est vu...

Biniou me laisse pour aller prendre la barre. Je cherche anxieux, la solution de ce problème difficile : faire un bon café, un nectar... pour Elle! La sinistre figure du génie des ténèbres, évoquée par Biniou, ne me tarabuste pas.

J'entends près de moi un léger bruit...

Madame Zélia de... me regarde; ses grands yeux bruns sont encore troublés par les brumes du sommeil. Gravement, je la salue; et, pris d'une terreur folle en voyant, debout sur la dunette, le cap'taine, je m'enfuis...

Je sers le café, mais je dois donner une pitoyable opinion de mes qualités de « verseur »! La cafetière tremble — non, elle danse! — et, sous prétexte d'offrir un « bain de pied » au bosseman, j'arrose son pantalon blanc. Ça le brûle, il crie, fulmine... et je me sauve dans ma cuisine. Là, pour me remettre, je fredonne quelques airs en faisant ma toilette, — car depuis qu'Elle est ici, je suis propre comme un sou neuf.

Au déjeuner, madame de... me dit, d'un ton souverainement aimable :

— Êtes-vous musicien, mousse?

— Oh! non, madame...

Le cap'taine intervient :

— Vous savez, madame, le Parisien fait beaucoup de manières, mais il est bête à manger du foin.

— Tiens! vous êtes Parisien?

— Excusez-moi, madame, je connais un peu notre capitale, mais je suis né à La Rochelle.

— C'est joli, Paris, n'est-ce pas?

Le cap'taine répond gracieusement pour moi :

— Est-ce qu'il sait, ce moussaillon, si c'est joli!... Croyez-moi, madame, ne vous intéressez pas trop à ce garnement : c'est une ficelle de premier ordre... Allez! d'rive dans ta mayance!...

Mais ma protectrice, émue de ma confusion, me retient encore; avec un accent câlin qui me va droit au cœur, elle déclare:

— Vous êtes méchant, capitaine!... N'est-ce pas, mousse, qu'il est méchant?

Je m'abstiens de répondre; le cap'taine m'ordonne de grimper sur le pont. Je file, rageur.

— Sale cap'taine!

XLV. — ZÉLIA VEUT UN REQUIN

Il pleut à torrents. Une véritable cataracte fond sur nos têtes. En un clin d'œil, des cuvettes improvisées sont disposées sur le pont pour recevoir la bienfaisante averse. Toute ma batterie de cuisine est mobilisée : marmites, plats et assiettes sont placés un peu partout. — Nous ne manquons plus d'eau, mais nous sommes toujours à la ration : aussi les matelots sont-ils enchantés de pouvoir doubler et même tripler le « quart » réglementaire. Pendant plusieurs minutes, ils s'en donnent à cœur joie : ils boivent, à plat ventre sur le pont, l'eau qui vient du ciel et sillonne le plancher. La belle Zélia s'amuse follement.

La pluie ne dure que dix minutes; aussitôt après, les cieux reprennent leur implacable pureté.

Tout à coup, Biniou, posté dans la grand'hune, crie :

— Ohé! en bas... Des requins sous le vent à nous!...

On se précipite. Notre passagère bat des mains, ravie :

— Des requins! des requins!...

— Où donc?

— Mais, tenez, capitaine, là-bas... Ils sont trois, et de taille!

— De ma vie, — ajoute le bosseman, — je n'en ai vu d'aussi considérables.

Ils sont, en effet, « considérables » : leurs nageoires ressemblent à des voiles de tartane. Et ils paraissent se diriger vers nous.

— Oh! capitaine, je vous en supplie, pêchez-en un!...

C'est la dame qui fait cette prière : elle a sans doute envie d'emporter un requin. Ce serait un « souvenir » original de sa traversée.

Mais les monstres suivent à longue distance. Leurs énormes queues fourchues fouettent l'eau bruyamment.

Il est presque impossible de tenter la chasse; nous ne sommes pas outillés pour cela.

Notre singulière compagne est désolée. Elle accuse le capitaine de manquer de courtoisie :

— Vous n'êtes pas gentil, capitaine!

— Mais, madame...

— Non! non! vous n'êtes pas gentil... Si vous vouliez, vous pourriez très bien prendre un de ces trois monstres.

— Je vous assure que non, madame. Du reste, il faudrait de l'appât... et nous n'avons rien.

— Allons donc!...

Celle que Biniou appelle le Diable me regarde :

— Jetez le mousse à la mer... ça fera de l'appât!

Charmante plaisanterie! Le capitaine se tord... Et elle, la vilaine, du coin de l'œil, m'examine en souriant.

Décidément, il n'y a pas que les Parisiennes qui ont de l'esprit...

XLVI. — SES LÈVRES

Elle met une véritable insistance à m'adresser la parole, mais je lui réponds avec réserve.

La nuit tombe, sans lune. Des torrents de pluie ont encore rafraîchi l'air. L'orage dissipé, le ciel devient d'une pureté étrange. L'écharpe lumineuse de la voie lactée est éblouissante. Zélia se met au piano, sous la tente; elle joue de mémoire, merveilleusement, — pour nous du moins. — M. Domingo, dans la chambre des officiers, caresse le *flush* royal en compagnie du second et du cap'taine. Seul, le bosseman, la pipe aux dents, fait des grâces, à une distance respectueuse de ma sirène... Car c'est une sirène, n'en doutez pas. Je suis, à cette heure, enchanté d'être mousse : à part l'homme

de barre, tous les matelots écoutent le piano, mais de l'avant, tandis que moi... quelle veine! Sous prétexte de faire du thé — et c'est un excellent prétexte — je vais, je viens à ses côtés, je vire autour d'elle, me grisant de son parfum de femelle chaude, sous l'œil redoutable et bête du farouche maître d'équipage.

Elle est admirable dans cette « obscure clarté » équatoriale. La lumière douce de l'habitacle donne à son teint un éclat dont s'éprendrait le pinceau d'un moderne Vinci. Ses cheveux se sont à demi dénoués, et je devine son corps sous l'étoffe transparente qui épouse sa grâce ondulée, livre le mystère des lignes. Je trépide comme une machine lancée à fond; il me semble que je vais faire explosion. Elle se penche, me regarde. Et cela me fait mal. J'ai peur, par instants, de perdre connaissance...

Chose curieuse, depuis notre départ de Rio, les matelots ne parlent plus d'elle. Biniou, lui-même, s'est tu. Mais j'ai vu, parfois, de singuliers coups d'œil jetés par les yeux sombres de ces mâles robustes qu'une femelle vient braver sur une planche perdue entre le ciel et l'eau... Oui, Biniou, tu as raison, décidément: c'est le grand diable d'enfer qui est ici... Cela fera du vilain, un jour ou l'autre...

Mais la « soirée » prend fin. Enveloppé dans ma couverture, je cherche le sommeil... et j'entends, tout à coup, là, près du panneau de la cale d'arrière, où je me suis réfugié pour dormir à l'aise, mon nom prononcé à voix basse... Je lève la tête, anxieux. Étonné, non, effrayé, je vois notre passagère étendue à côté de moi, sous une voile de cape jetée là par les gabiers qui la réparent. Elle est invisible sous cet amas de toile ralinguée, badigeonnée d'ocre. Je tremble de saisissement...

Après avoir joui de ma surprise, elle dit, d'une voix à peine perceptible, en dégageant doucement de la toile brune, emmêlée de rudes cordages, un bras si blanc qu'il ressemble à un lys caressé par des rayons de lune :

— Mousse... viens par ici... il n'y a pas de moustiques... Eh bien, quoi? tu as peur?... je ne suis pourtant pas si terrible!...

Et elle me prend la main, m'attire.

— On va nous voir...

— Mais non, petit ; on ne verra rien du tout... embrasse-moi... tout de même...

Sous la protectrice voile de cape où de la fraîcheur s'est oubliée, j'ai grand peur... Et justement, dans une minute qu'il est barbare de troubler, voici qu'un matelot de la bordée de quart crie comme une bête :

— Ohé ! là-dessous... C'est-y toi, Biniou ?...

Il faut répondre... mon sang se fige...

— Biniou, c'est-y toi ?

Lamentable, je profère :

— Non, père Bardec, c'est moi, le mousse...

— Ah ! c'est toi !... Ben ! tu sais, si le bosseman te pince à coucher dans les voiles, il t'en cuira, mon garçon !

Et il s'en va. Quelle alerte !... Mais je la sens qui tremble, elle aussi...

— C'est plus gentil, comme ça, quand il y a du danger...

Terrible femme !...

Si j'avais l'honneur immérité d'être un héros de roman-feuilleton, je dirais que je viens de vider, voluptueusement, la coupe empoisonnée de l'amour...

Ce matin, en voyant Zélia si belle, appuyée, indifférente, sur le couronnement, auprès de son détestable mari, je me demande si je n'ai point fait un rêve.

En servant le premier repas du jour, aidé du nègre Poleïus, je sens, quand je la frôle, mes jambes se dérober. C'est à peine, maintenant, si elle daigne tourner vers moi ses beaux yeux impassibles... Je voudrais lui parler, mais elle feint de ne pas me voir... Et, tout à coup, elle prend le capitaine par le bras, lui dit deux mots à l'oreille en me désignant... Le cap'taine bondit, saute sur moi, m'empoigne par les épaules et me fait dégringoler dans le faux pont et, de là, au fond de la soute à voiles, aux fers...

— Canaille !... Tu as manqué de respect à cette dame, crapule !... Huit jours à la broche, ratatouille !...

Le diable m'emporte si j'y comprends quelque chose...

XLVII. — L'AMOUR A FOND DE CALE

Enfin, pourquoi suis-je aux fers ? Je lui ai manqué de respect, je veux bien l'admettre, mais je pense y avoir été invité. Alors, de quoi se plaint-elle ?

Et que vais-je devenir maintenant ?... Biniou, heureusement, me console, en apportant l'eau et le biscuit auxquels je suis condamné :

— Vois-tu, mousse, je te l'avais dit : « Méfie-toi ! »...

— C'est vrai, Biniou... mais enfin, si tu savais !...

— Je sais ! je sais !... Tu comprends, mousse, elle n'ose pas se risquer avec nous autres de l'avant... elle a peur d'allumer à la fois tant de solides gaillards... D'un autre bord, le cap'taine, le second et le bosseman sont pas très... très... enfin, je sais ce que je veux dire !... Alors, pour lors, tonnerre de Brest ! n'y a plus que le novice et toi. Mais le novice ne sera jamais fichu, sous le vent à elle, d'amarrer proprement la voile de son éloquence, tandis que toi, mon salaud !...

— Biniou, je t'assure...

— Suffit !... Enfin, voilà : oui ou non, as-tu... as-tu... hein ?...

— Biniou, il y a des secrets qui n'appartiennent qu'à Dieu. Sache, simplement, que cette dame, en me faisant fourrer à la broche, a commis une mauvaise action.

— Peut-être, mousse, peut-être... Cette femme est plus rusée que le grand diable d'enfer...

— Encore !...

— Taisez-vous, Parisien !... Mon conseil est que tu fasses ton possible pour garder la broche jusqu'à ce que nous soyons par le travers de Montevideo, c'est-à-dire quinze jours ; car, si tu remontes sur le pont avant qu'elle s'en aille, tu recevras plus de coups de botte qu'un prêtre ne peut donner d'absolutions durant un siècle.

— Elle s'en va donc ?.. Je croyais qu'elle devait doubler le cap Horn...

— Non : ce matin elle a déclaré au cap'taine que, puisque nous allions en relâche à Buenos-Ayres, son mari et elle

débarqueraient, en passant, à Montevideo. Ça ne change pas la route.

— Mais pourquoi?

— Dame! sans doute, à cause de ton histoire...

— Ah!...

Biniou s'en va, non sans avoir généreusement desserré le carcan de mes pieds; il a même poussé la bonté jusqu'à rendre mes mains libres. Dans ces conditions, les fers sont supportables. Il y a bien quelques rats; mais, quand je les appelle par leurs noms, ils me laissent tranquille.

La nuit toujours, ici, dans ce tombeau que berce la vague... Je n'entends rien, sinon l'eau qui chante et bouillonne le long du navire. Je sommeille... je rêve... je pense à elle, l'infâme!

Soudain, je tends l'oreille... je crois entendre le frôlement de sa jupe. Mais non! je suis fou... C'est une voile dont les claquements me parviennent, très affaiblis. Cependant, là, dans le vague, j'entrevois une forme blanche qui s'agite doucement... son peignoir blanc... Oh! si c'était elle! Mais c'est bête de prendre mes rêves pour des réalités; je suis le triste jouet de douloureuses hallucinations...

— Dis encore, mauvais sujet, que je ne t'aime pas!...

Et son haleine est plus douce qu'un parfum de violette. Je serre dans mes bras libérés du carcan, grâce à Biniou, sa taille délivrée du corset. Elle s'abandonne sans lutte: — il fait si chaud!

— Mais pourquoi, madame, m'as-tu fait jeter là?

— Pour que tu sois à moi, mieux et plus souvent...

— Mieux... j'en doute. Si vous croyez que c'est drôle d'avoir les jambes pincées dans les anneaux d'acier! .. Et plus souvent, j'en doute aussi : on vous verra descendre...

— Mais non!

— Fait-il jour, là haut?

— Il est près de minuit... Les officiers dorment... Personne, j'imagine, ne s'avisera d'aller visiter ma cabine...

— Comment! Et votre mari?...

— Ne le crains pas, mon petit!... En me mariant, je l'ai payé très cher pour qu'il soit, désormais, sourd, aveugle et muet!...

— Le pauvre homme !... Mais vous êtes bien compliquée, pour un mousse : j'ai cru devenir fou, savez-vous !...

— Gamin !... Comment, tu n'avais pas compris ma ruse?

— Non, pas du tout...

— Mais je suis près de toi, maintenant.... N'es-tu pas heureux ?

— Si, mais je l'ai bien mérité...

Toutes les nuits, Zélia descend ; et ces profondeurs, aux parfums de toiles goudronnées et de moisissures, sont plus belles, alors, que le plus merveilleux des palais de Bénarès, ces temples couverts de fleurs...

Elle m'apporte des provisions, — et le cap'taine, quand je remonterai sur le pont, sera plutôt ahuri en constatant que la ration congrue est indifférente à ma santé. Il est vrai que, dans ma situation, un biscuit ne suffirait pas...

XLVIII. — LA SOUTE AUX RÊVES

Les nuits passent. Je ne sais plus s'il y a un soleil pour éclairer les hommes méchants. Ma soute enténébrée, d'où j'entends gronder la mer, me berce agréablement. Ah ! dans une soute qu'on est bien à seize ans ! C'est là que je voudrais vivre, toujours !...

En attendant ma galante amie, — ma Juliette ! — j'exhale de tendres soupirs : j'ai l'âme de Roméo, mais je suis supérieur à cet amant illustre, car je ne risque pas ma vie pour aller chez ma belle, c'est elle qui vient chez moi... Faut-il qu'elle m'aime pour oser descendre et monter par cette échelle verticale ! Une de ces nuits, elle se rompra le cou, la pauvre !... C'est bien dommage, tout de même, de n'avoir pas un bout de chandelle, de l'encre et du papier : j'ai envie de faire des vers... comme ça, je serais complet !

Le cap'taine est venu, deux fois, me pousser du pied. Biniou, averti de sa visite, avait remis les fers en place et le sombre bonhomme ne soupçonne point que depuis huit jours je suis plus heureux qu'un roi...

Nous parlons très peu : elle n'aime pas les mots inutiles. Il lui arrive, seulement, de murmurer :

— Je t'aime!...

Toutes les banalités fades des amants de France : « Jure-moi que tu m'aimeras toujours... » sont proscrites. Si elle m'aime — et elle doit m'aimer — tant mieux; moi, je ne sais pas. Mais je suis bien content d'être près d'elle... Demain!... je frémis en y songeant ; je voudrais naviguer éternellement dans ma soute aux rêves, la tête perdue dans ses cheveux... Hélas! demain, ce sera la manœuvre dans la mâture... les bourrades humiliantes contre lesquelles je ne puis protester, auxquelles je ne peux répondre... Demain sera ma vraie punition, car il faudra vivre sur le pont, tandis qu'au fond de ma cale, je rêve... près d'une femme... je goûte la vie d'Orient et je savoure lentement, roulé sur les voiles rudes qui sont nos tapis, le charme violent et paresseux de son être parfumé...

C'est ma dernière nuit d'amour. A l'aube, je remonterai sur le pont. Montevideo est proche; nous y serons dans vingt-quatre heures...

Quelles heures je viens de vivre ! Je n'oublierai jamais son dernier baiser, sa dernière caresse... C'est trop Zélia, c'est trop de bonheur pour un mousse !...

Mousse! je ne le suis plus. Le cap'taine, à mon arrivée sur le pont, me fait appeler dans sa cabine :

— Tu te conduis comme un vaurien... Si j'avais su, je ne t'aurais pas embarqué. Enfin, ça y est, malheureusement ! A partir d'aujourd'hui, toi et le novice de bâbord vous ferez la cuisine alternativement. Tu as l'âge d'être novice, et les règlements m'interdisent de t'utiliser plus longtemps en qualité de mousse. Tu ne sais rien faire, mais je suis obligé d'augmenter tes gages : le novice de bâbord reçoit quarante-cinq francs par mois, tu en recevras quarante au lieu de trente-cinq...

Je remonte sur le pont après avoir essuyé ce petit discours paternel. Zélia, étendue dans un fauteuil d'osier, regarde

Montevideo, dans le lointain rose. Elle tourne la tête, et ses yeux parlent... Ils me disent que le monde est petit, que nos rêves seuls sont grands... Déjà Montevideo! Avec un navire à voiles je pensais ne jamais atteindre les ports, et nous voici arrivés!...

Le soir enveloppe Montevideo qui s'illumine, et les vagues, en dansant, reflètent les mille lumières. A tribord, à bâbord, au fond de la rade, des grèves d'or, des forêts merveilleuses; à l'arrière, immense, solennel, majestueux, le fleuve, l'imposante Plata, déroule au milieu des plaines argentines son colossal ruban, — des flots de limon qui prennent, au soleil couchant, des tons cuivrés : on croirait une chevelure gigantesque.

Elle est partie. Un canot à vapeur est venu; elle et son insipide époux y ont embarqué. Je ne la verrai plus... D'elle, je n'ai pas un bouquet, — rien. Je garde seulement le souvenir de ses baisers...

Nous mettons à la voile, le cap sur Buenos-Ayres. Au grand soleil, le fleuve n'est pas beau : c'est un boyau sordide. Les rives, très éloignées, sont désolées, d'une monotonie qui fait mal. Triste pays...

XLIX. — BUENOS-AYRES

Depuis deux jours, nous louvoyons dans la Plata. Quel fleuve immense! Ses eaux glauques roulent, sous un soleil de braise ardente, entre deux rives lointaines fauves et dorées. Montevideo se distingue vaguement, bloc d'ivoire dégringolant des cieux jusque dans les flots. Puis se détache, à bâbord avant, dans la transparence de l'air surchauffé, la silhouette de Buenos-Ayres, sans herbe et sans verdure. Plus loin, au fond, le pays est calciné, dévoré par l'implacable soleil : c'est le port de la Plata, dont les paquebots et les usines ahanent sourdement.

Nous sommes amarrés dans un des bassins neufs de la Bocca. Il est temps : *la Réunion* boit, telle une éponge. Un

vrai panier : on ne larguait pas la pompe une minute. Nous sommes tous sur les dents.

Quant à moi, vraiment, j'en ai assez. Depuis le départ de Zélia, je suis battu comme plâtre.

— Forban !...

Aussi, tant pis! je vais déserter : les matelots me font horreur. Ce n'est pas ça, décidément, que j'avais rêvé! Advienne que pourra...

La nuit. Nous sommes collés au quai. Demain, parfaitement réparé, le navire reprend sa route... Et moi, ma liberté!

Tout le monde dort dans le faux pont. C'est le moment. Je monte, sans bruit... Me voici à la coupée. Pas un chat... Seuls, à quelques pas, deux douaniers fument et causent, assis sur des sacs de café. Mais qu'est-ce?... Il me semble que quelqu'un marche, pieds nus, derrière moi... Tiens! c'est Black, ce brave ami ; ce n'est pas lui qui me dénoncera.

— Tu entends, Black? ne jappe pas, sans quoi je suis perdu!

Black a compris ; il saute sur le quai, et, vivement, je file derrière lui, hors du trois-mâts, profitant de l'obscurité. Mais je ne vais pas en ville. L'état-major est sorti : je crains les rencontres fâcheuses. Bientôt, j'avise une guinguette sympathique : on s'y injurie en français.

J'entre. Tout de suite le lieu me plaît. Il y a beaucoup de femmes.

En voici une, très brune, assez jolie. Elle redresse la taille comme les sirènes de la Concorde, cligne des yeux, et s'approche, le ventre balancé, puis me parle espagnol... ou portugais! Quoi qu'il en soit, nous nous mettons d'accord, rapidement. J'ai quarante francs dans ma ceinture : prudent comme un serpent, je lui montre cent sous, d'un geste désespéré; elle accepte... L'argent français fait prime dans ce pays de papier-monnaie.

— *Bueno marinero !...* (Ou quelque chose dans ce genre.)

Quatre jours durant, bien caché dans un lit à rideaux rouges, j'ai connu la femme idéale : celle qui ne parle pas. Le français de Paquita se résume en ceci : « On va faire amour... » Comment donc!

Mais les quarante francs s'épuisent... Il faut lever l'ancre, — d'autant qu'à cette heure *la Réunion* est loin, cinglant,

toutes voiles dehors, vers le cap Horn... Je laisse Paquita comme j'ai laissé le trois-mâts, — furtivement.

L. — PAUVRE BLACK !

Il m'a suivi, le bon chien. Il a suivi le déserteur, mais, j'en prends ma conscience à témoin, je ne l'ai nullement obligé à quitter le bord. Après tout, il en avait peut-être assez, lui aussi, de la « sapine », et ses raisons ne sont pas plus mauvaises que les miennes.

Certes, je suis content de l'avoir près de moi — et très embarrassé. A l'hôtel, on lui refuse l'entrée : on est civilisé à Buenos-Ayres ! Il passe la nuit devant la porte, allongé sur le trottoir. Au matin, dès l'aurore, je me lève et nous allons ensemble à la découverte d'une position sociale. Un jour ou l'autre, j'en ai bien peur, il va s'égarer. Les rues sont encombrées de chiens errants, de pauvres chiens maigres et peureux. Ils vont, à moitié enragés, sous les rayons torrides, la langue pendante, l'écume à la gueule... Vas-tu donc, Black infortuné, pour avoir voulu associer ta misère à la mienne, te joindre bientôt à cette armée de sans-foyer, de vagabonds minables, si loin de ton pays?... Car tu as un pays, Black — ne le savais-tu pas? — un pays où les chiens sont aimés. Ici, la fourrière même est inconnue ; on abat les chiens à coups de revolver. Et c'est moi qui serai cause de ton infortune !

Black comprend — il comprend toujours !... Il me caresse encore, mais sa langue est sèche, ses yeux sont pleins de larmes. De petits cris plaintifs s'exhalent de sa gorge serrée. Instinctivement, Black pressent que de grand malheurs nous guettent...

Je m'en doutais ! Plus de Black, Black est perdu. Mon bon chien, mon ami erre à l'aventure... ou gît peut-être, à cette heure, la cervelle en bouillie... Et si tu n'es pas mort, mon Black aimé, tu es seul, seul pour vivre et — soyons égoïste ! — je ne t'aurai plus pour m'aider de tes chaudes caresses à supporter l'effroyable vie qui va être la mienne... et que j'ai bien voulue !

LI. — QUE FAIRE?...

Ça va mal; ça ne va pas. Je n'ai plus le sou; mon dernier papier-monnaie — une piastre, je crois — s'est envolé hier. Je songe aux moyens de tirer parti de mon éducation ou de mes biceps, devenus solides. Ici, malheureusement, les Français sont plutôt pauvres; mes démarches sont vaines.

— Connaissez-vous l'espagnol, le portugais?

— Non...

— L'anglais?

— *Good morning!...*

— Allez vous promener!...

Seuls, Anglais et Allemands triomphent sur toute la ligne. Devant eux, les Français baissent pavillon. Les Italiens cirent les bottes, d'autorité, aux passants dont ils empoignent les jambes.

Un matelot, qui se trouve dans le même cas, affirme :

— Le consulat est à nos trousses...

Ça m'est bien égal!

Trois métiers sont dans mes cordes : amiral, ministre ou empereur. On peut tout oser dans ce pays. Ils changent de gouvernement comme de chemise : je vais essayer de renverser celui d'aujourd'hui

Allons! soyons sérieux. Du cœur au ventre, sapristi! Ce que j'ai de mieux à faire, c'est d'embarquer à bord d'un argentin. Je connais déjà quelques mots du crû : *agua*, eau; *vino*, vin... Je me flatte, en outre, de savoir mon algèbre jusqu'au binôme de Newton. Cherchons...

Rien. Trois nuits passées à la belle étoile. Et j'ai une faim!...

Un Français, Joseph Sagne, menuisier établi dans la calle Cangallo, me recueille. Homme charmant, très affectueux. Son fils et lui travaillent à l'établi, du matin jusqu'au soir. Pour les dédommager de leur hospitalité large je fais la cuisine : on fait ce qu'on peut.

LII. — MONTMARTRE EXOTIQUE

Mains en poches, béret sur l'oreille et cigarette aux lèvres, je me promène en plein soleil, dans la calle Florida. En passant devant un miroir, je me regarde complaisamment. Avec mon col bleu — mon joli col bleu! — et mes longs cheveux ébouriffés, j'ai l'air d'une aquarelle. Et puis, le cadre est délicieux — et décevant aussi pour les amateurs de couleur locale : en effet, cette calle Florida n'a pas le caractère d'une rue américaine, et rien n'est plus inattendu que de tomber, au milieu de la capitale argentine, en plein faubourg Montmartre. C'est un véritable coin de Paris. Sur la chaussée, dans le coudoiement sans hâte des passants accablés, les marchandes des quatre saisons — il y a des marchandes de quatre saisons dans la calle Florida! — crient, en bon français des Halles : « Poisson frais!... » — D'ailleurs, ce n'est pas vrai. — En voici une qui hurle : « A la laitue!... deux francs la salade! » — Ça, c'est vrai : les légumes sont inabordables ; une pomme de terre coûte deux sous.

Et de petites femmes en cheveux trottinent parmi les voiturettes :

— C'est trop cher, ça!

— On t'en donnera, ma belle, à ce prix-là!... Regarde, au moins, avant de parler!

La plupart sont en robe de chambre, sans chemise, la chevelure éparse. Elles font leurs provisions, les yeux encore gonflés de sommeil, la gorge criblée de piqûres, — sales moustiques — traînant leurs pieds nus en des savates trouées De chaque maison, — ces petites maisons de Buenos-Ayres qui n'ont qu'un rez-de-chaussée, — sortent des ménagères très pâles, jolies dans leur « négligé », — ou de grosses, affreuses, ballonnées, des vessies rouges puantes de sueur. Et toutes sont affairées, prenant des airs farouches pour marchander une carotte, les sourcils froncés, les lèvres avancées en un dédain de la marchandise offerte.

— C'est pas frais...

— De quoi donc, chérie, c'est pas frais?... Non, mais, des fois, t'es pas malade?...

Jusqu'à midi, elles vont et viennent les petites femmes d'émigrés, grouillent dans la calle Florida et se font des confidences comme leurs sœurs, plus heureuses, des contrées montmartroises. C'est le quartier français de Buenos-Ayres.

LIII. — CONCOURS DE BEAUTÉ

On vient d'organiser, en un palais de carton-pâte, une exposition de femmes. Les Argentins sont très friands de ce genre de spectacle. Les portes, ouvertes ce matin sont assaillies par une foule trop joyeuse pour être gaie. Les entrées, aujourd'hui, sont gratuites : j'entre.

Je passe l'après-midi, sans m'ennuyer, à parcourir cette aimable serre. Toutes les femmes, — noires en majorité, quelques-unes couleur citron, deux ou trois blanches — superbement campées et alignées autour d'une salle immense, montrent leurs dents en un sourire joliment bête. Leurs yeux lancent des étincelles. On ne peut leur toucher que les pieds et les bras, qui sont nus, et la poitrine qui tend, sans mentir, de jolies pointes effrontées. Des gardiens sévères, postés de distance en distance, font respecter le vertueux règlement. Cependant, moyennant deux piastres habilement glissées, — au cerbère et à la femme convoitée, — on peut se permettre certaines libertés, encore innocentes.

Je sais par cœur, ou presque, tous les noms et prénoms des femmes exposées; j'en compte soixante-dix sur le catalogue et soixante-deux dans la salle : que sont donc devenues les autres? Un gardien me renseigne : c'est un « client », un Anglais, qui les a achetées. On achète donc des femmes? Le gardien me regarde d'un air moqueur :

— Non, *moussié*, non; c'est défendu.

— Alors?

— Alors, *moussié*, au lieu de se vendre, les dames exposées se donnent... au plus offrant.

Je ne comprends pas très bien.

Oh! cette négresse, là! Comme elle brille!... Je touche

un peu : non, elle n'est pas en bronze!... Il n'y a pas de femme qui ait, au même degré que la négresse, épuisé la gamme des couleurs et l'infinie variété des nuances, — depuis l'ébène et le chocolat, jusqu'au sable rouge des savanes, en passant par l'orange de Pernambuco et le café grillé...

Elle est belle, la femme noire. Une femme blanche, jolie, ressemble à une autre jolie femme blanche : il n'y a guère que les cheveux qui différencient les beautés européennes... Mais une négresse ne ressemble jamais à une autre femme de couleur. Pourvu que je n'aille pas en aimer une!...

Je continue ma promenade. Après l'avoir regardée, j'admire la collection. Voici le groupe des mulâtresses de Bahia. Elles sont magnifiques et portent, au-dessus du genou droit, une étiquette; on y lit le nom de l'auteur, je veux dire de l'exposant. Par exemple : *Fatma, élevée par* ... Devant cet état civil et ces références, on s'incline. Mais pour cent francs, en monnaie anglaise ou française, Fatma se séparera de son éleveur, et, les larmes aux yeux, suivra son admirateur. — Où donc ira-t-elle?... Je le sais bien, mais je ne veux pas le dire, car ceux qui achètent ces malheureuses ont autant de sens moral que ceux qui les vendent.

Pourquoi ai-je dit : « ces malheureuses? » Elles ne le sont pas. Elles ignorent le bien et le mal. Ce ne sont pas des esclaves, mais des prostituées de carrière. Elles reçoivent, jusqu'à l'âge de quatorze ans, une éducation spéciale, et deviennent, le plus naturellement du monde, des machines à volupté. C'est la mode, ici. Et il n'y a rien à faire contre la mode. Cette « exposition » n'est qu'un affreux marché où se détaille la chair à plaisir, en tranches palpitantes de jeunesse. Le gouvernement n'a rien à dire : c'est une « exposition ». En France, nous exposons des fleurs ; à Buenos-Ayres, on expose des femmes. Au lieu d'acheter une tige de chrysanthème, les snobs de ce pays, pour garnir leur chambre, s'offrent un bouquet de négresses. Chacun son genre. Il est même plus moral d'agir ainsi, m'a expliqué un exposant.

En effet, d'après ce moraliste, la fleur est emportée, sans son consentement, « tandis que les femmes, *moussié*, ne demandent qu'à être enlevées... »

C'est, à la fois, clair et subtil. Je suis bien aise de con-

naître ces mœurs. Chez nous, on achète aussi des femmes, à l'heure, à la nuit, au mois, mais moins brutalement... Lequel de ces deux peuples est le plus civilisé? Là-bas, en France, on ne vend point les femmes de cette manière; mais ici on ne voit point sur le trottoir la rôdeuse affamée suppliant le passant de l'aimer pour quelques sous. Ah!... Et puis, carguons les voiles des vaines philosophies : l'humanité est partout la même.

LIV. — MA MIE ANNETTE

Devant un café, calle Florida, je l'ai rencontrée, grattant délicieusement sa mandoline, *Elle*, l'unique, la Française intelligente. Ses yeux ont caresssé mes yeux, et, tout simplement, comme je veux que se fassent toutes choses, nous nous sommes aimés...

Elle a, ma mie Annette, de longs cheveux de soie blonde, et de grands yeux noirs. J'adore les yeux noirs. C'est une fleur sauvage, poussée comme ça... Elle vécut, audacieuse pèlerine, non de prostitution, — travail banal et si mal payé! — mais de sa voix jolie, mignonnement accompagnée par la mandoline. Orpheline, — cela nous rive, si loin de France! — et très jeune : dix-huit ans! Les siens sont morts ici, dans une belle prairie verdoyante : les loyers sont si chers!...

Idéale trimardeuse, elle trotta menu à travers cette Amérique du Sud et du diable, où les hommes parlent volontiers à coups de revolver. Bohémienne, ma mie Annette foula des sols lointains et campa, en tous lieux, très naïvement. Elle a, sur le visage, le reflet de choses étranges : — son âme, sans doute.

Délicieusement primitive, plus forte que moi, elle m'inspire, à chaque instant, une surprise anxieuse. Elle éclate de rire, soudain, comme si j'étais anormal ou prodigieusement comique. Cela me vexe, parfois. Mais, tout de suite, elle m'embrasse. Ma mie Annette est une petite folle...

Je gagne une piastre par jour à transporter des briques, à servir les maçons. L' « oiseau » meurtrit mes épaules... Qu'importe? Il faut du pain.

Nous avons une cabane en feuillage, — comme Robinson

— dans le *campo*, à dix minutes de Buenos-Ayres. Souvent, ma mie Annette chipe je ne sais où, pour en garnir notre palais, des fleurs ; — et ces fleurs sont bien moins jolies qu'elle.

Parfois, le soir, dans la campagne silencieuse, toute brûlante encore des ardeurs du jour, avant de nous aimer, nous jouons à cache-cache... Là-bas, très loin, Buenos-Ayres rougeoie dans la nuit. Il y a un peu trop de moustiques, mais ma Annette sait si bien nous nicher dans ses jupons ! On ne nous voit même pas le bout du nez... Lèvres à lèvres, nous dormons sous le ciel clément semé de poudre d'or. C'est très amusant...

LV. — HISTOIRE D'AIMER...

La nuit : — une belle nuit du Sud-Amérique, ineffable et sereine, emplie d'une vague lumière et d'effluves mystérieux.

Sur la terre, rien ne tressaille. Ma mie Annette remarque cependant un brin d'herbe qui s'incline vers une petite fleur.

— Tu vois, — me dit ma mie Annette, — ils s'embrassent !...

Nous sommes sortis, Annette et moi, pendant que tout dormait dans le silencieux *campo*. Nous allons vers la grève, lentement, la main dans la main, et, arrivés, sautons follement dans une barque de pêcheur. Le fleuve immense, en un long soupir, déferle sur les berges.

Nous glissons, doucement, sans bruit, sur l'onde tiède toute parfumée de senteurs marines. Les coups de rames s'espacent, car le jusant insensiblement nous emporte.

Elle est là, près de moi, les bras nus jetés autour de mon cou ; sa bouche ne dit qu'un mot :

— Je t'aime !

Et nos lèvres se scellent...

L'aviron se soulève à peine ; quand il plonge, jaillissent des gerbes de lumière liquide.

Maintenant, Annette s'est à demi couchée sur l'arrière du canot. Elle incline la tête et ses longs cheveux dénoués

baignent un peu dans la mer. Le jeu lui plaît. Son rire frais et joli s'égrène dans le silence, éclate soudain comme un chant d'oiseau. Mutine, elle relève, puis secoue la tête — et dans sa chevelure étincellent des myriades de diamants.

Elle chante :

Pour clore les yeux à l'enfance
Il faut trois choses : un berceau,
Un chant qui toujours recommence,
Un doux rideau.

Au gré du vent notre nacelle
Monte, descend, voguant sur l'eau ;
Elle s'incline, elle chancelle :
C'est le berceau.

Les flots sur la rive sauvage
Viennent mourir à l'unisson ;
Entends les galets du rivage :
C'est la chanson.

Et la nuit, nous prêtant ses voiles,
Laisse au loin, comme un grand fardeau,
Tomber son crêpe plein d'étoiles :
C'est le rideau...

Elle s'arrête. L'écho de la falaise, un instant réveillé, répond seul à sa voix, qui va mourant au loin...

LVI. — SANTOS

Nous sommes à Santos. On y manquait d'hommes pour la récolte du café. On y meurt par centaines.

Je ne voulais pas... mais elle insista pour me suivre :

— Si tu meurs de ce vilain *vomito*, je ne serai pas là... et je veux mourir tous deux.

Je gagne cinq piastres par jour. Cela valait-il la peine de risquer *sa* vie ?

La rivière est lugubre, jonchée de débris de navires désarmés qu'on démolit sur place : leurs équipages périrent en vingt-quatre heures. Là-haut, à Saô-Paulo, les capitalistes regardent crever au-dessous d'eux, dans la plaine de mort...

Oh! je le savais bien!... Moi, oui, je pouvais résister, mais elle!...

Malade depuis deux heures, ma mie Annette agonise déjà :

— Petit mousse aimé, dis, est-ce que ça fait mal quand on meurt?

— Ma mie...

C'est fini... La fièvre jaune monstrueuse l'emporte... Maudite ville!

Ma mie Annette est dans un vilain trou noir, sous des herbes jaunes et sales, brûlées, poussiéreuses. Je taille une croix où je grave, en pleurant, nos deux noms entrelacés. Et puis, tout tremblant, je place une pierre blanche... une pierre blanche qui rayonne... rayonne...

Maintenant qu'elle n'est plus, ma douce mie Annette, je suis découragé... Tristement, une boucle de ses cheveux à mes lèvres qu'elle parfume, je retourne à Buenos-Ayres.

LVII. — PETITS MÉTIERS PAS PARISIENS

La Dèche redevient ma seule amante; — la Dèche aux yeux caves, aux mains verdâtres, m'empoigne à la gorge, furieuse, mortelle... Je me défends, morbleu! Gueuse, tu ne m'auras pas facilement.

Ce matin, on me propose de plonger dans la Plata pour y retrouver un sac de dépêches. Les plus vieux scaphandriers déclarent la besogne impossible : les courants sont trop violents et tourbillonnent au fond.

— Combien d'heures et d'argent?

— Deux heures et vingt piastres.

Vingt piastres! Je n'hésite pas. Un Français n'hésite jamais. En avant!... Je bois deux rasades de tafia : du poivre, du piment; ma gorge est ensanglantée.

— Il n'a pas peur, ce gamin!...

Mon exemple enflamme quatre Espagnols. Sur un coin de table, ils rédigent une lettre — une sorte de testament: ils ont femmes et enfants. Ce n'est pas mon cas; je fume une cigarette pendant les préparatifs.

Et quels préparatifs! C'est lent, mystérieux, sinistre. J'ai le sentiment qu'on me fait ma dernière toilette. On assujettit le tube conducteur et on l'essaye : les pompes compriment l'air à souhait. Voici le scaphandre : pièce à pièce, j'en suis revêtu. C'est grotesque — et cependant, personne ne songe à rire, sauf moi...

— Mais il est enragé!

Ensuite, on me capèle l'armure, la pèlerine, l'imperméable, le casque hideux à glaces multiples — tête de monstre — et, enfin, les lourds brodequins à semelles d'acier. On me charge de poids de vingt kilos. Ils sont accrochés à mes épaules, retombent sur le dos et la poitrine... Ce n'est pas avec cet équipement qu'on peut charger à la baïonnette!

Voici les derniers morceaux de ce costume lugubrement carnavalesque : la drisse des signaux et la ceinture. On m'emporte...

La Plata roule ses eaux glauques. Avec mon fanal électrique, le long tuyau fixé au casque par une solide soudure, je descends lentement, insensiblement, en fil à plomb. Les flots m'étreignent, bras innombrables et gluants. C'est de la clarté louche, jaunâtre, un bain de vase lumineux, et je coule, coule... De la sueur perle à mon front : il me semble que je suis le jouet d'un cauchemar. Mais je songe, aussitôt, que les rêves sont engendrés par les mauvaises digestions : or j'ai le ventre vide...

Complète obscurité, maintenant : de l'obscurité pourprée, étrange... Mon fanal projette sa lueur à cinquante centimètres environ... C'est formidable, tragique. Si le tuyau cassait?... Brrr!...

J'ai une migraine intense : des coups de marteau qu'on m'appliquerait sur les tempes... Je crois devenir fou... La pression est d'une force insoupçonnée. Les courants, dans ces bas-fonds, sont d'une violence inouïe. Et cependant les eaux paraissent immobiles, figées.

Il y a de tout, ici, sauf de la beauté. Armé de mon fanal, je cherche, chiffonnier sous-marin, le sac de dépêches. Les Espagnols sont dans les parages, à dix mètres de moi, peut-être. Je ne les vois pas.

Je rencontre, en guise de pierres précieuses, des marmites,

de la ferraille à rendre fou de joie un brocanteur de la place Maubert. J'enfonce dans la vase, et j'ai une peur atroce d'y demeurer incrusté ou de voir surgir tout à coup une pieuvre... et les saletés qui flottent me saisissent d'horreur...

Oh!... là... à mes pieds...

Des joues enflées, vertes, violettes, des crabes grimpés qui rongent dans les orbites... Je me sauve, éperdu.

Et, dans ma fuite, je heurte une masse inerte... Encore un noyé!... Non, c'est beaucoup plus beau que cela : c'est la valise, objet de mon expédition. Le hasard est un bon camarade... J'agite la chaîne d'appel et je quitte, enfin, cette patrie de l'épouvante...

Une heure après, je déjeune à belles dents, au milieu d'Espagnols émerveillés. Un peu plus, ils me portaient en triomphe... Il n'y a pas de quoi, vraiment!

LVIII. — LE HASARD

Tout de même, en France, la misère était moins laide. S'exiler volontairement, quelle folie! Plaintif et triste, voici qu'en mon âme endolorie chante ce refrain : *l'Exilé partout est seul...*

Ah! petit mousse! cervelle de linotte! Quel vent d'implacable malchance te jeta ainsi, à la côte, — côte pierreuse, rivage de chimères où, comme Pharaon, tu vois paître maigrement des troupeaux de vaches enragées?...

« Ça t'apprendra, Parisien, forte tête que tu es!... » J'entends bien, gabier, j'entends, ineffable Biniou : est-ce donc tellement ma faute? Mais nous discuterons cela plus tard... si nous nous revoyons!

J'ai faim, ce soir. Je *veux* manger...

Des hommes, des femmes me frôlent, en parfaite indifférence. Je n'ose révéler ma détresse. Des phrases émues? Ils riraient trop ; mon espagnol est si cocasse!... D'autre part, les gestes suppliants ne sont pas mon affaire. Alors?...

Oh! que je souffre!... Ça me brûle, là. Si j'avais su!...

Cependant, résolument, il me faut mendier. Je n'ai pas le choix des moyens de vivre. Mais, est-ce bête! nulle formule,

même française, ne vient à mes lèvres. J'attends tout du Hasard, ma providence.

Voyons, ce monsieur a l'air bon ; essayons...

— Monsieur... *Señor*... *Signor*...

Il passe, suant, bouffi de graisse, — une graisse qui inspire le « mauvais coup », — chapeau à la main. Et j'aperçois qu'il est chauve, entièrement. Ce n'était donc pas lui l'Occasion...

J'attends toujours, pour demander, que le Hasard daigne remarquer ma figure hâve. Mais le dieu des désespérés est à table, sans doute. Il ne pense guère aux malheureux. Je compte plutôt, à présent, sur une impulsion de l'instinct, — l'instinct si fort en moi, et qui commande à mon cerveau.

Planté au milieu de la calle Cangallo, je regarde, sans voir, la foule passer, anonyme cohue. Ce bloc d'égoïsmes ne me dit rien qui vaille. Soudain apparaît, dans la clarté aveuglante des globes électriques, un officier de marine, — un officier français de l'aviso entré hier. Je me précipite :

— Mon lieutenant !...

L'officier m'examine et demande :

— Quoi, mon ami ?...

Des larmes roulent sur mes joues. Je ne les sens pas, mais il les voit, m'entraîne dans une taverne, et me fait servir à dîner. Il a compris sans explications.

— Tu n'as pas l'habitude ?...

— Ça viendra peut-être... J'étais mousse à bord de *la Réunion*, un grand trois-mâts. J'ai déserté...

— Pourquoi ?

— On me battait...

— Ce n'est pas vrai.

— Mais si, mon lieutenant !...

— Mais non. C'est-à-dire : tu n'as pas déserté à cause de cela. Tu voulais « voir du pays », tout seul. Avoue-le donc !

— Il y a un peu de ça.

— Très bien. Si tu veux m'écouter, je te tirerai de là... Va coucher en face : voici une piastre. Demain, vers dix heures, tu me rejoindras au consulat.

LÉOPOLD AUJAR

NEW-YORK

— LA VILLE ET LA VIE —

Décrire une ville et des mœurs étrangères présente des difficultés si nombreuses, qu'un homme averti et sage y renonce avant de l'avoir entrepris. Faut-il se résoudre à généraliser sur un fait isolé, suivant la méthode chère à tant d'esprits? Le voyageur a vu une chose nouvelle pour lui, typique par conséquent, — du moins il la croit telle. Il la met à la tête d'une série, puis, oubliant que l'existence de la série n'est qu'hypothétique, il raisonne, déduit, et la logique l'amène à de surprenants résultats. Mais au moins a-t-il l'avantage de présenter au lecteur amoureux de clarté un discours où se voient « ces longues chaînes de raisons, toutes simples et faciles, dont les géomètres ont coutume de se servir... »

Un autre fait, de ses goûts et dégoûts, le critère de ce qu'il voit. « Aimerais-je vivre en cette ville ? » dit-il. Pourtant ce n'est pas de cela qu'il s'agit, mais bien de savoir comment ont arrangé leur existence tant de millions de personnes qui diffèrent de nous. Du reste, le voyageur délicat, s'il réfléchissait, trouverait que lui-même s'est organisé dans son pays une vie privée, à l'écart de la foule à laquelle il ne se mêle jamais. Un autre ne voyage que pour trouver à l'étranger la confirmation de théories élaborées à domicile et ne voit que ce qu'il veut voir. Un quatrième, du train express où il est

enfermé, pense qu'il pénètre — il est psychologue — le mystère d'âmes fermées et inconnues.

Les États-Unis ont vu ces voyageurs et d'autres encore, illustres, notoires, qui ont rapporté d'outre-mer des idées précises, catégoriques, définitives. Je sens bien que je ne puis me comparer à eux, et je n'y prétends point; car, le hasard des circonstances ayant voulu que je puisse mener pendant six mois la vie même des Américains, voilà que, malgré ces conditions favorables ou peut-être à cause de ces conditions mêmes, je suis bien éloigné d'avoir pu former des idées nettes sur la ville où j'ai vécu, sur le genre d'existence et le caractère des seuls habitants de New-York.

J'entrevois quelques points, je tâche d'inférer le moins possible et de ne pas faire appel à la raison raisonnante si trompeuse. Je laisse dans ces notes le désordre qu'il y a dans mon esprit, estimant plus la vérité des faits, même contradictoires, que cette unité de discours qui se sacrifie la réalité des choses. Et j'admire les gens pressés qui jettent un coup d'œil sur une ville de trois millions d'habitants, la jugent, l'ont sur leurs notes, et professent.

LA VILLE

New-York, vu de la baie, est inoubliable. Lorsque le bateau qui nous amenait remonta au soir, lentement, le chenal formé par l'Hudson et l'East River, nous vîmes s'échafauder à l'horizon des tours énormes dans les brumes du couchant. Il semblait d'une citadelle colossale élevée au confluent de deux fleuves pour garder contre les pirates des mers une ville de géants. Mais, lorsque nous approchâmes, nous nous aperçumes avec étonnement que ces tours immenses étaient des maisons percées de centaines de fenêtres égales et petites, des maisons empilant jusqu'à vingt-cinq étages les uns par dessus les autres. Il y a ainsi, dans l'aspect de New-York, un avertissement premier au voyageur européen curieux de la civilisation américaine : ses forteresses sont des maisons d'affaires.

New-York couvre une étroite bande de terrain entre l'Hudson et l'East River, et ne peut s'étendre qu'en longueur. Elle

a maintenant près de seize kilomètres du nord au sud, et n'en a que deux et demi ou trois de l'est à l'ouest. Sauf le vieux quartier à la pointe de la langue de terre, pittoresque et touffu, New-York est tout entier construit au cordeau, rues parallèles coupées par les avenues longitudinales, rêve fou d'ingénieur pour qui l'angle droit est suprême. Seule, dans New-York tout droit, Broadway, la grande rue, s'émancipe et coupe les cases identiques de l'échiquier en angles aigus et obtus. Et cela est laid.

Le plan rectangulaire date de 1811. Les commissaires qui l'ont tracé en ont fixé de la façon la plus despotique les lignes qui ne peuvent être modifiées. Ils n'ont prévu qu'un ou deux squares ; depuis, pourtant, le Central Park a été créé entre la 59e et 110e rue, la cinquième et huitième avenue.

Les New-Yorkais appellent Chicago la « cité venteuse ». Mais New-York mérite lui-même ce qualificatif, étant sans cesse balayé par des vents violents. Du reste New-York n'a pas de climat à lui ; il est tropical et septentrional suivant les saisons et toujours avec quelque chose d'excessif. — Mais ce qui prédomine tout au long de l'année, ce sont les temps clairs. Et j'ai découvert que les New-Yorkais ne goûtent pas le charme des ciels gris ; ils ne connaissent pas la mélancolie des jours brouillés qui nous sont si familiers, je dirais presque chers. En fait la mélancolie — le mot seul est délicieux — n'est pas américaine. Elle suppose l'oisiveté, le dimanche de la pensée, disait Amiel, des retours désintéressés en arrière et sur soi-même. Aux États-Unis, qui aurait le temps d'être oisif ? La lumière de New-York est du reste admirable et quasi italienne. Dickens, le premier, et, je crois, un des seuls Européens, l'a noté. On voit avec netteté à des distances considérables ; les caresses de l'atmosphère sont délicieuses sur les monuments et sur les arbres du parc, et lorsque le soleil se couche, la tour de Madison Square Garden apparaît dans la lumière dorée qui la baigne comme le minaret mauresque d'une Espagne lointaine. On se souvient alors que New-York, où le froid en hiver peut être intense à geler les fleuves, se trouve situé à la latitude de Salerne. Il présente ainsi le caractère étrange

d'une ville qui aurait son climat normal en été, celui de Naples, et qui en hiver remonterait d'un grand nombre de degrés vers le pôle pour se ranger à peu près à la latitude de Copenhague.

Mais ce qui est incomparable à New-York, c'est l'Hudson. Dans le haut de la ville, à partir de la 72e rue, une promenade, Riverside, le longe. A quinze kilomètres de son embouchure, il peut recevoir une flotte de guerre. La largeur du fleuve, ses eaux bleues, l'immensité de l'horizon, les lointains que l'œil devine, forment à Riverside un paysage d'une surprenante beauté. — Dans le bas de la ville, l'Hudson, serein et paisible dans son cours supérieur, se voit livré à la foule bruyante des bateaux. Sur une étendue de plus de six kilomètres, des appontements perpendiculaires en bois s'avancent dans le fleuve. Les cargo-boats, les puissants paquebots des malles européennes, leurs frères plus lents qui servent à transporter les émigrants, les trois-mâts battant les pavillons de toutes les marines du monde, les schooners, les cabotiers, les charbonniers enfumés, les « vagabonds », venus on ne sait d'où ni pour quels négoces, se croisent sur le fleuve large comme un bras de mer avec les monstrueux ferry-boats à deux étages qui vont de Jersey-City à New-York, bateaux rapides et inquiétants, chargés de voitures, de camions, d'hommes et de chevaux ; au flanc d'un immense chaland sur lequel un train entier est amarré, s'attache une mouche minuscule; puis ce sont les petits vapeurs de la police, des douanes ou des pompiers qui filent à toute vitesse entre ces masses énormes, — et tous ces bateaux se reconnaissent et se saluent de coups de sifflets aigus, d'appels rauques de sirènes qui déchirent l'air et se mêlent aux grincements des chaînes sur les docks, aux cris brefs des grues qui plongent dans les entrailles ouvertes des navires pour les décharger de leurs fardeaux. — C'est là un spectacle qui a sa grandeur et sa beauté aussi.

LA VIE

L'activité, la qualité maîtresse de l'Américain, il la satisfait surtout dans les affaires. L'idée d'être oisif l'effraie. La for-

tune lui apparaît non pas comme un moyen de mener une existence paresseuse, mais au contraire comme donnant un champ plus large où manifester son besoin d'action.

Aussi avec la fortune croissent les affaires, augmentent les heures de travail, multiplient les soucis. Nul ne s'arrête pour se demander pourquoi il gagne de l'argent. L'excitation de la lutte, des rivalités, le désir de dominer, tiennent le millionnaire en haleine, et l'homme le plus riche est aussi celui qui a le labeur le plus ardu. Que deviendrait-il, le malheureux, s'il était contraint à ne travailler que huit heures par jour? Occupé par les soins de cent affaires différentes et par de multiples conseils d'administration, obligé à chaque instant de prendre des décisions dont l'importance est en raison même de la grandeur de sa fortune, harcelé par le télégraphe et le téléphone, le millionnaire new-yorkais mène une existence fiévreuse à laquelle la congestion cérébrale fait une fin soudaine.

On dit — légende ou histoire, peu importe — que J.-D. Rockefeller, l'empereur du pétrole (sa fortune doit toucher au milliard) demanda dans un jour de lassitude un successeur qui pût prendre la direction de ses affaires, l'assurant d'un traitement de cinq millions par an. « Mais il faut, ajouta-t-il, qu'il connaisse les opérations de banque, les changes, les arbitrages internationaux, et les tarifs des chemins de fer du monde entier, l'exacte et quotidienne situation financière des compagnies américaines, les prix des frets tant à voile qu'à vapeur sur toutes les mers du globe, sur les lacs et les canaux, les douanes et les octrois, les assurances tant maritimes que terrestres ; je le veux doté d'un brevet d'ingénieur et d'un diplôme de docteur en droit ; il faut qu'il ait le génie de l'organisation, qu'il sache décider sur l'heure ; il faut qu'il soit secret et infatigable. »

Ainsi parla le milliardaire. Mais personne ne se présenta doué des qualités requises, et M. Rockefeller s'est vu contraint à rester à la tête de ses affaires, avec l'intime satisfaction du moins de penser qu'il est seul à les pouvoir diriger.

Un roman de M. Rudyard Kipling, non des meilleurs, *Captain courageous*, montre d'une façon saisissante, car elle est inconsciente, la course acharnée à la fortune que l'on voit

en Amérique. Je n'en résume que la conclusion. Le fils du multi-millionnaire Cheyne, après quelques aventures, retrouve son père et engage avec lui une conversation admirable. Le gamin a seize ans. Son père lui raconte comment il a fait sa fortune à travers d'étourdissantes péripéties, mais ne perdant jamais de vue son but, l'argent et — cela est très américain — « la gloire et le progrès de son pays », qui lui apparaissaient inséparables de son propre succès. A ce récit épique, le petit Cheyne s'enflamme ; il a une carrière à choisir ; il est décidé, il fera des affaires. Il voudrait commencer tout de suite, fût-ce en balayant les bureaux de son père. Mais Cheyne père, mieux averti, veut l'envoyer à l'université et lui tient le textuel discours suivant :

— A l'université, dit-il, vous allez tâcher d'attraper toutes les connaissances possibles; vous serez là avec une bande de jeunes gens qui feront la même chose. Mais ils le feront pour quelques milliers de dollars par an; souvenez-vous que vous le ferez pour plusieurs millions. Vous apprendrez du droit assez pour diriger votre fortune quand je ne serai plus là, et vous vous lierez avec les meilleurs hommes sur la place; ils seront utiles plus tard; et par-dessus tout, vous pratiquerez le simple et vulgaire « je m'assieds pour lire, le menton sur les coudes ». Rien ne paie comme cela, Harvey, et cela paiera de plus en plus chaque année dans ce pays, pour les affaires *et* pour la politique.

Ainsi, ayant à choisir sa vie, Harvey Cheyne, intelligent et résolu, fils d'un père cent cinquante fois millionnaire, soutenu par l'approbation de l'auteur et des lecteurs, décide de se préparer aux affaires. Son père est très riche, il sera plus riche. La seule gloire qui l'attire est celle d'être le plus grand brasseur d'affaires d'Amérique et sans doute, comme son père, il mêlera baroquement au souci d'augmenter sa fortune l'assurance de travailler ainsi « à la gloire et au progrès de son pays ».

Telle est la moralité de *Captain Courageous*, telle est celle qui se dégage de la vie de New-York. Les affaires priment tout. Les héros que l'on propose à l'admiration des masses sont ceux qui ont réussi. Réussir, voilà le grand mot. Son sens est très étendu en Europe; en Amérique, il signifie faire

fortune. La presse quotidienne, les revues populaires, les discours après banquets, si chers aux Américains, disent sur un ton épique la vie des grands millionnaires. L'existence d'un Andrew Carnegie, d'un Vanderbilt, d'un Rockefeller, voilà l'idéal que l'on place devant les yeux de tous. Andrew Carnegie, le Roi de l'acier, parlait dans une réunion de jeunes gens « du fardeau béni de la pauvreté ». Il entendait par là que ceux qui naissent pauvres ont une volonté plus tenace, un désir plus ardent de gagner de l'argent. Mais c'est la richesse qui reste bénie, et non la pauvreté. C'est le culte des millions ; l'argent finit par conférer une sorte de noblesse morale.

Aussi l'on fait des affaires partout. Un professeur à l'école de droit à Paris, sa position lui interdit la pratique. A New-York, le même homme profitera de sa science juridique pour entrer dans des conseils d'administration, fonder des affaires, et, tout en professant, il fera fortune. Pasteur, né américain, serait mort cent fois millionnaire. L'homme de lettres lui-même n'échappe pas à la contagion; il a la nostalgie d'un bureau au bas de la ville: il veut faire comme les autres, s'attabler à un pupitre dans une maison d'édition; il lit des manuscrits et médite le lançage d'une revue : il est dans les affaires.

L'ADMINISTRATION DE LA JUSTICE

Je ne donne ici que des choses vues. Pendant six mois je me suis mêlé à la vie de New-York, et j'en rapporte quelques tableaux, qui ont au moins le mérite d'avoir été faits sur place. Rien ne m'a paru plus impressionnant que la façon dont est administrée la justice criminelle. Une affaire célèbre d'empoisonnement passionnait New-York; l'accusé appartenait à une famille fort honorable. L'affaire fut appelée aux assises pendant mon séjour en Amérique. Les débuts déjà furent du plus haut intérêt pour un observateur étranger. L'accusation et la défense passèrent douze jours à choisir les jurés. Cinq cent quatre aspirants-jurés défilèrent avant que l'on ait pu compléter un jury satisfaisant à la fois l'accusation et la défense. Je me rendis un jour d'entre les jours de ce

procès au Palais de Justice; je vis sur une estrade, à droite, le jury; au centre, le juge, devant lui, le greffier; devant le jury, une petite table pour celui qui soutient l'accusation; près du juge, un siège élevé pour les témoins, puis une grande table, à un bout de laquelle étaient assis les avocats de la défense, à l'autre les journalistes. — Et l'accusé? demandai-je. — On me le montra au même moment, arrivant seul par un couloir; il alla s'asseoir à la grande table près de ses avocats, à côté de son père, et, si je ne l'avais pas vu entrer, je n'aurais pu découvrir parmi la foule des journalistes l'accusé de ce crime célèbre. — Le fardeau de démontrer la culpabilité repose entièrement sur l'accusation, laquelle n'a pas le droit d'interroger l'accusé, à moins que celui-ci ne choisisse de son propre gré de comparaître à la barre; l'accusation doit prouver son cas par des preuves de fait certifiées par des témoins. Pendant les trois mois que dura l'affaire, l'accusé n'ouvrit pas la bouche. Comme on me le fit remarquer plusieurs fois en Amérique, — avec un peu trop d'insistance, mais que répondre? — un accusé est considéré là-bas comme innocent tant qu'il n'a pas été déclaré coupable. Enfin les plaidoiries furent prononcées et le jury se retira; la loi, et c'est le complément des garanties vraiment admirables offertes à l'accusé, exige l'unanimité du jury.

Telle est la manière dont se déroule un procès criminel à New-York. Et je songeais à d'autres salles d'assises; je voyais l'accusé assis entre deux gardes municipaux — que ferait-on de plus pour un coupable? — je voyais les trois juges lointains, impressionnants dans la majesté de leurs robes rouges; je me rappelais quelques interrogatoires terribles où l'on sentait chez le président la préoccupation évidente de faire apparaître l'accusé coupable aux yeux des jurés. C'est là un tableau banal pour des milliers de personnes, mais terrifiant pour celui que l'habitude professionnelle n'a pas blasé. Je me souvenais de tout cela, en sortant du Palais de justice de New-York. — Ce que j'y ai vu permet d'affirmer qu'il y a, dans les lois et dans les mœurs américaines, un sens général et vif de la justice et du *fair play*, et qu'ici la comparaison ne tournerait pas à notre avantage.

FEMMES ET JEUNES FILLES

Les femmes occupent une grande place dans la vie américaine, mais autre que celle qu'elles ont en Europe.

Dans le peuple et dans la petite bourgeoisie, on ne connaît pas la femme de boutiquier, qui, assise au comptoir, tient les livres, donne les ordres aux commis et fait marcher la machine. La femme américaine ne se mêle pas à la vie d'affaires de son mari. Elle reste chez elle, dirige sa maison, élève ses enfants ; sa grande ambition est d'avoir un salon aussi bien décoré que celui de sa voisine dont le mari est courtier d'assurances.

Dans la haute bourgeoisie et dans l'aristocratie, la vie des femmes me paraît se diviser à peu près en trois parties, l'une donnée à la famille, l'autre au monde, la troisième aux sociétés de bienfaisance, religieuses, etc. Ni l'église, ni la charité, ne sont d'État ; les œuvres immenses qu'elles embrassent offrent un beau champ d'action à la femme américaine. Elle a un hôpital auquel elle s'intéresse ; elle assiste chaque semaine au comité de direction ; elle est secrétaire d'une autre société de bienfaisance, trésorière d'une troisième. Ainsi quotidiennement a-t-elle des décisions à prendre, une responsabilité à exercer, et trouve-t-elle l'occasion de dépenser une part de son inlassable activité.

Le monde en prend une autre part. Les réceptions succèdent aux réceptions ; trois cents personnes défilent dans la même après-midi. Mais vous chercherez en vain, au milieu de cette cohue, le salon de la femme française, qui reçoit ses amis pour le plaisir de causer avec eux, de réunir quelques personnes de même culture et de mêmes goûts.

Mondainement, du reste, la jeune fille a plus d'importance que la femme mariée. Autour d'elle tourne la vie de relation et de plaisir. Elle est reine incontestée dans le monde. Les jeunes gens recherchent de préférence sa compagnie. Avec les femmes mariées ont les voit embarrassés, ils ne savent être eux-mêmes, hésitent sur ce qu'ils peuvent dire, enfin sont, de tout point, comme un jeune homme français auprès d'une jeune fille. Entre jeunes filles et jeunes gens américains, au

contraire, les rapports sont naturels et amicaux. Elles ont une liberté entière, sortent seules, voyagent à leur guise, vont au théâtre avec des amis. La question de ce qu'elles peuvent lire et voir ne se pose pas : elles forment le grand public des romanciers. Une *Revue des jeunes filles* n'aurait aucune raison d'être à New-York, toutes revues étant telles. Au théâtre, il en est de même. Elles vont partout. L'adaptation de *Sapho* a excité de telles fureurs parce qu'elle n'était pas jugée convenable pour les jeunes filles. On voulut la supprimer par décision des tribunaux. La simple solution de n'y pas mener les jeunes filles ne se présenta à l'esprit de personne. Elles entendent *Sapho*, comme elles lisent *Résurrection*, en toute simplicité de cœur. J'ai vu *Zaza*, à Boston. La presse s'était à l'avance grandement indignée de l'immoralité de la pièce, aussi la salle était-elle pleine. J'étais assis à côté d'une jeune fille fort intéressée par l'aventure amoureuse de Zaza. Au quatrième acte, elle pleurait toutes ses larmes (on est bon public en Amérique). Si elle avait réfléchi une minute à ce qu'elle voyait, elle aurait frémi d'indignation.

Il est facile de deviner ce que la littérature perd à cette soumission absolue au critérium de la jeune fille. Le monde que l'on dépeint est celui seulement qu'elle peut connaître, et encore ne le lui montre-t-on que sous un jour conventionnel. De là l'impression d'inouïe fausseté que donnent un si grand nombre d'œuvres anglo-saxonnes, qui remplacent par le romanesque et l'invraisemblable ce qui leur manque en vérité. De là *The Prisoner of Zenda*, *The Sorrows of Satan*, et tant d'autres livres à succès; des fantômes sans os s'y agitent et trépignent. Il est heureux, pour la gloire des lettres anglaises, que Shakspeare soit venu à son heure. S'il ne constituait un héritage de gloire que l'on n'ose pas répudier, on repousserait avec horreur la plupart de ses pièces, car Shakspeare n'écrivait point pour les jeunes filles, mais pour des hommes qui avaient frémi au souffle des passions fortes de la vie.

« Que viennent faire les jeunes filles au théâtre? » demandait Gœthe. — Le théâtre américain n'est que pour elles. Je ne me souviens plus quel écrivain classique aux États-Unis a laissé cette phrase que j'ai notée : « Je n'écrirai jamais une

ligne que ma fille ne puisse lire. » Il exprimait l'idéal de la nation.

La jeune fille est en pension dans une grande école de quinze à vingt ans. Elle y fait de bonnes études, qu'elle peut pousser loin si elle prend ses « degrés ». Des collèges de Wellesley, Barnard, Vassar, Bryn Mawr et autres, sortent chaque année quelques centaines de jeunes filles ayant reçu une haute culture.

Lorsqu'elle rentre dans sa famille, elle mène l'existence de son choix. A l'ordinaire, elle ne cherche pas à se marier tout de suite. Sa vie, libre de soucis, qu'elle peut diriger à sa guise, lui apparaît séduisante. Vingt-cinq ans est l'âge moyen du mariage à New-York. A trente ans une jeune fille ne songe pas nécessairement au célibat. Ne se marie-t-elle pas, elle a mille choses pour remplir sa vie qui lui manqueraient en France. Le caractère de la vieille fille dans la littérature américaine n'excite pas l'ironie de l'auteur.

Il serait facile à un observateur étranger de se tromper sur le sujet des jeunes filles. Il voit la liberté dont elles jouissent, leur coquetterie réelle, leur grâce. Il ne peut se défaire de ses idées françaises et quasi espagnoles sur l'éducation des filles. Mais il aurait tort de conclure de l'usage de la liberté à l'abus. S'il vit aux États-Unis, il s'étonnera au contraire à constater combien l'atmosphère générale est, autour des femmes, pure de tout esprit libertin.

La place faite à la jeune fille est consentie par tous. Il n'y a nulle trace à New-York de la galanterie facile et grossière qui accompagne une jolie femme se promenant seule à pied dans les rues de Paris. Dans le monde ou dans la rue, elles sont traitées avec un égal respect.

LE JEUNE HOMME

Le New-Yorkais tire moins d'agrément de la société qu'un Français de même monde. D'autre part, il n'a pas ce faux idéal de plaisir cherché uniquement dans les relations féminines et illicites, lequel nous vantent les trois quarts de notre littérature de roman. Le héros-type du roman parisien est

inconnu en Amérique. Il n'y trouverait ni les mœurs qui lui permettent d'exercer son rôle, ni l'admiration latente qui lui est nécessaire pour conserver son prestige. Si le jeune homme s'amuse, c'est dans des milieux inférieurs, à la dérobée. Il ne s'en vante pas. New-York n'a pas la classe brillante des demi-mondaines aux noms empanachés qui contribuent à l'éclat de la vie de luxe à Paris. L'idéal du jeune homme est un idéal domestique. Épouser une jeune fille qu'il aime, voilà pour lui la solution de la question féminine. — En attendant, et pour se distraire, il a les sports, et, trop souvent, l'alcool. Aussi, en raison de la généralité même de ce vice, lui trouve-t-on des excuses. On a, à New-York, pour le jeune homme qui boit un peu trop la même tolérance tacite que l'on a à Paris pour celui qui s'amuse. On entend bien qu'on pourrait m'opposer des milliers d'objections, mais il n'en reste pas moins que boire est admis dans l'éthique new-yorkaise alors qu'il ne le serait pas dans l'éthique française des mêmes classes, — et inversement pour la galanterie.

L'INDIVIDUALISME

L'individualisme règne en maître dans la société et sur les mœurs. On en sait l'effet sur les lois. L'Américain ne demande à l'État ni une religion officielle, ni des lieux de culte ; il ne le charge pas de diriger les chemins de fer, les télégraphes, les téléphones, de prendre soin des pauvres et des malades, de l'assurer contre les incendies ou la maladie, de distribuer l'instruction supérieure et secondaire, toutes fonctions qui pour lui relèvent de l'initiative privée et auxquelles il entend pourvoir à sa guise. Aussi le rayonnement de l'activité individuelle s'étend à tous les domaines.

L'individu est religieux ; il a une église, une paroisse qu'il soutient de ses actes et de son argent, à la prospérité morale et matérielle de laquelle il s'intéresse. Il a eu besoin pour lui-même et a besoin pour ses enfants d'instruction supérieure ; ce n'est pas pour lui une chose que l'on reçoit ici où là, indifféremment ; elle est associée dans son esprit à l'idée d'une université où il a passé les meilleures années de sa vie. L'éclat de son université rejaillit un peu sur lui-même. Si

elle a besoin d'argent elle peut faire appel à sa bourse. Ou bien, il s'est fait tout seul ; il sait alors la dureté et les accidents du chemin pour ceux qui débutent dans la carrière où il a lui-même réussi ; il connaît les endroits où il faut adoucir la rampe trop raide, ceux où un pont est nécessaire ; il aidera à bon escient.

Dans nos civilisations étatistes, l'État nous dit : « Donnez-moi votre argent et je m'occuperai de tout à votre place. » Mais aussi voyez l'indifférence générale chez les individus ; leur argent, qu'ils ne laissent aller qu'en rechignant, les remplace. Ils ne se sentent obligés à consacrer ni leur temps, ni leur intelligence à des œuvres d'intérêt général. L'individu se détourne de la chose publique, trop vaste, trop abstraite, où il se perd, et de laquelle du reste l'État le repousse poliment en lui disant : « Mêlez-vous de vos affaires. »

Aux États-Unis, au contraire, la coopération directe de l'individu à la chose publique est de tous les jours. Les institutions scientifiques, morales, charitables sont innombrables, et à leur fondation vous trouvez l'individu conscient de ses devoirs envers la société.

Que la conception soit l'individualisme ou l'étatisme, le but final est en définitive le progrès, la force, le bien-être de l'individu. Un organisme dont les cellules ne sont pas saines, vigoureuses, capables d'action et de réaction, est faible ; de même l'État. Mais j'ai vu aux États-Unis comment l'on constituait d'énergiques individus-cellules. Quant aux théoriciens mal renseignés qui confondent l'individualisme et l'anarchisme, qui croient le premier contraire aux principes d'association, il faut les renvoyer à l'étude des faits.

Le corollaire inévitable de l'individualisme est le développement de l'égoïsme et, dans la vie de relations, d'une certaine rudesse. Voici comment un écrivain américain des plus intelligents et qui connaît la vie française, M. Brownell, parle des ravages de l'individualisme au point de vue social. Il cite l'*Histoire d'une petite ville*, de Howe : « ... c'est une peinture tout à fait typique, l'on hésite à dire de combien de communautés américaines. Et personne ne peut l'avoir lu attentivement sans percevoir que le secret de sa sécheresse est la peinture qu'il fait des excès de l'individualisme. Un manque

de sympathie des uns envers les autres, une lutte sans ampleur et basse pour le « succès », une rivalité ardente, une vie intérieure sombre, triste, sans aucune communauté d'intérêts, ni pratique, ni idéale, excepté une idée religieuse grossièrement matérialisée... »

Cela, c'est l'excès. Mais les effets fâcheux de l'individualisme sont sensibles à tous les degrés et jusque dans le cercle de la famille. Chacun y mène sa vie et la vie de l'ensemble en souffre. Le mari rentre tard, fatigué ; il a dépensé toute son énergie à gagner de l'argent ; un fils est dans les affaires, absorbé ; une fille se donne aux œuvres religieuses, elle est au diaconat de neuf heures du matin à six heures du soir ; une autre s'occupe d'art et passe ses journées à l'atelier ; une troisième est mondaine, ou sportive. Quelles affinités, quels liens y a-t-il entre eux ! Ils poursuivent des idéaux différents et contradictoires ; l'instinct de sociabilité est très faible ; leurs caractères sont entiers et manquent de souplesse. Aussi, lorsqu'ils se trouvent réunis au soir à la table de famille présidée par la mère, qui, elle aussi, a les occupations de son choix, ces intérêts si divers se heurtent ; il n'y a pas de terrain commun ; chacun a la plus haute idée de ce qui lui est dû, chacun s'enferme en lui-même et n'attend que la fin du dîner pour tirer de son côté. Si tels sont les effets dans la famille, on peut juger de ce qu'est la vie de relation, du peu de points de contact qu'il y a entre ces êtres, de l'isolement où chacun vit.

Nous avons dit déjà le peu d'agrément que le New-Yorkais tire du commerce mondain. Dans le grand monde américain règne un snobisme dont nous n'avons pas, sachons le reconnaître avec humilité, l'équivalent en Europe. Et l'on en voit vite les raisons. Un duc et pair d'Angleterre n'a aucun besoin de « prendre des airs » pour garder la position à laquelle il a droit ; il l'a de naissance et chacun le reconnaît. Mais Mr. T. W. Brown, de New-York ! Son père était cordonnier ; le fils a fait cinquante millions dans les cuirs. Est-il enfin reçu dans le grand monde, voyez sa mine importante, voyez comment il fait payer en retour, à ceux qui sont dès lors ses inférieurs, les rebuffades qu'il a dû subir avant d'être admis dans les *four hundred*.

Dans les classes populaires l'on trouve au contraire le plus vif sentiment d'égalité. Le conducteur de tramway, l'ouvrier, l'employé de magasin n'ont jamais vis-à-vis de vous l'attitude déférente à laquelle nous sommes habitués en Europe. Ils savent sur le bout du doigt la liste des millionnaires qui ont commencé leur carrière en faisant des courses à vingt-cinq sous. Un Français souffrira, dans la vie de tous les jours, de ce manque de politesse. — Les Américains comprennent du reste mal l'essence de notre politesse française. Ils la confondent avec l'hypocrisie et l'affectation. Ce qu'il y a de vraiment aimable et de sociable en elle leur échappe. La politesse est pour eux quelque chose de codifié. Elle n'existe pas d'instinct, et lorsque se présente un des mille cas non prévus par les règles, l'on s'en aperçoit bien vite. Le manque d'expansion et la timidité viennent compliquer les choses. La timidité est un défaut qu'on ne s'attendait pas à trouver chez l'Américain; mais elle a sa source sans doute dans l'excès de l'individualisme, dans l'esprit puritain pour qui toute manifestation extérieure des sentiments intimes est jugée théâtrale. L'Américain hésite à se laisser voir, se tait sur les sujets qui lui tiennent le plus au cœur, et, comme la plupart des timides, s'il est obligé à parler, le fait avec une certaine rudesse.

CHOSES INTELLECTUELLES

On sait la vitalité du mouvement universitaire aux États-Unis. L'université américaine a deux grandes idées directrices qui ne nous sont point familières. Elle pense que le développement du corps est presque aussi important que celui de l'intelligence; et que l'éducation du caractère est plus importante encore. Aussi l'athlétisme est-il en grand honneur, et l'esprit sportif; une bonne hygiène est la condition nécessaire d'une bonne moralité. Enfin, pour former le caractère, on laisse aux jeunes gens, même dans les écoles inférieures, l'indépendance, mais aussi la responsabilité, et à ce point de vue aussi, les jeux athlétiques rendent de grands services, car ils développent des qualités morales, l'énergie, la discipline, l'endurance.

On ne comprend pas aux États-Unis l'idée platonicienne,

qui paraît diriger notre système d'éducation français, de l'identité du bien et de la science, d'où l'axiome : développer l'intelligence à son suprême degré et tout le reste viendra à la suite. — Mais il faut avouer aussi que le *College man* américain n'apporte pas dans sa vie d'affaires beaucoup d'idées générales ; on n'en a pas développé chez lui le goût. Les universités font des spécialistes plus que des hommes de culture variée.

Je n'ai pas trouvé à New-York le public raffiné de deux ou trois mille personnes qui crée l'atmosphère intellectuelle de Paris. Mais il y aurait quelque injustice à comparer sous ce rapport ces deux villes, celle-ci capitale ancienne d'un pays centralisé à l'excès, celle-là la plus grande cité d'un continent vaste comme l'Europe et où les centres de culture sont nombreux et divers. A côté de New-York, il y a Boston et Harvard, New-Haven et Yale, puis Chicago qui compte plus de deux millions d'habitants, Philadelphie qui a dépassé le le million, San-Francisco qui y atteint.

Le grand public lit beaucoup. Que lui donne-t-on ? Dans les journaux, à quelques exceptions près, dominent le « sensationalisme » et l'indiscrétion ; peu de chroniques, pas du tout de littérature, pas d'histoire, quelques correspondances étrangères, — celles sur la France sont pour l'ordinaire malveillantes ou insignifiantes, — et un abus monstrueux du reportage. Je mets à part l'indépendant *Evening Post*, un des meilleurs journaux du monde. L'hebdomadaire *Nation* continue les traditions anciennes de respectabilité et de tenue qui lui valurent, jadis, une certaine influence. Le format seul des journaux effraie l'étranger. Le *New-York Herald* se publie sur douze à dix-huit pages, avec dessins. Le dimanche, c'est un numéro de cinquante à cent pages avec illustrations et planches en couleur. On y trouve des correspondances étrangères et des potins internationaux, des conseils juridiques, des discussions entre ecclésiastiques — qui aiment beaucoup à se disputer en public, — des vies d'hommes illustres (riches), de la mode, des « personnels », de la statistique, de l'humour, des voyages, de l'architecture, des sports, le dernier lynchage d'un nègre, des sciences occultes, des interviews sur les sujets les plus divers donnés par des hommes que le souffle capri-

cieux de l'actualité a rendus pour une minute célèbres ; — que sais-je encore? Le New-Yorkais qui a lu son *Sunday Herald* a l'illusion brève qu'il a appris une foule de choses sur un nombre illimité de sujets.

Les *magazines* m'apparaissent, pour la plupart, du même genre, bien que d'un ordre un peu plus relevé. Dans les grands *magazines* l'on a une série historique et un grand roman qui se déroulent pendant l'année, signés des noms les plus connus, anglais ou américains, John Morley, J.-M. Barrie, Mrs. Humphrey Ward, Mary Wilkins, etc. ; un second roman, quelques nouvelles, un récit de voyage, de la grande actualité, et quelques courts poèmes. L'ensemble, abondamment et parfois très bien illustré, est copieux et bigarré, les articles faits avec sérieux, parfois avec autorité, presque toujours avec lourdeur. Le talent de l'écrivain est un facteur de succès beaucoup moins important que chez nous. Dans certains cercles même l'on semble se méfier du talent, comme trop français. « Vos fleurs sont empoisonnées », me disait-on. On voit des historiens sérieux, de bons humoristes, des romanciers réalistes et pénétrants ; chez tous, l'art d'écrire est inégal à la valeur des idées. Enfin, on ne peut demander à des *magazines* qui s'adressent à un public énorme, peut-être d'un million de lecteurs pour les plus répandus, de jouer un rôle de combat, de provoquer des discussions. Il leur faut se borner à développer les idées généralement admises.

Du reste, ni dans les revues, ni dans les conversations, on ne jouit d'une réelle liberté d'esprit. Il y a deux points que l'on ne peut aborder. Et, d'abord, tout ce qui touche à la vie des sens est rayé ; je ne sais si l'on y pense ; il n'est pas permis d'en parler. La façon de ramener la vie multiple, les civilisation diverses, magnifiques et exubérantes, à l'idéal moral, concentré et intérieur, de la Nouvelle Angleterre, cette vue de l'histoire à travers des lunettes puritaines produit de surprenants résultats, pleins d'un inconscient humour.

Puis la liberté manque aussi de discuter les grands problèmes religieux. Le poète Lowell écrivait à un ami : « Je ne pense pas qu'une vue de l'univers prise de la plate-forme de n'importe quelle religion puisse être satisfaisante. Mais je

continue à fermer résolument les yeux dans certaines directions spéculatives, et me satisfais à trouver quelque soulagement dans une suggestion qui me paraît venir d'une région supérieure à ma raison. » La timidité en face des problèmes essentiels est restée très américaine. Si l'individu se refuse le droit d'examiner ces questions, à plus forte raison est-il impossible de les discuter en public. On prendrait par là même une attitude de combat ; on serait qualifié d'« athée », et le seul emploi de ce mot montre l'état de l'opinion publique. Une rencontre que je fis un jour dans le chemin de fer métropolitain l'*Elevated* me l'illustra d'une façon amusante. Je vis un tout jeune homme au visage contracté, aux cheveux en désordre ; sur son veston clair, il avait fait coudre à la place du cœur une bande noire où se lisait en caractères violets brodés le mot : *Atheist*. Ce défi enfantin était par cela même typique. — Le temps est loin où l'on aura sur tous sujets la liberté de discussion que nous avons tout de même gagnée.

LE THÉATRE

Le théâtre contribue-t-il à l'éclat de la vie intellectuelle ? A New-York, le doute est permis. Il n'y a pas de littérature dramatique américaine ; il n'y a que des fabricants assez maladroits de pièces sensationnelles. Il faut aller aux États-Unis pour rendre justice à ceux de nos auteurs qui savent au moins les ficelles de leur métier, s'ils ne savent rien autre. — Londres et Paris viennent au secours de New-York et envoient leurs œuvres à succès. Paris triomphe avec ses vaudevilles et ses comédies, mais je n'ai vu sur l'affiche ni Donnay, ni Hervieu, ni de Curel. Si l'on met à part les *Cyrano de Bergerac*, et quelques rares autres, on peut affirmer que l'adaptation de tant de pièces venant de Paris est loin de servir l'influence française. Elles font vivre sous les yeux américains la société boulevardière la plus limitée, la plus artificielle, la plus corrompue. Et c'est sur elles que l'on généralise, sur *Sapho*, sur *Zaza*, sur la *Femme à Papa* ou celle... *de chez Maxim*. Ma voisine bostonienne qui pleurait à *Zaza*, le lendemain se sera reprise, et aura trouvé dans ce qu'elle avait vu de quoi docu-

menter son mépris de la moralité française. Jamais la fausseté de tant de nos pièces parisiennes ne m'est apparue plus évidente qu'à New-York. L'atmosphère où vivent leurs personnages n'est respirable que dans les quelques kilomètres qui vont de l'Opéra à la Porte-Saint-Martin; à quelques lieues de là, elle est empoisonnée. — Quoi, me disais-je, nos femmes sont-elles toutes amorales et sensuelles, nos maris viveurs, imbéciles et trompés, nos jeunes gens « en fête » ? nos provinciaux ne sont-ils que de stupides fantoches ? notre vie n'est-elle que de grossièreté, de tromperie et d'intrigue ? se passe-t-elle, pour la plus grande part, dans le demi-monde ? — Voilà pourtant l'idée nécessaire que l'Américain doit se faire de nous à fréquenter les théâtres de New-York. Il ne souffre de lui-même sur la scène qu'une image conventionnelle et embellie, mais au moins l'est-elle suivant un certain idéal de moralité et de caractère. — Elle est fausse, disons-nous. — Mais l'image que nous donnons de nous-mêmes n'est-elle pas fausse aussi, bien que la réalité y soit déformée suivant un idéal absurde de vie irrégulière ? — En fait, si les unes et les autres manquent d'humanité profonde, nos pièces seules sont dangereuses, parce qu'habilement faites. Elles intéressent, ce à quoi ne savent parvenir leurs rivales américaines. Mais à New-York, j'ai déploré le « métier » de nos vaudevillistes, grâce auquel traversent la large mer atlantique tant d'œuvres qui ne devraient jamais quitter le boulevard où elles ont leurs frêles racines.

DU PATRIOTISME AMÉRICAIN

« Si je me naturalisais Chinois, mon cerveau continuerait à secréter des pensées françaises. » — Je méditais cet aphorisme notable d'un psychologue national, tandis que je traversais l'Océan. Et je songeais aux races diverses qui avaient peuplé le grand pays que j'allais voir : des réfractaires anglais d'abord, puis des Hollandais; au nord et au sud, des Français. Pendant deux siècles, ç'avait été un afflux constant d'émigrants de toutes nationalités, et les statistiques m'apprenaient qu'aujourd'hui les États-Unis comptaient quelque chose comme douze millions d'Irlandais, un nombre presque

égal d'Allemands, des Russes, des Polonais, des Scandinaves, des Bohémiens, des Français, des Italiens, des Espagnols, des Anglais, des Juifs, qui sont de partout et de nulle part, et même, *horresco referens*, quelques millions de nègres, noirs et inassimilables. — Voilà, me disais-je, voilà un pays condamné, de par les lois de la critique nationaliste, à ne jamais connaître la fleur admirable du patriotisme, laquelle ne peut naître, comme l'on sait, que d'une race pure, d'un sang sans mélange. Et je m'affligeais sur le sort de cette vaste contrée où cohabitaient, sans pouvoir se fondre, tant de peuples divers, où tant de cerveaux étrangers continuaient obstinément à élaborer des pensées foraines.

Je songeais aussi que les États-Unis n'avaient pas une religion, et que cela encore leur manquait pour qu'ils pussent nourrir des sentiments vraiment patriotiques, — car il importe qu'on adore non seulement le même Dieu, mais encore qu'on le serve suivant les mêmes rites. Et je me souvenais de Charles IX, assurant par une opération de police un peu rude, comme on dit, l'unité de foi et de patriotisme dans son royaume, et de Louis XIV, recourant aux mêmes procédés pour atteindre les mêmes fins. Que l'on était loin de la pureté de cet idéal national aux États-Unis! Tous ces étrangers y avaient apporté leur religion; ils en avaient même fondé de nouvelles, et l'on y a maintenant des catholiques romains, des grecs orthodoxes, des luthériens, des épiscopaliens, des unitaires, des méthodistes, des quakers et des shakers, des chrétiens scientistes, des baptistes et des mormons..., que sais-je encore? — Mûrissant ces pensées et bien d'autres, j'arrivai à la conclusion que les États-Unis, terre d'élection des déracinés européens, ne peuvent être, à la lettre, qu'un pays de sans-patrie.

Mais je vécus à New-York, je vis des fêtes populaires, des revues, des parades; je lus des journaux et des *magazines;* je dînai en ville, comme il convient, j'assistai à des banquets, j'écoutai les discours qui s'y prononcent après boire, je causai avec des hommes d'affaires ou de lettres, avec des avocats, des ingénieurs, des conducteurs de tramway et des cochers, avec des ouvriers et des millionnaires, et quelle ne fut pas ma stupeur à constater que les docteurs en patrio-

tisme, en qui j'avais mis ma confiance, m'avaient trompé. En effet, je remarquai, en bas, en haut, comme au milieu de l'échelle sociale, les sentiments les plus vifs, les plus enthousiastes, les plus propagandistes. Ces gens, d'origines et de religions si diverses, sont réunis par le même amour pour leur pays d'adoption, la même assurance de sa supériorité actuelle sur tous autres, la même foi dans un avenir prodigieux de force et de liberté, de moralité et de richesse, — car tout cela est inséparable pour eux et, malgré les heurts, coexiste. Chose remarquable, il n'y a pas de lutte religieuse sur le terrain politique. Le parti catholique, fort nombreux, n'est que confessionnel. On y voit des moines, ils ne sont pas ligueurs. La lutte entre confessions est fort courtoise, au grand étonnement du philosophe à déductions qui, de la présence dans un même pays de tant de religions différentes, en concluait à une lutte implacable entre elles pour la domination suprême. Et si l'on songe que les ancêtres d'un grand nombre d'Américains quittèrent leur pays pour cause de persécution religieuse, on ne peut s'empêcher de trouver une des raisons fortes de l'attachement du citoyen américain à sa patrie, dans la liberté complète que les lois lui donnent d'organiser sa vie morale à sa guise.

Mais je n'ai pas à rechercher les causes du patriotisme américain, il me suffit de constater sa vitalité. Or, il est actif au point d'en être gênant. C'est là un sujet sur lequel les Américains, du reste spirituels, entendent le moins la plaisanterie. Ils souffrent mal qu'on parle de la jeunesse de leur pays, de sa fièvre un peu brouillonne, de son amour de la grandeur. Plus que tout les exaspère l'attitude dédaigneuse que certains Européens prennent vis-à-vis d'eux, et surtout les Anglais qui ont parfois pour les Yankees la condescendance qu'un frère aîné, titré, sûr de son majorat, de sa fortune ancienne et de son rang, montre pour le bruyant cadet qui s'agite pour se faire au soleil la large place à laquelle il a droit.

L'Américain n'ignore pas les défauts et les vices de sa république ; mais il ne souffre pas qu'un étranger en parle, et quant à lui son activité est emportée d'un trop furieux élan vers l'avenir pour qu'il se donne le temps de procéder à un minutieux examen de conscience. Constitutionnellement sain,

il ne prend pas au tragique les fautes qu'il commet. Elles lui apparaissent inséparables de toute croissance vigoureuse. — L'avenir y pourvoira, pense-t-il, et quel avenir prodigieux m'est réservé ! *Hail Columbia !*

Ainsi parlent les Américains, et, de toutes les forces de leur cœur neuf, ils chérissent leur patrie.

Apparemment ils oublient qu'elle n'a pas, en raison nationaliste, le droit d'être appelée une patrie, puisqu'elle n'est qu'une agglomération d'individus hétérogènes qui *devraient* rester étrangers les uns aux autres ; ils oublient le dogme affirmé, prêché, de la lutte des races ; la théorie d'après laquelle on est Italien, Allemand ou Belge, on le reste éternellement, mais on ne peut le devenir, et d'après laquelle enfin il est aussi impossible à un juif de secréter des pensées françaises qu'à un chameau de passer par le trou d'une aiguille.

Mais peut-être n'ont-ils pas lu les œuvres de M. Maurice Barrès ?

CONCLUSIONS

A tout étranger débarquant à New-York, on demande : « Comment trouvez-vous New-York ? « Les reporters viennent vous poser cette question sur le bateau avant l'atterrissage, et, regardant le spectacle varié du port, l'Hudson immense, les tours entrevues dans le lointain, vous répondez avec véracité : « Merveilleux ! » Quinze jours plus tard, votre réponse n'aura pas la même spontanéité, et, après quelques mois de séjour, vous demanderez, pour la formuler, du temps, une plume, du papier et de l'encre.

— Comment trouvez-vous New-York ? — Une ville étroite qui n'en finit pas, rectangulaire et sans arbres, américaine intensément et cosmopolite à l'extrême. L'activité de ses habitants est grande ; personne n'y flâne ; on n'y voit pas la classe nombreuse que nous avons en Europe de petits fonctionnaires et de retraités, tranquilles, végétatifs, médiocres, heureux peut-être ? Le sentiment de la résignation est, de tous, le plus étranger à l'Américain.

Mais des contradictions apparentes étonnent. La moralité et la richesse semblent associées inséparablement. Un mot,

sans cesse répété, l'indique : travaille. — C'est le grand commandement; il est à deux fins. Travaille, parce que l'homme ne doit pas être oisif, ordre moral; — et, travaille, pour devenir riche. La liberté si grande accordée par les lois a pour corollaire le despotisme des mœurs. Nulle part le « ça ne se fait pas » n'est plus impératif qu'aux États-Unis. Et l'on retrouve les mêmes contradictions dans le caractère, confiance en soi et timidité, vie sentimentale profonde et manque d'expansion.

Et parfois l'on vous demande : « Aimeriez-vous vivre à New-York? » En vérité, cela importe peu. Mais on pourrait, avec plus d'intérêt, poser cette question aux New-Yorkais eux-mêmes. Aiment-ils leur vie?

Ils gagnent beaucoup d'argent et le dépensent avec prodigalité; leur idéal de bonheur est haut placé, il est domestique et moral. Sont-ils heureux? — L'Italien apparaît un artiste en bonheur bien plus habile : un coin d'ombre fraîche sous un portique, les caresses de la lumière sur les architectures, une belle fille qui passe, indolente et légère, une conversation vive, des mots qui courent pour le plaisir de courir, voilà de quoi occuper agréablement une demi-journée; le New-Yorkais affairé ne connaît pas ces joies. Mais aussi c'est la paresse, le manque d'argent, et les hochements de tête des économistes lorsqu'ils lisent les statistiques comparées des échanges internationaux.

De l'autre côté, c'est la montée éperdue des chiffres qui vont faire éclater les colonnes. Les objets manufacturés par les États-Unis égalent les deux tiers de la totalité des produits de l'Europe entière. Le triomphe industriel est certain. Mais, lorsqu'on cherche les causes de ce succès inouï, et que l'on se tourne vers l'individu, on le voit agité, haletant, jamais satisfait. Et c'est là le mal dont souffre New-York; elle est en proie à une telle fièvre d'affaires qu'elle en oublie d'être heureuse. Les mots « la douceur de vivre » n'ont pas de sens pour elle, et il faut lui souhaiter enfin qu'elle s'organise des loisirs avec la même intelligence, la même ardeur, qu'elle a mises à acquérir des richesses.

CLAUDE ANET

L'Administrateur-Gérant : H. CASSARD.

LIVRES NOUVEAUX

LE VIGNERON DANS SA VIGNE, par **Jules Renard**.

Un livre de M. Jules Renard est toujours un régal pour les lettrés. On trouvera dans ce recueil une série d'*Histoires naturelles*. On y trouvera aussi les *Tablettes d'Éloi*, et ce rapide carnet d'un *Voyage à Nice*, d'une observation si curieusement spirituelle. Et surtout on aura cette joie que M. Jules Renard nous donne des « nouvelles du pays ». Là-bas, loin de Paris, dans ce petit village que les *Bucoliques* nous ont appris à connaître, nous retrouvons le brave Philippe et madame Philippe, et nous assistons à « la mort du cochon », qui approvisionnera la maison, pour toute l'année, de jambons et de lard. Nous voyons, aussi la « Cousine Nanette » ; et ce jour-là, justement, — un dimanche ! — pour la première fois de sa vie, ne s'avise-t-elle pas de manquer la messe !... On attendait ce livre depuis longtemps : ne devait-il pas contenir cette admirable *Mademoiselle Olympe*, un chef-d'œuvre d'observation poignante ?

L'ÉQUILIBRE ADRIATIQUE, par **Charles Loiseau**.

Les lecteurs de la *Revue* connaissent les idées de M. Charles Loiseau, sa manière d'écrire, simple et forte. Il ne faut que signaler la publication de cet intéressant volume où l'auteur insiste sur la nécessité d'un rapprochement solide entre la France et l'Italie. Les « fêtes de Toulon » viennent de prouver, sinon un accord décisif entre les deux nations, du moins une détente et un retour à d'anciennes sympathies. Un peu de malaise subsiste encore, on ne sait quelle impression d'œuvre fragile et inachevée. M. Charles Loiseau voudrait dissiper ce malaise et faire comprendre au public que l'intérêt même des deux nations et la possibilité de communs périls exige une politique commune : ce livre nous le démontre avec une éloquente précision.

LE PAYS DE L'INSTAR, par **Franc-Nohain**.

Il ne faudrait pas confondre avec la Province le « Pays de l'Instar » où nous transporte aujourd'hui la fantaisie de M. Franc-Nohain. « La Province emprunte encore à ses paysages, à son climat, à ses origines, une couleur spéciale, des mœurs souvent particulières... Le Pays de l'Instar est un bloc : il n'a pas d'histoire, les habitants n'ont pas de passé et leur présent comme leur avenir se confondent en un seul rêve : — *se rapprocher de Paris.* » C'est dans ce Pays de l'Instar que vivaient les personnages de *Vingt mille Ames*, la pièce en trois actes que M. Franc-Nohain fit représenter au Gymnase. L'auteur nous avoue spirituellement qu'« au gré général, cet exercice de conversation ne fut pas jugé assez dramatique ». Mais il faut le lire en ce volume : les scènes sont d'une invention et d'une « cocasserie » bien divertissantes, et, dans tous les coins du dialogue, éclatent les rires d'une verve narquoise.

LOGES ET COULISSES, par **Jules Huret**.

Quelle histoire délicieuse, entre autres, que celle de Réjane racontée par elle-même, et comme M. Jules Huret a dû, tour à tour, s'amuser et s'attendrir, tandis qu'abondaient les anecdotes et les souvenirs sur les lèvres spirituelles de la grande actrice ! Il a su faire passer dans son récit toute la grâce alerte de ces confidences : Désormais nous connaissons Réjane, quelquefois sceptique et moqueuse, souvent, au contraire, émue et grave, aussi près des larmes que du sourire. M. Jules Huret a le don si rare de nous introduire dans l'intimité des gens. Tout de suite, la glace est rompue ; il s'avise de toutes les questions que nous souhaitions lui voir poser. Et comme il excelle à faire parler d'eux-mêmes les artistes et les gens de lettres ! On se rappelle ces deux enquêtes sur l'évolution littéraire et sur l'évolution sociale. C'est plaisir de trouver encore en ce volume « quelques lettres sur quelques questions ». Tous ceux qu'intéresse la vie de théâtre aimeront ce livre pittoresque et charmant.

CHEZ NOS CONTEMPORAINS D'ANGLETERRE, par **Charles Legras**.

Cette série d'esquisses littéraires a paru un peu au jour le jour ; et M. Charles Legras nous présente un romancier après un poète ou un historien, au hasard des visites. La plupart des écrivains anglais dont l'auteur nous trace le portrait sont inconnus en France, ou peu connus ; M. Charles Legras n'a point jugé nécessaire de consacrer une étude à des hommes que nul n'ignorait. George Meredith, George Moore, W. Lecky, Arthur Wing Pinero, Sir Charles Dilke, Thomas Hardy, bien d'autres encore, — sans oublier ce Français, M. Max O'Rell, qui a beaucoup écrit dans les deux langues, — tous les grands écrivains de l'Angleterre lui sont également familiers et nous pénétrons avec lui dans l'intimité de leur vie et de leurs ouvrages.

SOCIALISME, COMMUNISME ET COLLECTIVISME, APERÇU DE L'HISTOIRE ET DES DOCTRINES JUSQU'A NOS JOURS, par **Eugène d'Eichthal**.

Cette étude conserve, en cette nouvelle édition, le caractère d'un aperçu sommaire. M. Eugène d'Eichthal, pas plus qu'autrefois, n'a voulu nous donner une histoire minutieuse des doctrines socialistes, qui exigerait d'innombrables volumes. Il ne se propose que « d'indiquer dans un tableau résumé la genèse et l'enchaînement des idées principales et comme centrales du communisme, puis du socialisme. » Et sans doute l'auteur est un véritable ami de la démocratie ; il accueille avec empressement toutes les tendances louables des doctrines ; mais, aujourd'hui plus encore qu'autrefois, M. Eugène d'Eichtal redoute la mainmise des théories communistes sur la liberté individuelle.

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT :

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS	48 »	24 »	12 »
SEINE ET SEINE-ET-OISE	51 »	25 50	12 75
DÉPARTEMENTS	54 »	27 »	13 50
ÉTRANGER (UNION POSTALE)	60 »	30 »	15 »

On s'abonne aux bureaux de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré, dans toutes les librairies et dans tous les bureaux de Poste de France et de l'Étranger.*

Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue pour Paris doivent être au nom de M. l'administrateur-gérant de la Revue de Paris, *85* bis, *faubourg Saint-Honoré.*

Les annonces sont reçues aux bureaux de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Suède et la Norvège.*

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 13768 -8-01. — (Encre Lorilleux).